CLOCHES
DE NÖEL ET DE PÂQUES

CLOCHES

DE

NOËL ET DE PÂQUES

Les trois légendes illustrées dans ce volume sont tirées du recueil de contes que j'ai publiés, en 1898, à la Librairie Hachette, sous un titre sonore : « Au Son des Cloches ». *Les nombreux tintements de cloches qui sonnaient en la plupart de ces contes justifiaient ce titre. MM. Hachette m'ont permis, avec une bonne grâce dont je leur suis reconnaissant, de détacher trois cloches du campanile et de les porter, rue Jacob, à l'Édition d'Art. J'ai pu réaliser ainsi, pour la première fois, l'une des ambitions de ma vie et retrouver, fixées par le talent d'un artiste renommé, quelques-unes des images aperçues par moi, en des heures de rêve, soit entre les lignes de chroniqueurs barbares du moyen-âge, soit à la marche des Évangiles.*

Cloches de Noël, Cloches de Pâques, puisse votre carillon réjouir les personnes demeurées fidèles aux lointains souvenirs du monde chrétien! Jadis j'écoutais votre voix qui chantait sur la basilique du Latran ou la cathédrale de Pise, sur les petites églises byzantines d'Athènes et les couvents d'Arcadie, même, un matin d'avril, sur la pauvre chapelle d'Éphèse, toute fleurie d'asphodèles. Rendez un peu de votre charme aux lecteurs candides, aux âmes généreuses qui se plaisent encore aux idylles de saint Luc, aux grandes pensées de saint Jean.

ÉMILE GEBHART.

N° 24

EMILE GEBHART

CLOCHES
DE
NOËL ET DE PÂQUES

ILLUSTRATIONS ET DÉCORATION

DE

A. MUCHA

F. CHAMPENOIS
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
BOUL. St-MICHEL, 66, PARIS

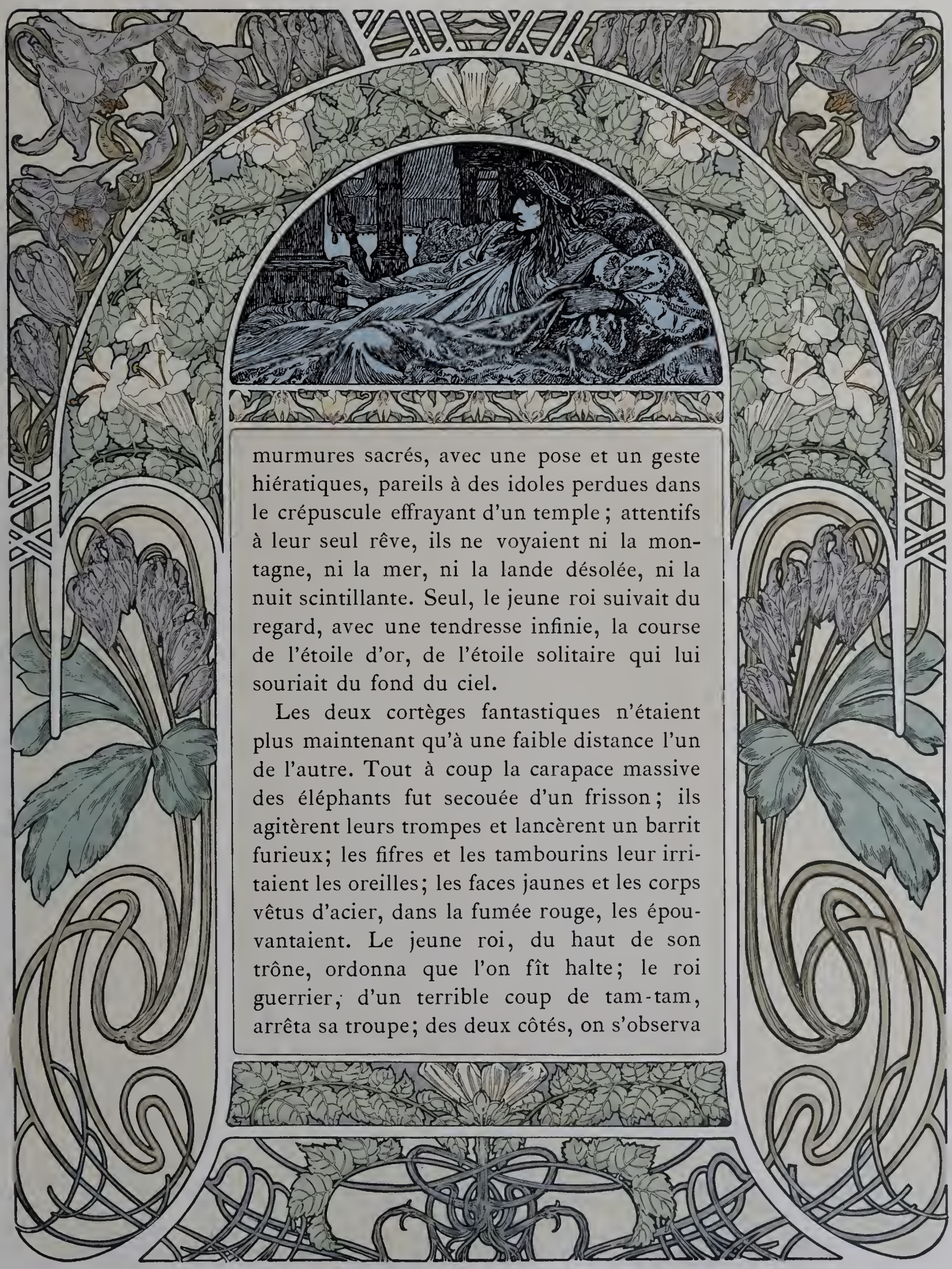
H. PIAZZA ET CIE
L'ÉDITION D'ART
RUE JACOB, 4. PARIS

Les Trois Rois

CONTE D'ÉPIPHANIE

C'ÉTAIT dans la dernière année du règne d'Hérode le Grand, prince de Jérusalem, qui gouvernait les Juifs au nom de César Auguste, empereur des Romains. Un soir d'hiver, le long du rivage occidental de la mer Morte, deux cortèges étranges allaient lentement l'un vers l'autre, à la lueur d'une multitude de torches. En tête de celui qui venait du Nord, jouait une musique barbare, fifres stridents et tambourins de cuivre. Entouré de guerriers à la face plate et féroce, couleur de safran, à la barbe noire comme le jais, à la chevelure tordue

en longues tresses, s'avançait, monté sur un cheval cuirassé de lames d'acier, une sorte de géant, plus jaune de figure et de mine plus inquiétante que le reste de sa bande; ses yeux noirs et durs exprimaient l'insolence de la domination; une énorme moustache noire retombait jusqu'à sa poitrine : coiffé d'acier, dans sa cotte de mailles d'acier, il étincelait d'une façon sinistre, tel qu'un dieu exterminateur, au-dessus d'une forêt de piques, de haches, de massues et de larges sabres recourbés, qui luisaient au feu rouge des torches, comme inondés d'une rosée sanglante. Plus loin, à l'arrière-garde, une file de mules chargées de tapis et de tentes cheminaient pesamment, encouragées par le cri rauque d'esclaves à demi nus; éclairées par le flamboiement du cortège royal, elles traînaient sur les grèves et les eaux noires du lac maudit une vision d'ombres monstrueuses. Mais le roi formidable ne voyait autour de lui ni les gardes qui



murmures sacrés, avec une pose et un geste hiératiques, pareils à des idoles perdues dans le crépuscule effrayant d'un temple ; attentifs à leur seul rêve, ils ne voyaient ni la montagne, ni la mer, ni la lande désolée, ni la nuit scintillante. Seul, le jeune roi suivait du regard, avec une tendresse infinie, la course de l'étoile d'or, de l'étoile solitaire qui lui souriait du fond du ciel.

Les deux cortèges fantastiques n'étaient plus maintenant qu'à une faible distance l'un de l'autre. Tout à coup la carapace massive des éléphants fut secouée d'un frisson ; ils agitèrent leurs trompes et lancèrent un barrit furieux; les fifres et les tambourins leur irritaient les oreilles; les faces jaunes et les corps vêtus d'acier, dans la fumée rouge, les épouvantaient. Le jeune roi, du haut de son trône, ordonna que l'on fît halte; le roi guerrier, d'un terrible coup de tam-tam, arrêta sa troupe; des deux côtés, on s'observa

longuement, en un silence plein de menaces.

Les rois échangèrent des ambassades. Chacun d'eux parut fort surpris par le récit que lui rapporta son propre légat. Une heure plus tard, à l'abri d'une tente de pourpre, accoudés à des coussins, près d'un brasero où les esclaves brûlaient les parfums les plus exquis de l'Asie, les deux voyageurs se contaient comment ils se trouvaient cette cette nuit-là sur les bords lamentables de la mer Morte.

« Je suis le plus malheureux des princes, dit le roi venu du Nord. Mon empire est si vaste que je n'en connais point les bornes vers la région où le soleil se couche. Partout ailleurs, ma puissance ne cesse qu'à la mer ou à des montagnes si prodigieuses que le pied de l'homme ne peut les franchir. Tous les peuples jaunes tremblent sous ma main. Je possède des provinces où les fleurs sont toujours épanouies, les fruits toujours dorés,

veillaient sur sa chevauchée mystérieuse, ni la mer impure, unie comme le marbre d'une tombe, ni la lande violette où rampaient des vapeurs livides, ni les montagnes ténébreuses dressées dans les profondeurs du désert ; la tête tournée vers sa droite, il regardait d'un œil fixe, tout enfiévré de terreur religieuse, une grande étoile d'or qui penchait sur le couchant et glissait, solitaire, dans les replis de l'azur.

L'autre cortège, qui suivait la rive méridionale et sortait des steppes horribles de l'Arabie, était plus extraordinaire encore. La lumière vacillante des torches élevées par des esclaves au teint de bronze, revêtus de tuniques blanches, la tête couverte de voiles blancs, montrait une procession d'éléphants noirs drapés de pourpre, sur le dos desquels se pressait une foule d'hommes au visage pâle, aux yeux très doux, dont les robes de soie vermeille ruisselaient de pierreries ; des

vieillards, le front ceint de bandelettes de laine blanche, dont la barbe descendait jusqu'à la ceinture, portaient des camails d'hermine où tremblaient des étincelles de diamants ; des pages charmants tiraient de légères cithares aux cordes d'or des mélodies lentes, douloureuses, d'une suavité troublante ; des ascètes, au corps décharné, au visage aride, aux yeux morts, psalmodiaient sourdement, sans s'arrêter jamais, des oraisons mélancoliques. Tout au milieu du cortège, là où la musique pleurait en accords plus tristes, où la prière était plus lugubre, marchait un éléphant colossal, tout blanc, harnaché d'une tour d'ivoire, sur la plateforme de laquelle se tenait, à demi couché, à demi noyé dans la neige des fourrures précieuses, un jeune homme d'une beauté merveilleuse, enveloppé d'hermine, couronné de rubis, et qui semblait languir de lassitude mortelle. Et tous ils allaient, bercés par les

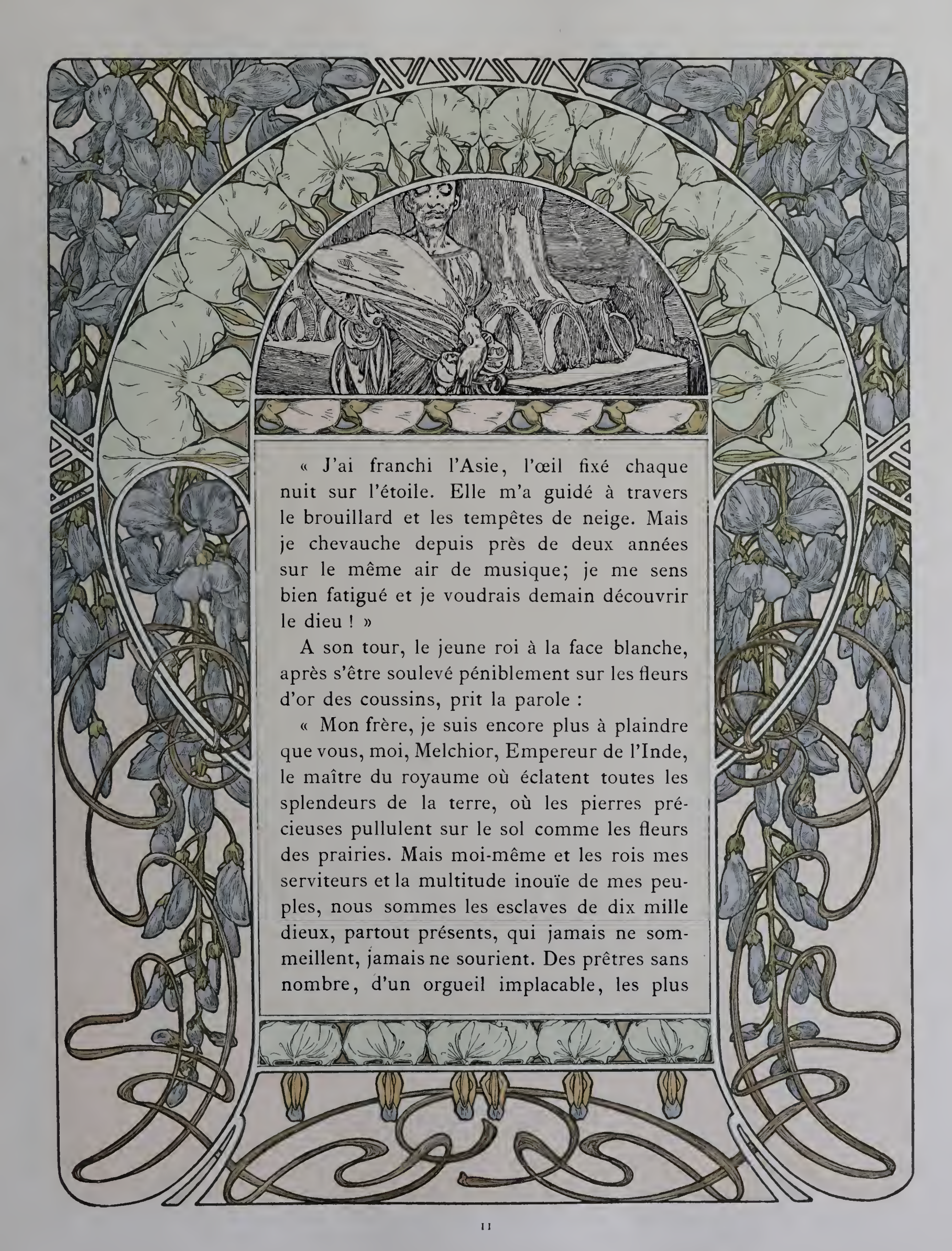
et des déserts dont le souvenir seul fait frémir ; jamais la glace n'y fond, jamais la tempête ne s'y calme et pas une bête vivante ne s'y rencontre. Au cœur de mon royaume s'étend un vaste pays magique où pèse un brouillard éternel, où courent des fantômes et des démons, dont la voix, plus plaisante à ouïr que le chant des jeunes filles, attire les hommes à des gouffres sans fond. J'ai aussi de beaux et larges fleuves, très commodes pour le transport des denrées, mais qui nourrissent des caïmans en trop grande abondance. Toutes ces misères, qui ne font pâtir que mes sujets, ne m'empêcheraient point, à la vérité, de vivre parfaitement joyeux. On m'appelle le Fils du Ciel, mes ancêtres étaient tous Fils du Ciel ; mais, dans l'intimité, pour mes douze cents femmes et mes enfants, mon nom est Gaspard. Malheureusement, le Fils du Ciel ne connaît point son Père Céleste. Je suis le Pontife unique d'un

dieu incertain, sorti du cerveau d'un grand philosophe, mort il y a plusieurs centaines d'années. Mes temples, dépourvus de prêtres et d'adorateurs, sont toujours vides. Mes peuples se contentent sottement de divinités aussi hideuses que ridicules, en présence desquelles je suis forcé, par bonne politique, de faire la révérence. Figurez-vous, auguste frère, des scorpions gros comme des bœufs, des chevaux à tête de serpent, des dragons hérissés de plumes, des crapauds dont la gueule engloutirait sans peine le plus lourd de vos éléphants ! Un grand dieu chimérique et une foule de monstres en plâtre et en toiles peintes ne sont point les ressorts d'une sérieuse police. A la rigueur, avec mon armée, mes espions et mes bourreaux, je m'assurerais de la paix publique. Si une province se révolte ou refuse l'impôt, je déchaîne sur elle cent mille soldats affamés des biens d'ici-bas. J'ai des supplices fort

élégants et raisonnablement atroces. Le grand garçon que j'ai placé tout à l'heure à l'entrée de notre tente est le ministre de ma justice : d'un coup de rasoir, il fait voler à vingt pas la tête d'un homme qui marche. Mais la fortune méchante me cause parfois de trop cruels embarras. De temps en temps, des armées de sauvages, venus je ne sais d'où, peut-être tombés de la lune, se jettent sur mes plus riches domaines et pillent et massacrent tout. Quand mes généraux paraissent, ils ne trouvent plus personne, ou, s'ils atteignent l'ennemi, ils sont régulièrement battus d'une façon honteuse. Alors le peuple, dont l'esprit est naturellement faux, s'en prend à mon dieu et le charge de toutes ses souffrances, et, comme ce dieu n'appartient qu'à moi seul, c'est à moi seul qu'il demande compte du sang versé, des villes et des moissons brûlées, des enfants outragés. Chaque nuit, le cauchemar d'une révolution

visite ma couche. Je rêve que ma tête sacrée et mes membres inviolables sont promenés en petits morceaux dans les cités les plus lointaines du royaume. Simple laboureur avec une charrue de bois, humble marinier avec une vieille barque, je serais plus heureux. J'ai consulté mes astrologues et mes magiciens ; longtemps leurs réponses m'ont déplu, et plusieurs, pour cela, furent étranglés. L'un d'eux, un devin, aveugle et centenaire, me dit enfin :

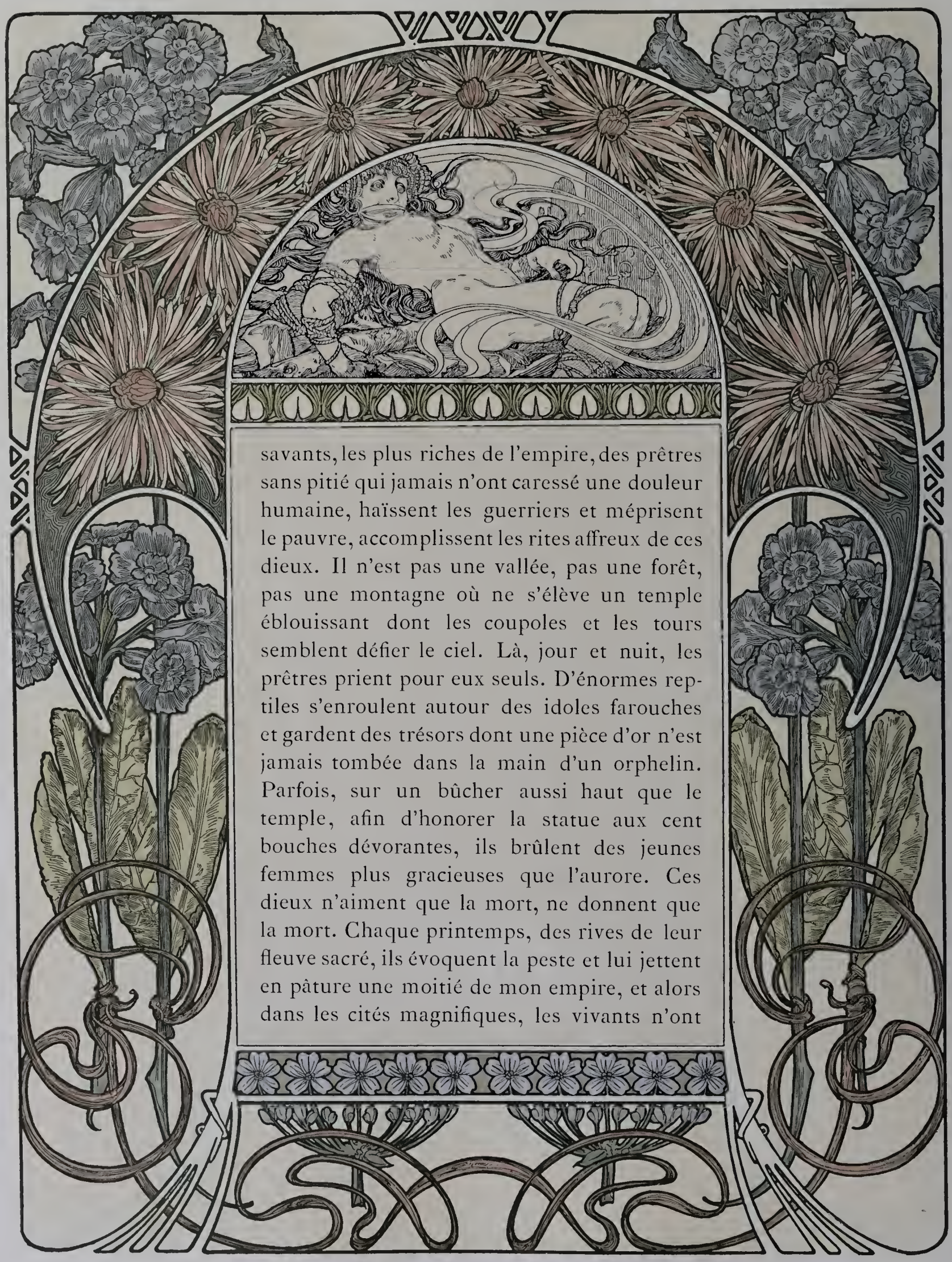
« Roi Gaspard, Empereur du monde, « monte sur ton cheval de guerre et dirige-« toi à la fois vers le midi et le couchant : « une étoile inconnue jusqu'à présent y « paraîtra bientôt : oriente-toi sur l'étoile, « sans jamais te décourager; une nuit, elle « demeurera immobile, et d'un triple rayon « elle éclairera le berceau d'un dieu. Si ce « dieu accepte ta foi, tu seras sauvé et bien « heureux ! »



« J'ai franchi l'Asie, l'œil fixé chaque nuit sur l'étoile. Elle m'a guidé à travers le brouillard et les tempêtes de neige. Mais je chevauche depuis près de deux années sur le même air de musique; je me sens bien fatigué et je voudrais demain découvrir le dieu ! »

A son tour, le jeune roi à la face blanche, après s'être soulevé péniblement sur les fleurs d'or des coussins, prit la parole :

« Mon frère, je suis encore plus à plaindre que vous, moi, Melchior, Empereur de l'Inde, le maître du royaume où éclatent toutes les splendeurs de la terre, où les pierres précieuses pullulent sur le sol comme les fleurs des prairies. Mais moi-même et les rois mes serviteurs et la multitude inouïe de mes peuples, nous sommes les esclaves de dix mille dieux, partout présents, qui jamais ne sommeillent, jamais ne sourient. Des prêtres sans nombre, d'un orgueil implacable, les plus



savants, les plus riches de l'empire, des prêtres sans pitié qui jamais n'ont caressé une douleur humaine, haïssent les guerriers et méprisent le pauvre, accomplissent les rites affreux de ces dieux. Il n'est pas une vallée, pas une forêt, pas une montagne où ne s'élève un temple éblouissant dont les coupoles et les tours semblent défier le ciel. Là, jour et nuit, les prêtres prient pour eux seuls. D'énormes reptiles s'enroulent autour des idoles farouches et gardent des trésors dont une pièce d'or n'est jamais tombée dans la main d'un orphelin. Parfois, sur un bûcher aussi haut que le temple, afin d'honorer la statue aux cent bouches dévorantes, ils brûlent des jeunes femmes plus gracieuses que l'aurore. Ces dieux n'aiment que la mort, ne donnent que la mort. Chaque printemps, des rives de leur fleuve sacré, ils évoquent la peste et lui jettent en pâture une moitié de mon empire, et alors dans les cités magnifiques, les vivants n'ont

plus le courage d'ensevelir les morts. Un prophète, un saint a tenté, il y a bien longtemps déjà, d'arracher les âmes à ces dieux de terreur ; mais il n'a su trouver d'autre salut que le renoncement à la vie, le sommeil profond de l'esprit, un sommeil vide de songes, sans amour ni espérance, et la retraite du corps, immobile et rigide, au sommet d'une colonne ou dans le creux d'un rocher. J'ai voulu échapper à ces deux religions sépulcrales. Un sage venu de très loin, des contrées de l'Occident, me dit un soir :

« Un dieu de bonté naîtra bientôt sur les « confins de l'Asie. Mets-toi en route le long « de la mer de Perse : une étoile ignorée des « prêtres te précédera : elle fera couler ses « rayons d'or sur le tabernacle du dieu, et « si celui-ci te bénit, tes peuples seront « consolés ! »

Melchior et Gaspard s'endormirent fraternellement côte à côte près du brasero par-

fumé. Les deux troupes allumèrent du feu au bord du lac funèbre. Aux approches du jour, l'étoile miraculeuse pâlit; elle s'éteignit au lever du soleil.

Les deux rois reprenaient chaque jour leur voyage au crépuscule. Jusqu'au soir, couchés sur le seuil de la tente, ils promenaient silencieusement leurs regards des montagnes aux teintes fauves à la mer grise où le vent passait sans y tracer une seule ride. Melchior écoutait la musique plaintive des cithares : Gaspard se fit chanter la sombre chronique de son grand-père, glorieux Fils du Ciel, à qui les Tartares sacrilèges avaient arraché les yeux et coupé la langue.

Puis on replia les tentes, et les deux cortèges, mêlés l'un à l'autre, s'ébranlèrent autour des deux rois. Déjà l'étoile étincelait dans l'azur doré du ciel occidental. A ce moment, du haut de sa tour, le roi blanc aperçut de loin un nouveau venu qui accou-

rait seul du Midi et le signala au roi jaune. C'était un nègre, accroupi sur un chameau, les jambes nues, le corps à peine couvert de quelques lambeaux de fourrures, un maigre turban, de couleur douteuse, posé de travers sur le front, un roseau à la main. Le chameau, tout ravagé de misère, épuisé de fatigue et de jeûne, les genoux saignants, allongeait en chancelant ses longues jambes velues parmi les rocailles et les ronces du chemin.

« Quelque esclave fugitif, dit Gaspard, mais son coursier ne le portera pas loin. Vous plairait-il, mon frère, d'éprouver, à son propos, la légèreté de geste de mon bourreau ? »

Melchior contempla le Fils du Ciel avec une stupeur dédaigneuse.

« Non, dit-il, je prends cet innocent sous ma protection. S'il est du pays, il pourra nous guider à travers les ravins et les marécages. »

Le nègre poussait alors un cri aigu, un cri de joie; il pressait une main contre son cœur, et, de l'autre, levant son turban, il saluait l'étoile rayonnante.

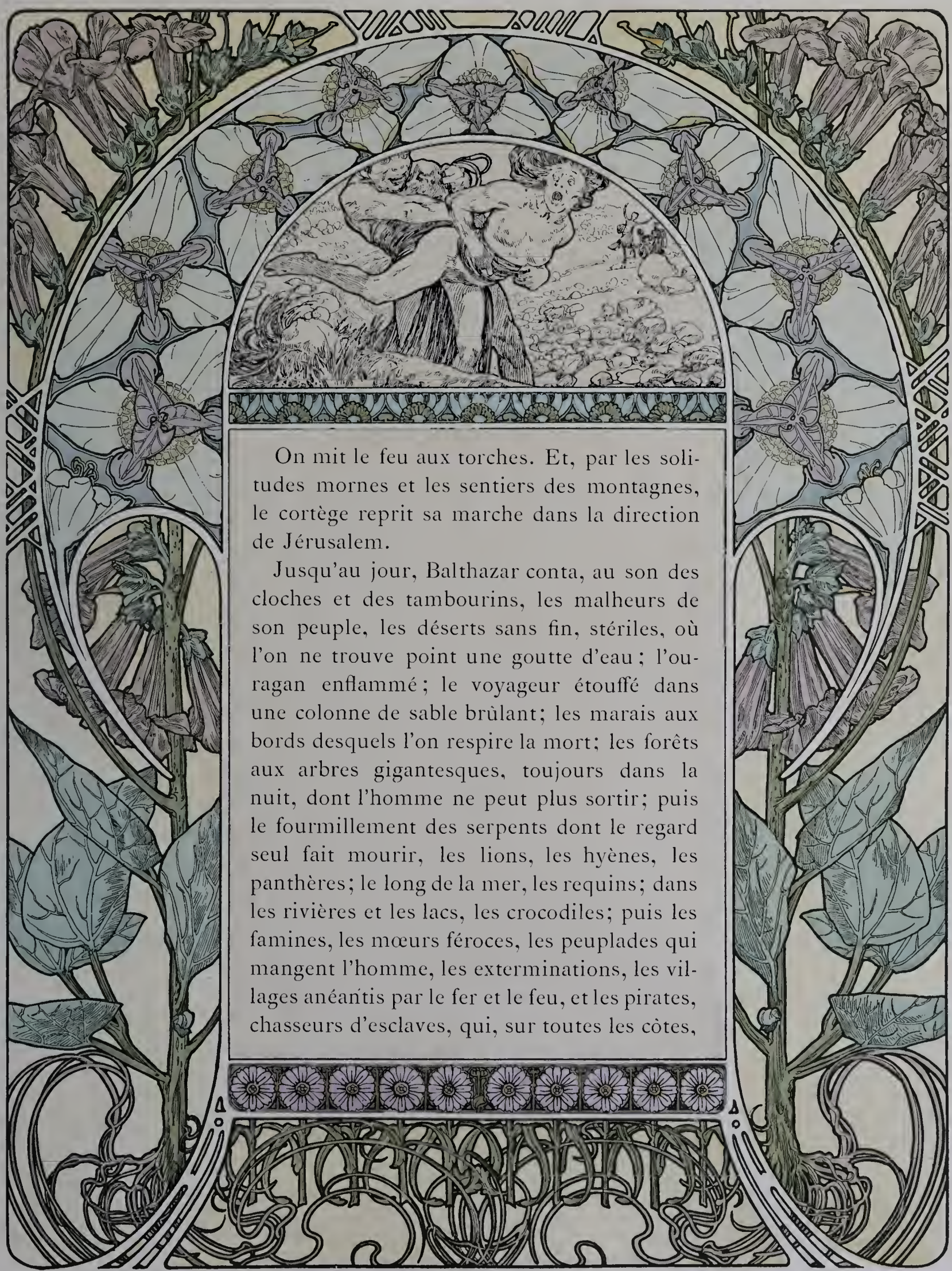
Puis il attendit, avec des signes de plaisir enfantin, le passage des maîtres de l'Asie.

Melchior l'encouragea à s'approcher, et le chameau en ruines mena pompeusement son cavalier entre l'éléphant impérial et le cheval de guerre à l'armure d'acier.

« Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? dit le roi à la figure blanche.

— Je suis Balthazar, l'Empereur des hommes noirs, le prince de l'Afrique. Je viens d'un monde de désolation. Je vais où m'appelle l'étoile. J'apporte à l'Enfant divin qui repose dans la lumière de l'étoile le soupir de douleur de la race noire.

— Nous irons tous trois ensemble, mon frère, dit Melchior, et ce sera véritablement alors le pèlerinage du genre humain. »



On mit le feu aux torches. Et, par les solitudes mornes et les sentiers des montagnes, le cortège reprit sa marche dans la direction de Jérusalem.

Jusqu'au jour, Balthazar conta, au son des cloches et des tambourins, les malheurs de son peuple, les déserts sans fin, stériles, où l'on ne trouve point une goutte d'eau ; l'ouragan enflammé ; le voyageur étouffé dans une colonne de sable brûlant; les marais aux bords desquels l'on respire la mort; les forêts aux arbres gigantesques, toujours dans la nuit, dont l'homme ne peut plus sortir; puis le fourmillement des serpents dont le regard seul fait mourir, les lions, les hyènes, les panthères; le long de la mer, les requins; dans les rivières et les lacs, les crocodiles; puis les famines, les mœurs féroces, les peuplades qui mangent l'homme, les exterminations, les villages anéantis par le fer et le feu, et les pirates, chasseurs d'esclaves, qui, sur toutes les côtes,

jettent leurs filets aux enfants et aux jeunes filles.

« Et tout cela n'est rien encore, disait le pauvre roi Balthazar. Nous avons l'habitude de la faim, de la soif, des bêtes méchantes et des massacres. Mais nous voudrions tant comprendre quelque chose à toutes ces souffrances, et nous ne pouvons pas. Là-bas, dans le monde noir, le vieillard n'en sait pas plus long que l'enfant tout petit. Toute notre vie se passe au fond d'un trou très sombre. Nos dieux ne nous donnent aucune lumière. Ce sont de petits dieux très faibles, qui ont peur et se cachent sous la pierre du foyer, souvent des lézards, des grillons ou des couleuvres ; nous sommes trop ignorants pour en trouver de meilleurs. J'ai fait venir les plus habiles sorciers. Ils charment les serpents, mais n'endorment pas les cœurs malheureux en leur soufflant l'espérance. Cependant l'un d'eux me dit un jour :

« Roi de l'Afrique, marche vers l'Asie.

« Quand tu seras parvenu au rivage d'une mer

« bleue comme le ciel, une étoile t'apparaîtra « du côté du Nord. Poursuis ta route en allant « toujours vers elle. Une nuit, elle s'arrêtera « sur le toit d'un dieu nouveau-né. Tu adoreras « ce petit et les plaies de ta race seront guéries. »

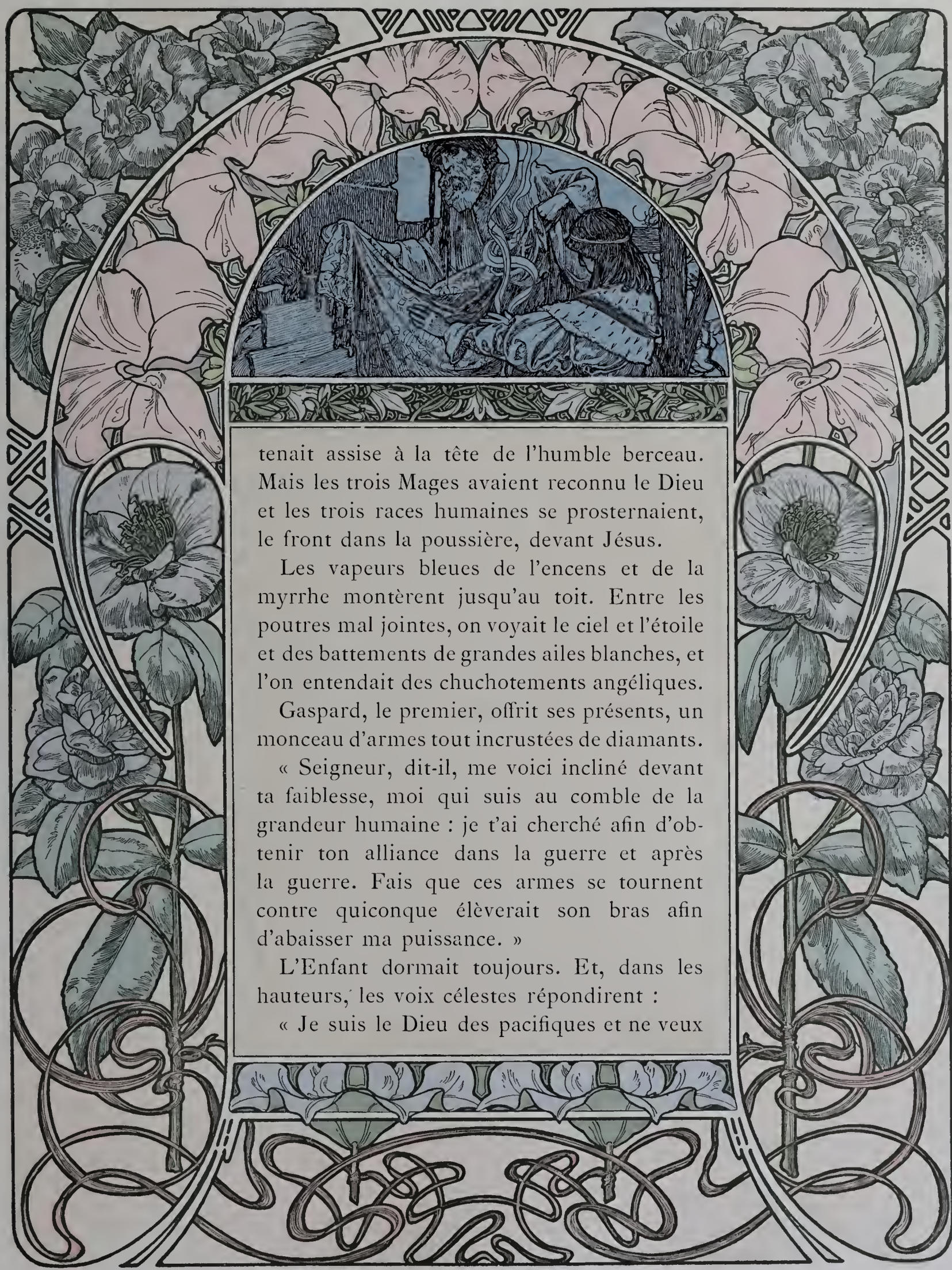
Melchior, Gaspard et Balthazar se reposèrent tout un jour encore sur la terre de Palestine. Au crépuscule suivant, l'étoile brilla d'un éclat si beau, qu'ils sentirent très proche le terme de leur voyage. Ils gravirent des collines arides : à leurs pieds se creusait une vallée ; des feux étaient allumés de toutes parts, à la lueur desquels on reconnaissait des troupeaux et des bergers avec leurs chiens. Au milieu de la vallée, près d'un bourg, une vaste masure appuyée à une grotte de rochers était comme illuminée par trois rayons d'or qui tombaient de l'étoile mystérieuse.

Gaspard fit taire sa musique barbare. Melchior imposa silence aux oraisons de ses

ascètes. On n'entendait plus que les cithares, qui rendaient une mélodie mourante, mêlée de soupirs et de sanglots. Les troupeaux regardaient sans effroi le défilé des éléphants. Les chiens vinrent flatter les esclaves et les hommes d'armes. Quelques bergers chantaient d'une voix si douce que Balthazar se mit à pleurer et à rire tout à la fois.

A minuit, les trois Rois descendirent de leurs montures. Suivis des esclaves portant les présents précieux, ils frappèrent à la porte. Melchior tenait un encensoir d'or où fumait l'encens, Gaspard une cassolette d'or où fumait la myrrhe, Balthazar n'avait entre les mains que son roseau.

La porte s'ouvrit. C'était une étable nue et froide, où entrait le vent d'hiver. Sur la paille d'une crèche, un enfant dormait. Un bœuf était à la droite, un âne à la gauche de la crèche, et leur souffle réchauffait l'enfant. Une jeune femme vêtue de blanc se



tenait assise à la tête de l'humble berceau. Mais les trois Mages avaient reconnu le Dieu et les trois races humaines se prosternaient, le front dans la poussière, devant Jésus.

Les vapeurs bleues de l'encens et de la myrrhe montèrent jusqu'au toit. Entre les poutres mal jointes, on voyait le ciel et l'étoile et des battements de grandes ailes blanches, et l'on entendait des chuchotements angéliques.

Gaspard, le premier, offrit ses présents, un monceau d'armes tout incrustées de diamants.

« Seigneur, dit-il, me voici incliné devant ta faiblesse, moi qui suis au comble de la grandeur humaine : je t'ai cherché afin d'obtenir ton alliance dans la guerre et après la guerre. Fais que ces armes se tournent contre quiconque élèverait son bras afin d'abaisser ma puissance. »

L'Enfant dormait toujours. Et, dans les hauteurs, les voix célestes répondirent :

« Je suis le Dieu des pacifiques et ne veux

d'autres armes que la douceur et la miséricorde. Les tiennes sont bonnes seulement pour les rois qui, durant les siècles à venir, égorgeront mes peuples comme des chevreaux sans défense ! »

Melchior joignit les mains ; tandis que ses esclaves déroulaient devant la crèche des étoffes d'or et de soie et jetaient sur la paille de l'étable des poignées de pierres précieuses :

« Seigneur, dit-il, j'ai longtemps écouté la parole des sages, et leur sagesse ne m'a paru que vanité. J'ai vénéré les saints, et leur sainteté n'était que mensonge. J'ai cherché un Dieu de vie à tâtons dans la nuit et n'ai rencontré que le deuil et la mort. Prends, Seigneur, toutes mes richesses, tous mes trésors, et fais que la joie fleurisse sur les nécropoles de mon empire. »

L'Enfant dormait toujours. Et les anges répondaient :

« Je suis le Dieu des pauvres. Je ne veux

d'autres trésors que la pureté. Laisse là ces présents : ils sont pour mes Pontifes et mes prêtres qui, oublieux de mon dénuement, se vêtiront de soie et marcheront tout constellés d'émeraudes et d'améthystes ! »

Balthazar s'agenouilla à son tour. Il prit entre ses mains les pieds de l'Enfant et les baisa en pleurant.

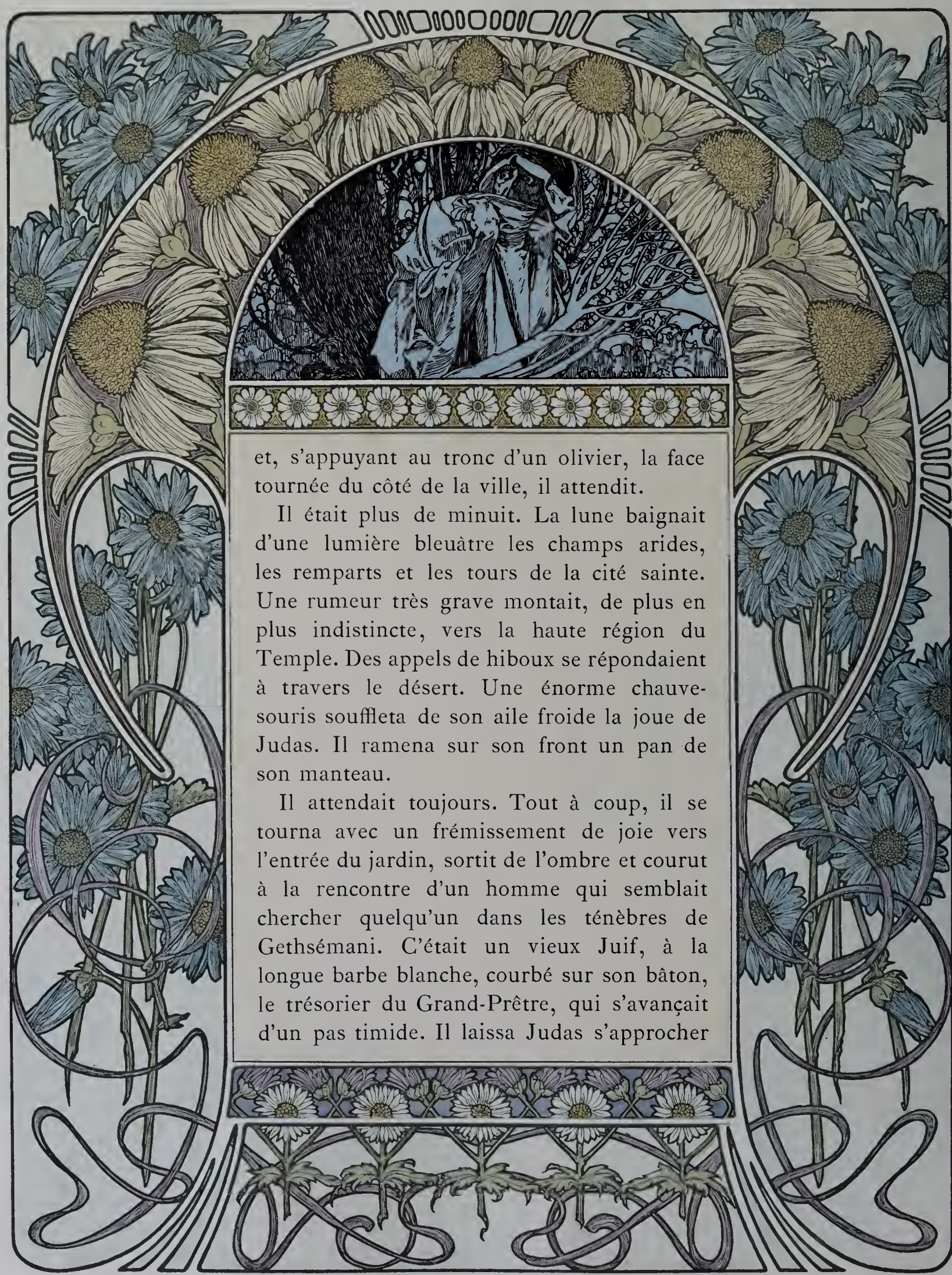
« Petit Dieu, plus blanc et plus doux que la lumière, je n'ai rien à t'offrir, rien que mon cœur et mes larmes. Aie pitié de moi, Seigneur, aie pitié de mes frères, et pour notre grande tristesse, donne-nous ton amour ! »

Alors Jésus s'éveilla et se mit à sourire. Il ouvrit ses petits bras et fit tomber sur la misère humaine une bénédiction enfantine. Et, sur le toit de l'étable, dans le rayonnement de l'étoile, les anges aux ailes blanches chantaient :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

La Dernière Nuit de Judas

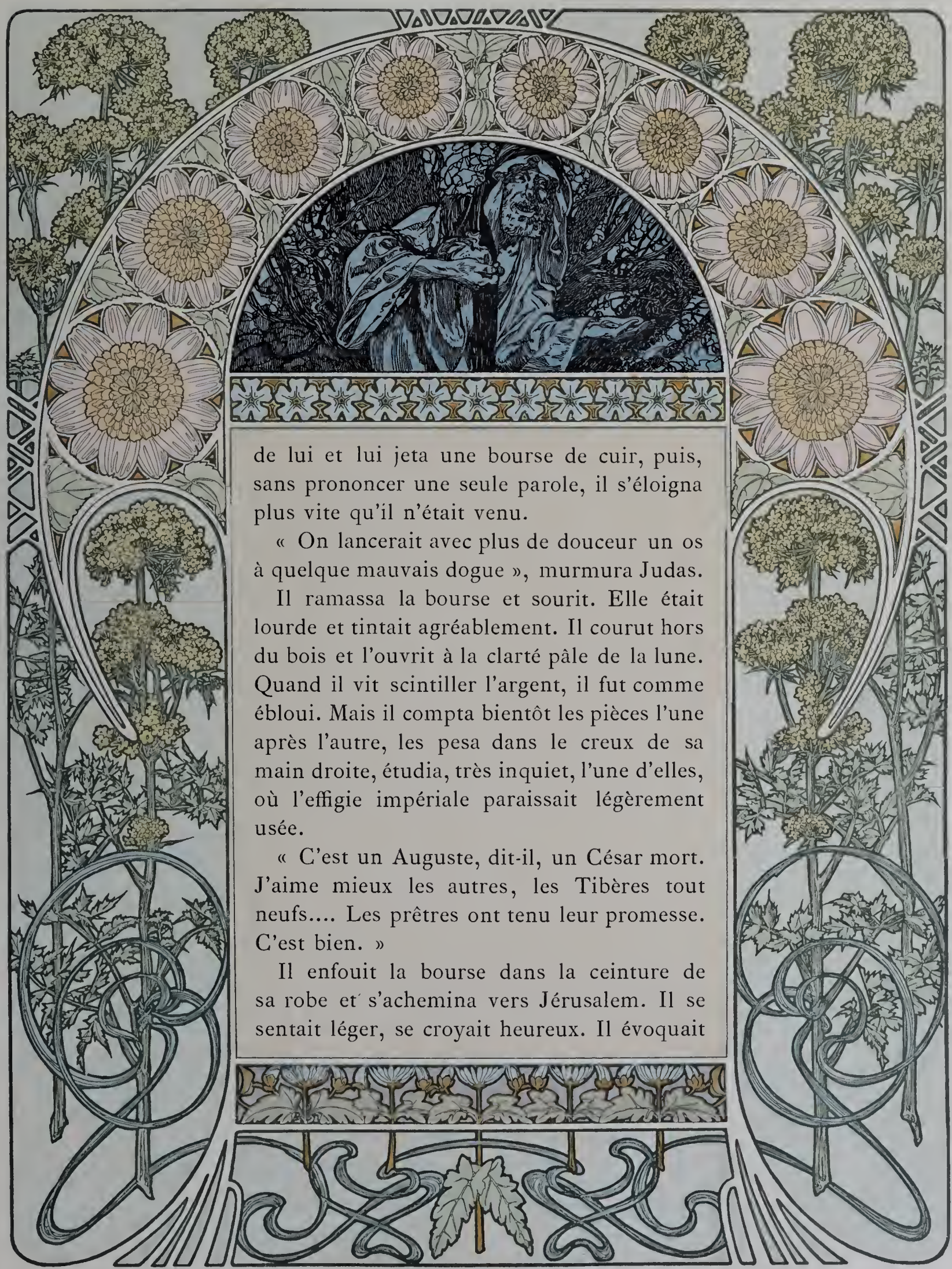
Judas demeura longtemps immobile, dans le bois d'oliviers, à l'endroit même où il avait donné le baiser de mort à Jésus. Il suivit des yeux la troupe de sbires qui entraînaient le Fils de l'Homme à Jérusalem. A la lueur sanglante des lanternes et des torches, parmi les piques et les épées nues, le triste cortège, silencieux, à pas pressés, tel qu'une bande de voleurs de nuit, s'enfonça dans les profondeurs de la campagne et disparut. Alors Judas s'enveloppa tranquillement de son long manteau rouge,



et, s'appuyant au tronc d'un olivier, la face tournée du côté de la ville, il attendit.

Il était plus de minuit. La lune baignait d'une lumière bleuâtre les champs arides, les remparts et les tours de la cité sainte. Une rumeur très grave montait, de plus en plus indistincte, vers la haute région du Temple. Des appels de hiboux se répondaient à travers le désert. Une énorme chauve-souris souffleta de son aile froide la joue de Judas. Il ramena sur son front un pan de son manteau.

Il attendait toujours. Tout à coup, il se tourna avec un frémissement de joie vers l'entrée du jardin, sortit de l'ombre et courut à la rencontre d'un homme qui semblait chercher quelqu'un dans les ténèbres de Gethsémani. C'était un vieux Juif, à la longue barbe blanche, courbé sur son bâton, le trésorier du Grand-Prêtre, qui s'avançait d'un pas timide. Il laissa Judas s'approcher



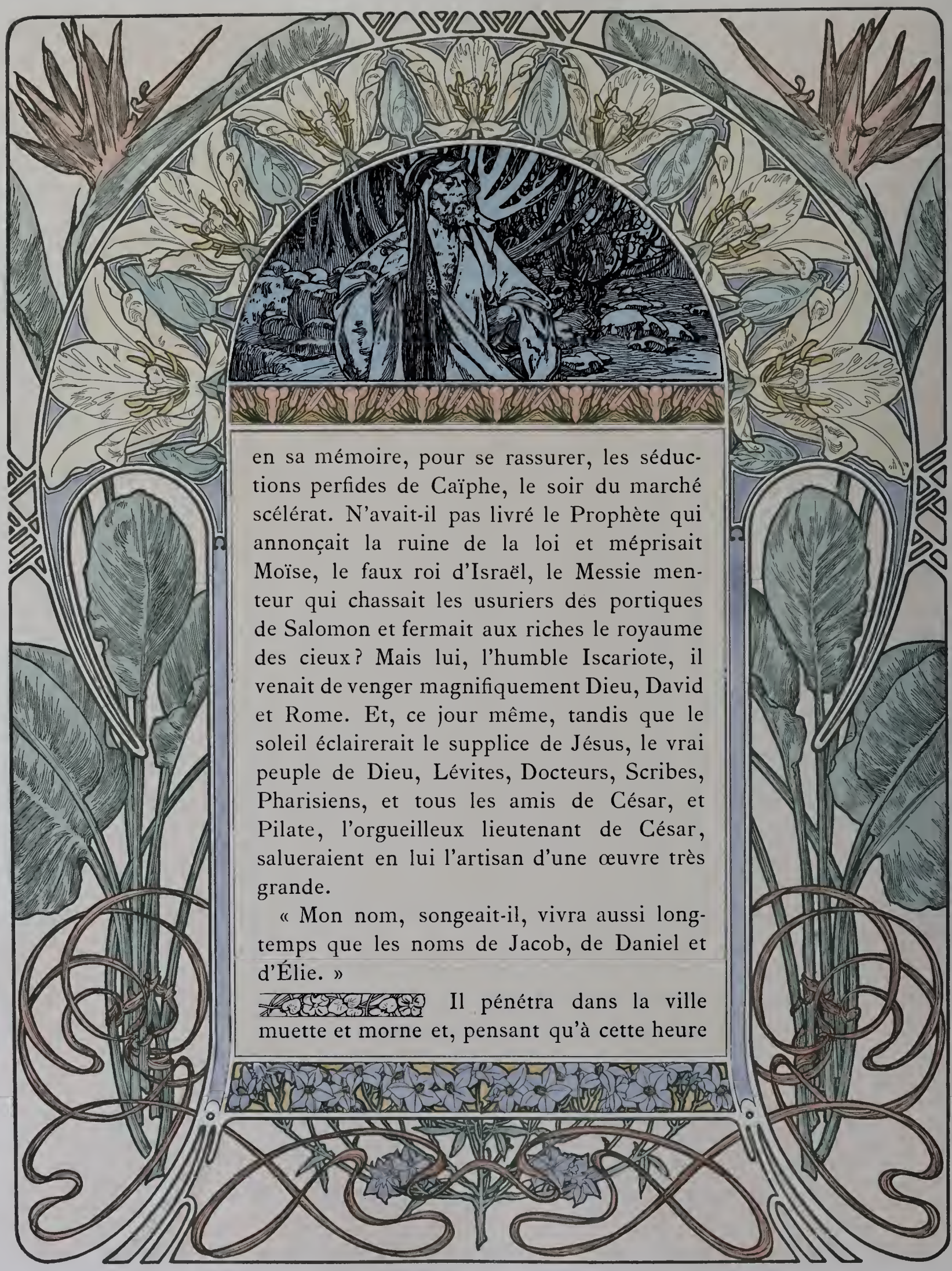
de lui et lui jeta une bourse de cuir, puis, sans prononcer une seule parole, il s'éloigna plus vite qu'il n'était venu.

« On lancerait avec plus de douceur un os à quelque mauvais dogue », murmura Judas.

Il ramassa la bourse et sourit. Elle était lourde et tintait agréablement. Il courut hors du bois et l'ouvrit à la clarté pâle de la lune. Quand il vit scintiller l'argent, il fut comme ébloui. Mais il compta bientôt les pièces l'une après l'autre, les pesa dans le creux de sa main droite, étudia, très inquiet, l'une d'elles, où l'effigie impériale paraissait légèrement usée.

« C'est un Auguste, dit-il, un César mort. J'aime mieux les autres, les Tibères tout neufs.... Les prêtres ont tenu leur promesse. C'est bien. »

Il enfouit la bourse dans la ceinture de sa robe et s'achemina vers Jérusalem. Il se sentait léger, se croyait heureux. Il évoquait



en sa mémoire, pour se rassurer, les séductions perfides de Caïphe, le soir du marché scélérat. N'avait-il pas livré le Prophète qui annonçait la ruine de la loi et méprisait Moïse, le faux roi d'Israël, le Messie menteur qui chassait les usuriers des portiques de Salomon et fermait aux riches le royaume des cieux? Mais lui, l'humble Iscariote, il venait de venger magnifiquement Dieu, David et Rome. Et, ce jour même, tandis que le soleil éclairerait le supplice de Jésus, le vrai peuple de Dieu, Lévites, Docteurs, Scribes, Pharisiens, et tous les amis de César, et Pilate, l'orgueilleux lieutenant de César, salueraient en lui l'artisan d'une œuvre très grande.

« Mon nom, songeait-il, vivra aussi longtemps que les noms de Jacob, de Daniel et d'Élie. »

Il pénétra dans la ville muette et morne et, pensant qu'à cette heure

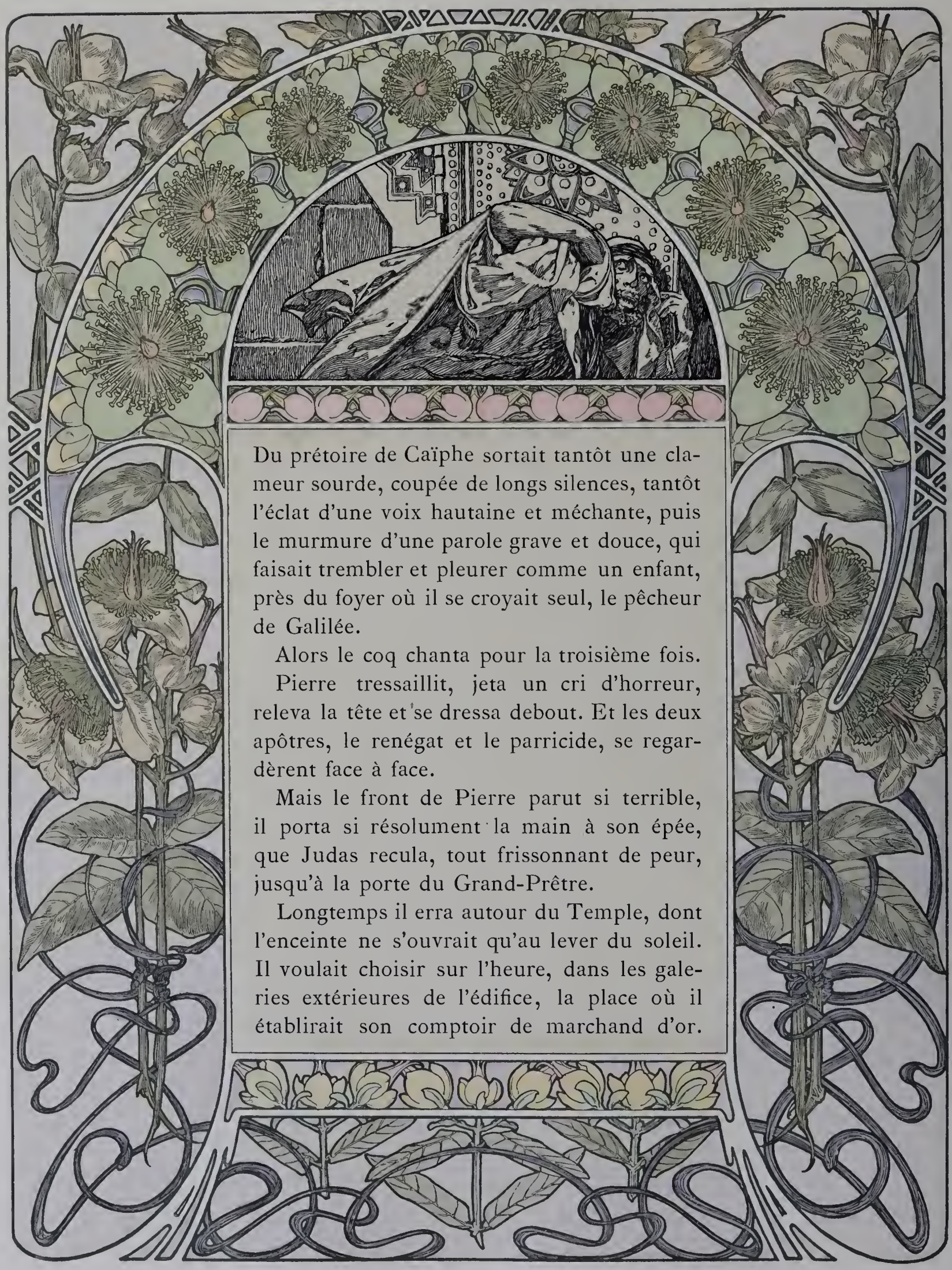
Caïphe interrogeait Jésus, il prit le chemin du palais sacerdotal. De loin, il aperçut les fenêtres illuminées; sur les terrasses, le long des portiques, des ombres allaient et venaient; de la cour précédant le vestibule s'élevait un flamboiement rougeâtre. La rue était déserte. Un coq chanta.

« L'aurore est proche », dit Judas.

Il s'arrêta sur le seuil de la maison. Au milieu de la cour pétillait un grand feu. L'un des Douze, Pierre, assis sur un escabeau, se chauffait les mains, tout en conversant avec une jeune servante. Pierre semblait à la fois irrité et fort malheureux. Il parlait très haut et disait à la jeune fille :

« En vérité, je te le jure, non, je ne connais pas cet homme ! »

Le coq chanta de nouveau. La servante se retira. Pierre se replia sur lui-même et tomba dans une méditation douloureuse : il n'entendit pas Judas qui s'approchait du feu.



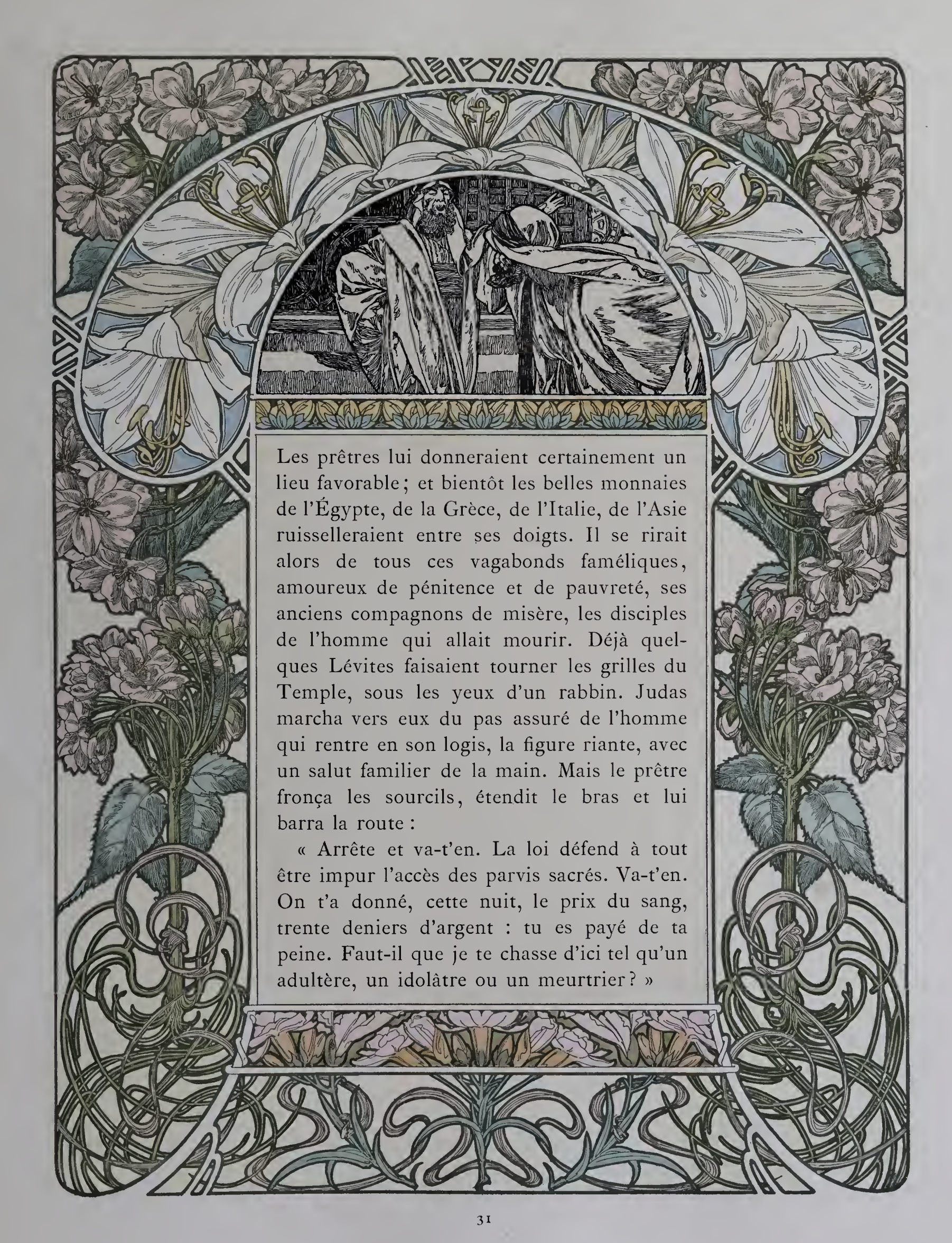
Du prétoire de Caïphe sortait tantôt une clameur sourde, coupée de longs silences, tantôt l'éclat d'une voix hautaine et méchante, puis le murmure d'une parole grave et douce, qui faisait trembler et pleurer comme un enfant, près du foyer où il se croyait seul, le pêcheur de Galilée.

Alors le coq chanta pour la troisième fois.

Pierre tressaillit, jeta un cri d'horreur, releva la tête et se dressa debout. Et les deux apôtres, le renégat et le parricide, se regardèrent face à face.

Mais le front de Pierre parut si terrible, il porta si résolument la main à son épée, que Judas recula, tout frissonnant de peur, jusqu'à la porte du Grand-Prêtre.

Longtemps il erra autour du Temple, dont l'enceinte ne s'ouvrait qu'au lever du soleil. Il voulait choisir sur l'heure, dans les galeries extérieures de l'édifice, la place où il établirait son comptoir de marchand d'or.



Les prêtres lui donneraient certainement un lieu favorable ; et bientôt les belles monnaies de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de l'Asie ruisselleraient entre ses doigts. Il se rirait alors de tous ces vagabonds faméliques, amoureux de pénitence et de pauvreté, ses anciens compagnons de misère, les disciples de l'homme qui allait mourir. Déjà quelques Lévites faisaient tourner les grilles du Temple, sous les yeux d'un rabbin. Judas marcha vers eux du pas assuré de l'homme qui rentre en son logis, la figure riante, avec un salut familier de la main. Mais le prêtre fronça les sourcils, étendit le bras et lui barra la route :

« Arrête et va-t'en. La loi défend à tout être impur l'accès des parvis sacrés. Va-t'en. On t'a donné, cette nuit, le prix du sang, trente deniers d'argent : tu es payé de ta peine. Faut-il que je te chasse d'ici tel qu'un adultère, un idolâtre ou un meurtrier ? »

Judas s'éloigna du Temple. Cette fois, il se dirigeait vers le tribunal de Pilate. Les Romains seraient pour lui plus doux que les prêtres, le protégeraient même contre la malice de la Synagogue. Quant à ces rabbins fanatiques, ils lui faisaient simplement pitié. Au fond du cœur, il le savait, la tribu de Lévi adorait toujours le veau d'or, comme au temps de Moïse. Quand ils verraient Iscariote, client du procurateur, couvert par la faveur de César, amasser de grandes richesses, entasser dans ses magasins les étoffes d'or et de soie, les ivoires, les orfèvreries, les parfums de l'Asie, pour les revendre chèrement à Rome, ils l'admireraient et le caresseraient et viendraient brûler chaque jour à ses pieds quelques grains d'encens dérobés à leur Jéhovah.

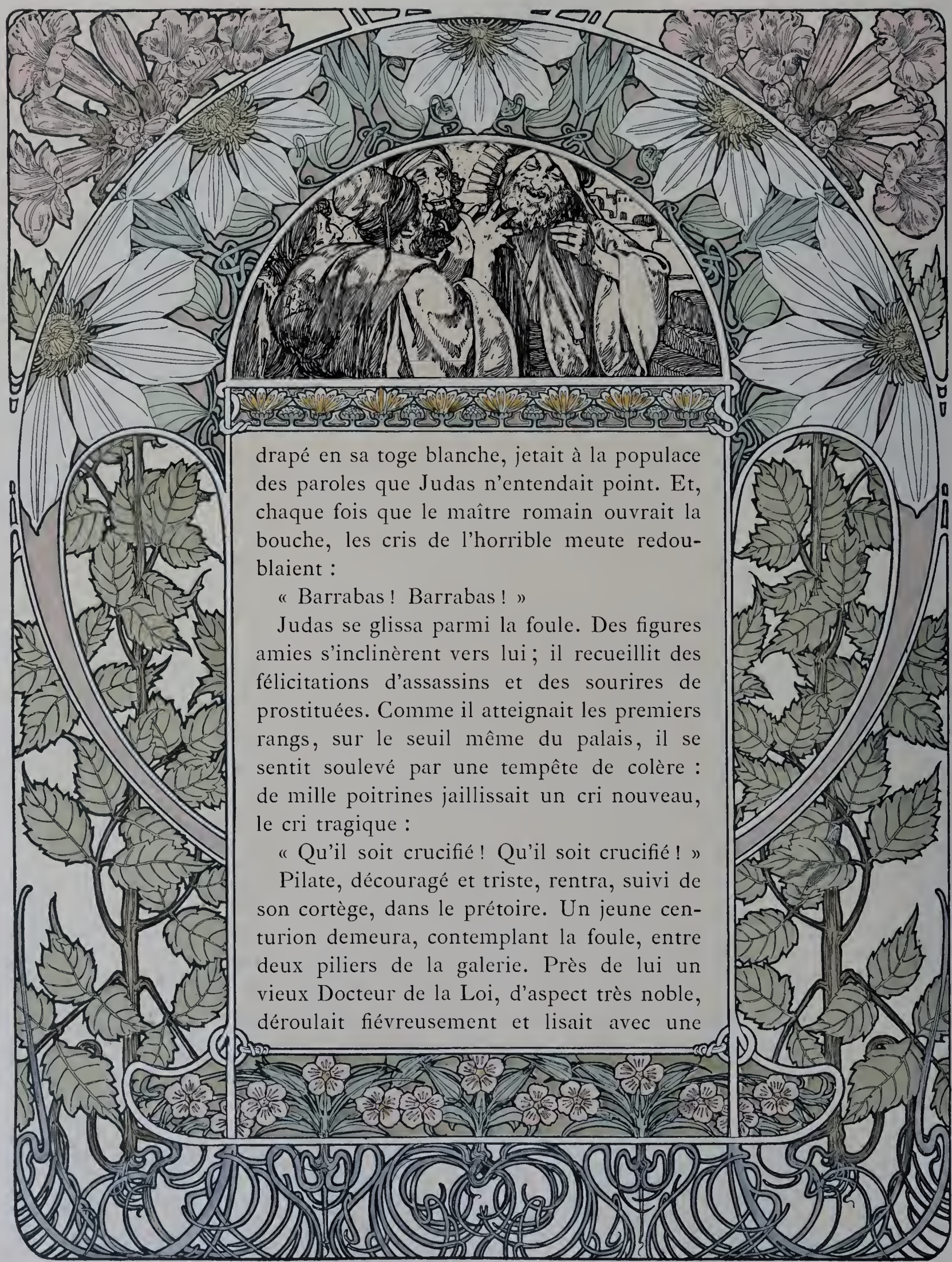
Et, content de son rêve d'orgueil et d'avarice, Judas, tout le long du chemin, répondit par des regards de défi à la curiosité mépri-

sante des familiers de la Synagogue, Scribes ou Pharisiens, qui, de loin, le montraient du doigt et, de près, s'écartaient dédaigneusement de son ombre comme d'une souillure. Il hâta sa marche, attiré par le tumulte d'une grande foule et, brusquement, au détour d'une rue, se trouva en présence d'une scène effroyable.

La multitude déchaînée battait les murs du palais de Pilate : la lie de Jérusalem et de la Judée, voleurs, sicaires, courtisanes, parjures, faux-monnayeurs, les brigands descendus de leur montagne, les homicides et les infâmes sortis de leurs repaires. Tous, la face et les mains tendues vers le proconsul, les yeux ardents, ils hurlaient :

« Barrabas ! Barrabas ! rends-nous Barrabas ! »

Debout, au milieu d'une galerie aux lourdes colonnes de porphyre, entouré de ses officiers et des Princes des prêtres, Pilate, tête nue,



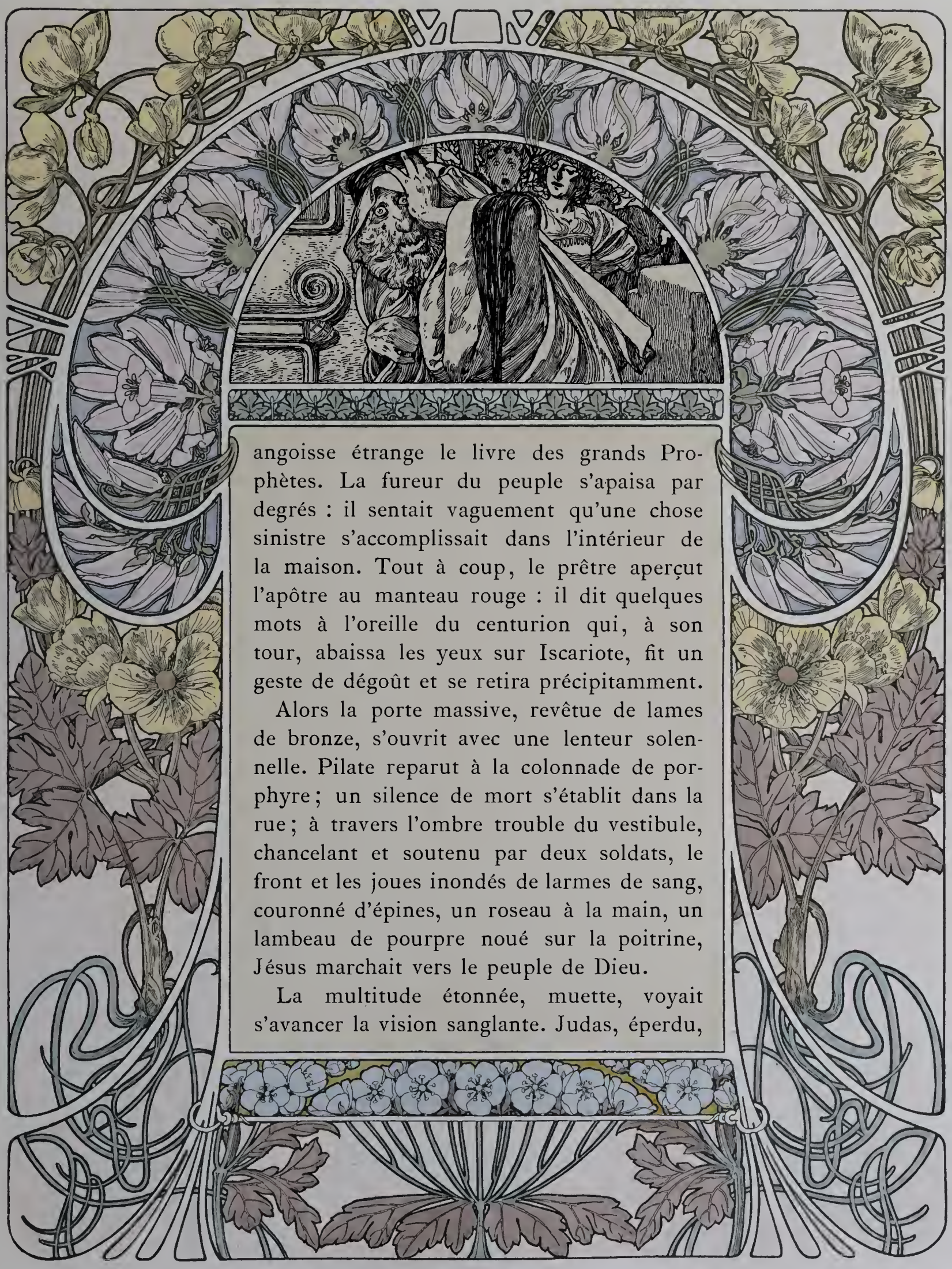
drapé en sa toge blanche, jetait à la populace des paroles que Judas n'entendait point. Et, chaque fois que le maître romain ouvrait la bouche, les cris de l'horrible meute redoublaient :

« Barrabas ! Barrabas ! »

Judas se glissa parmi la foule. Des figures amies s'inclinèrent vers lui ; il recueillit des félicitations d'assassins et des sourires de prostituées. Comme il atteignait les premiers rangs, sur le seuil même du palais, il se sentit soulevé par une tempête de colère : de mille poitrines jaillissait un cri nouveau, le cri tragique :

« Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié ! »

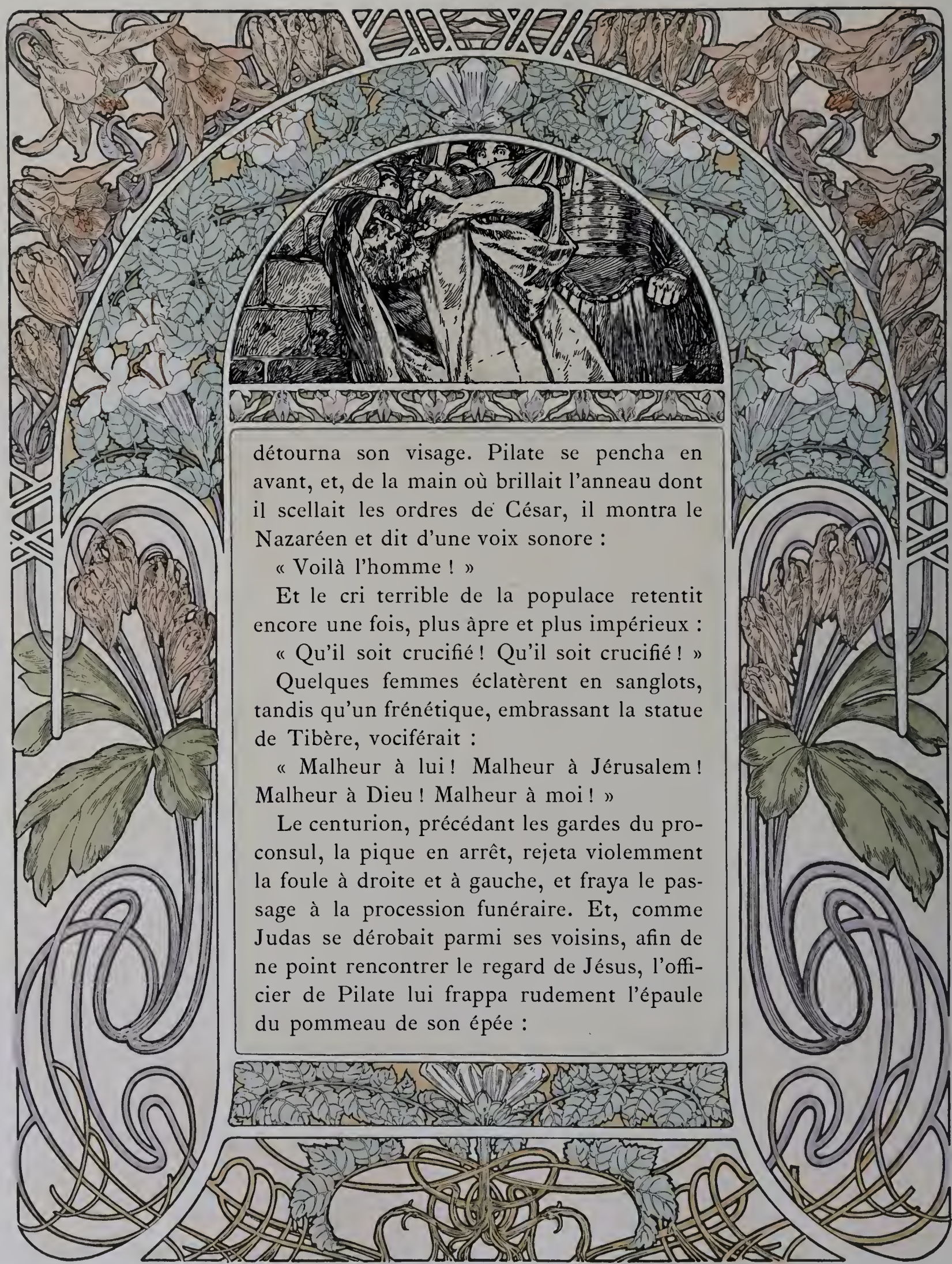
Pilate, découragé et triste, rentra, suivi de son cortège, dans le prétoire. Un jeune centurion demeura, contemplant la foule, entre deux piliers de la galerie. Près de lui un vieux Docteur de la Loi, d'aspect très noble, déroulait fiévreusement et lisait avec une



angoisse étrange le livre des grands Prophètes. La fureur du peuple s'apaisa par degrés : il sentait vaguement qu'une chose sinistre s'accomplissait dans l'intérieur de la maison. Tout à coup, le prêtre aperçut l'apôtre au manteau rouge : il dit quelques mots à l'oreille du centurion qui, à son tour, abaissa les yeux sur Iscariote, fit un geste de dégoût et se retira précipitamment.

Alors la porte massive, revêtue de lames de bronze, s'ouvrit avec une lenteur solennelle. Pilate reparut à la colonnade de porphyre ; un silence de mort s'établit dans la rue ; à travers l'ombre trouble du vestibule, chancelant et soutenu par deux soldats, le front et les joues inondés de larmes de sang, couronné d'épines, un roseau à la main, un lambeau de pourpre noué sur la poitrine, Jésus marchait vers le peuple de Dieu.

La multitude étonnée, muette, voyait s'avancer la vision sanglante. Judas, éperdu,



détourna son visage. Pilate se pencha en avant, et, de la main où brillait l'anneau dont il scellait les ordres de César, il montra le Nazaréen et dit d'une voix sonore :

« Voilà l'homme ! »

Et le cri terrible de la populace retentit encore une fois, plus âpre et plus impérieux :

« Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié ! »

Quelques femmes éclatèrent en sanglots, tandis qu'un frénétique, embrassant la statue de Tibère, vociférait :

« Malheur à lui ! Malheur à Jérusalem ! Malheur à Dieu ! Malheur à moi ! »

Le centurion, précédant les gardes du proconsul, la pique en arrêt, rejeta violemment la foule à droite et à gauche, et fraya le passage à la procession funéraire. Et, comme Judas se dérobait parmi ses voisins, afin de ne point rencontrer le regard de Jésus, l'officier de Pilate lui frappa rudement l'épaule du pommeau de son épée :

« Es-tu venu pour insulter à la misère d'un Prophète juif, ou pour outrager par ta présence la majesté de Rome ! Nos dieux ont horreur des traîtres. Va vite, très loin d'ici, chercher une solitude assez écartée pour y cacher ton ignominie ! »

Judas se laissa entraîner par la foule qui se ruait autour de la garde romaine. Mais plusieurs de ces hommes qui, tout à l'heure, demandaient Barrabas, avaient deviné les paroles du centurion. Il surprit des murmures d'une inquiétante ironie et, prudemment, ralentit le pas, puis il se jeta dans une ruelle déserte.

« Suis-je donc pour tous un pestiféré ? » dit-il.

Il voulut alors rentrer à sa maison, afin d'y méditer en paix sur le présent et l'avenir. Mais il tomba dans un groupe de femmes et d'adolescents dont les yeux lui firent peur. Il reconnut les jeunes garçons qui, trois

jours auparavant, jonchaient de fleurs et de rameaux verts le sentier triomphal de Béthanie et chantaient :

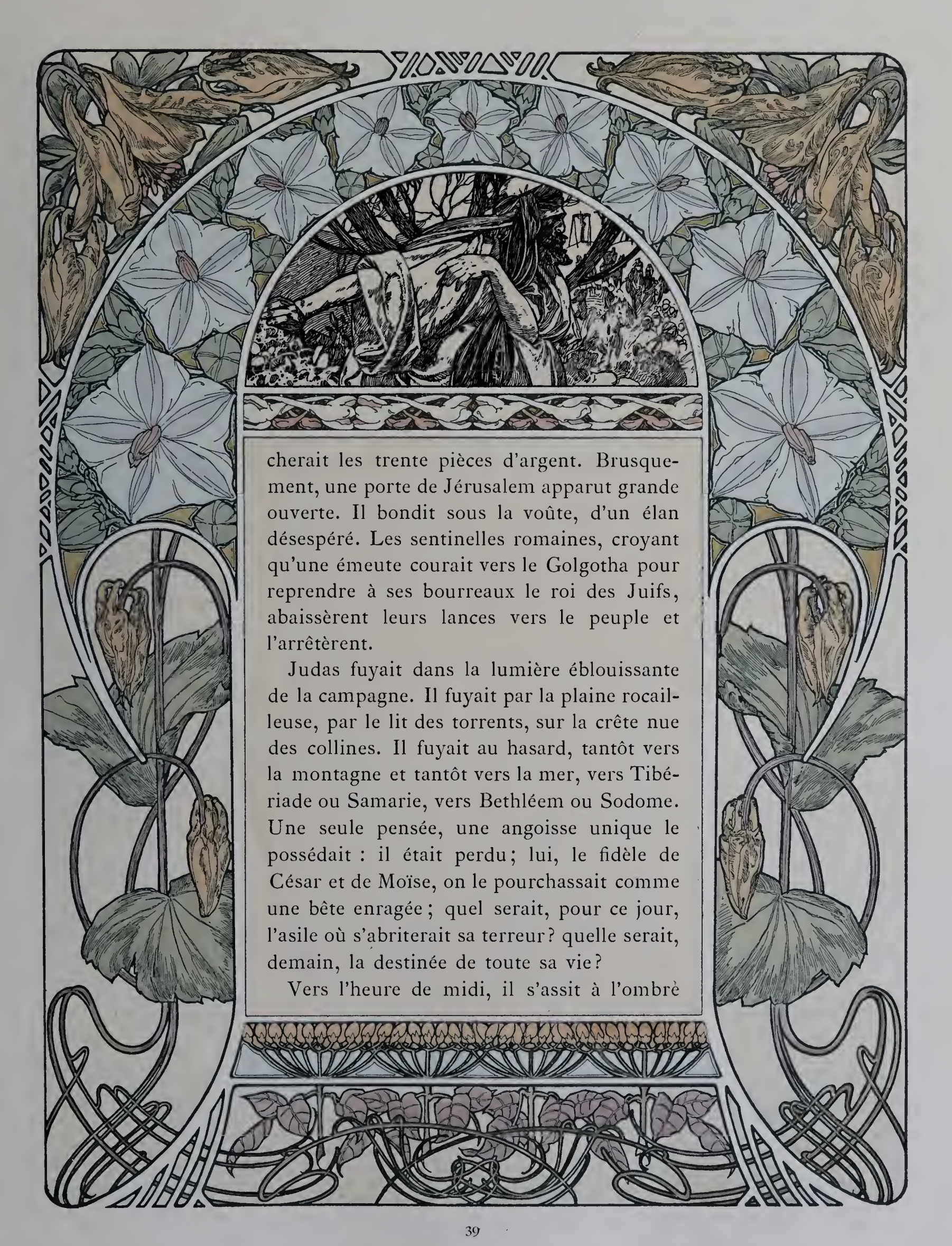
« Hosannah ! Fils de David, aie pitié de nous ! Hosannah ! »

Il changea de route et se dirigea vers les remparts de la ville. Mais les enfants le suivaient en maudissant son nom. Il précipita sa retraite et les entendit courir derrière lui avec des huées et des mots sinistres. Il traversa la place d'un marché occupé par les paysans et les bergers venus ce matin-là des campagnes de Galilée.

« Judas ! Judas ! » criaient les jeunes garçons.

« Judas ! » répondirent les Galiléens. « A mort ! A mort ! »

Il se mit à fuir sous une grêle de pierres, tête basse, ramassant les plis de son manteau, harcelé par les chiens, sentant qu'il perdait du terrain et qu'il allait périr d'une mort affreuse et que, d'abord, on lui arra-



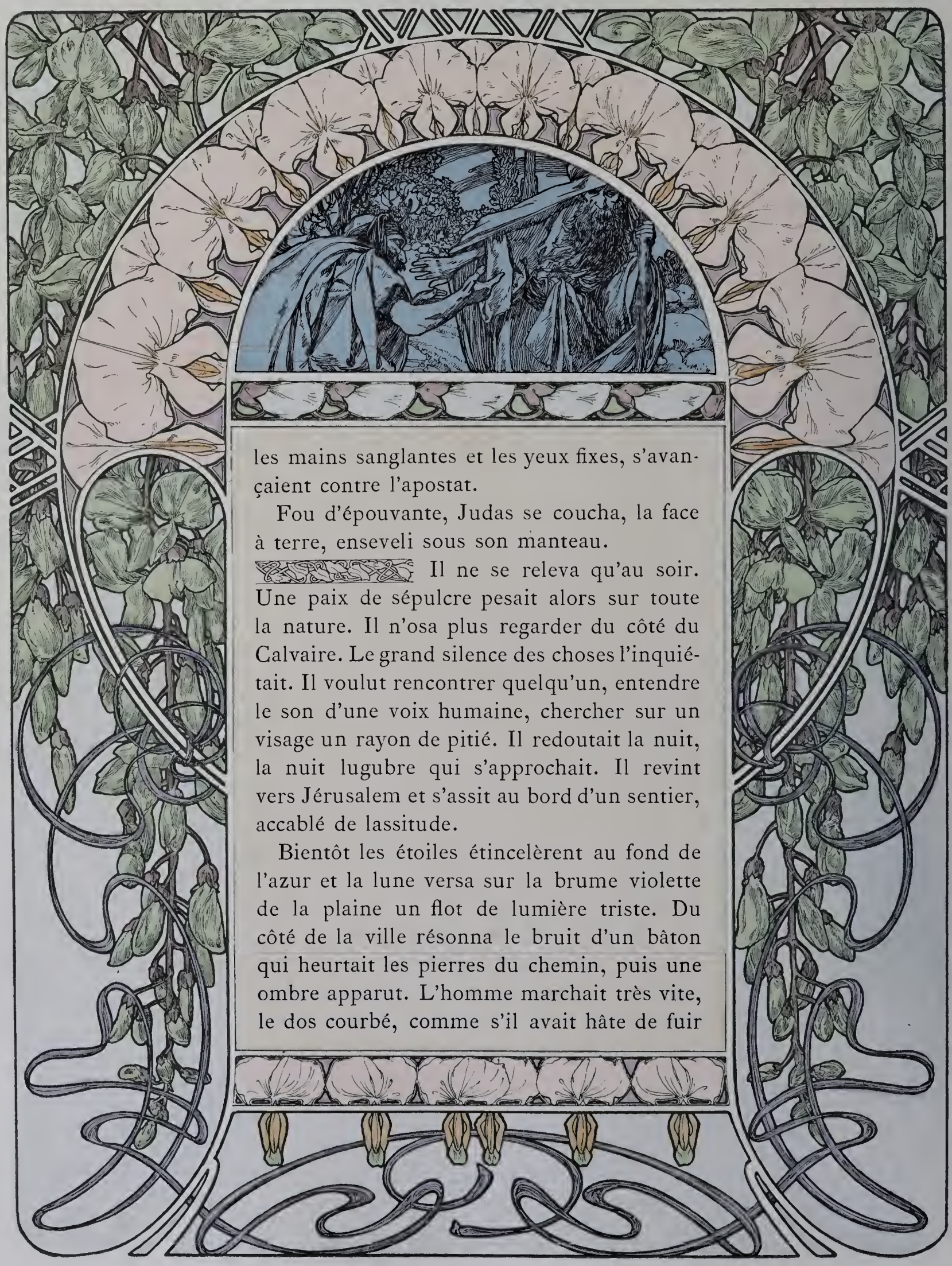
cherait les trente pièces d'argent. Brusquement, une porte de Jérusalem apparut grande ouverte. Il bondit sous la voûte, d'un élan désespéré. Les sentinelles romaines, croyant qu'une émeute courait vers le Golgotha pour reprendre à ses bourreaux le roi des Juifs, abaissèrent leurs lances vers le peuple et l'arrêtèrent.

Judas fuyait dans la lumière éblouissante de la campagne. Il fuyait par la plaine rocailleuse, par le lit des torrents, sur la crête nue des collines. Il fuyait au hasard, tantôt vers la montagne et tantôt vers la mer, vers Tibériade ou Samarie, vers Bethléem ou Sodome. Une seule pensée, une angoisse unique le possédait : il était perdu; lui, le fidèle de César et de Moïse, on le pourchassait comme une bête enragée ; quel serait, pour ce jour, l'asile où s'abriterait sa terreur? quelle serait, demain, la destinée de toute sa vie?

Vers l'heure de midi, il s'assit à l'ombre

d'une muraille de rochers ; il fut surpris d'apercevoir, tout près de lui, après une si longue course, la figure menaçante de Jérusalem. Puis, au sommet d'une colline très proche de la ville, apparut la cavalerie romaine ; plus loin, un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants en deuil : enfin, une grande foule. C'était une scène étrange et confuse, qu'il regardait vaguement. Mais, par-dessus les piques et les casques des Romains, trois croix se dressèrent en même temps sur le bleu du ciel, et chacune d'elles portait un homme cloué aux mains et aux pieds. Judas reconnut alors le Calvaire ; à la plus haute croix, la tête inclinée sous sa couronne d'épines, Jésus agonisait. Et, quand les cavaliers descendirent vers Jérusalem, le traître vit, aux pieds du Roi des Juifs, une femme seule, agenouillée, et, tout autour de la croix, les disciples et les enfants prosternés, le front dans la poussière.

Déjà il reprenait courage, car ce spectacle le consolait de bien des amertumes. Pilate le vengeait. Après tout, les Prophètes avaient enduré plus que lui les injures du peuple, la superbe des prêtres, la cruauté des princes. Quelques-uns avaient payé de leur sang le zèle de la cause de Dieu. Il allait sortir de Judée abreuvé d'outrages, mais vivant et la bourse bien garnie. Ce n'est pas lui qu'on scierait entre deux planches, comme on avait fait du prophète Isaïe. Et, tournant le dos à l'ingrate Synagogue, il cheminait déjà dans la direction de Joppé. Mais soudain un coup de vent terrible balaya le ciel, les collines et la vallée, le soleil pâlit et parut s'éteindre, une nuée noire s'abaissa sur Jérusalem ; la foudre fendit le rocher à quelques pas d'Iscariote, tandis que là-bas, illuminées et glorifiées par la pourpre des éclairs, les trois croix semblaient grandir et se mouvoir formidablement, et les trois crucifiés, les bras étendus,



les mains sanglantes et les yeux fixes, s'avançaient contre l'apostat.

Fou d'épouvante, Judas se coucha, la face à terre, enseveli sous son manteau.

Il ne se releva qu'au soir. Une paix de sépulcre pesait alors sur toute la nature. Il n'osa plus regarder du côté du Calvaire. Le grand silence des choses l'inquiétait. Il voulut rencontrer quelqu'un, entendre le son d'une voix humaine, chercher sur un visage un rayon de pitié. Il redoutait la nuit, la nuit lugubre qui s'approchait. Il revint vers Jérusalem et s'assit au bord d'un sentier, accablé de lassitude.

Bientôt les étoiles étincelèrent au fond de l'azur et la lune versa sur la brume violette de la plaine un flot de lumière triste. Du côté de la ville résonna le bruit d'un bâton qui heurtait les pierres du chemin, puis une ombre apparut. L'homme marchait très vite, le dos courbé, comme s'il avait hâte de fuir

devant une malédiction. Le bras qui tenait le bâton dessinait, dans la pâleur du désert, un grand geste de volonté douloureuse. Le voyageur passa en face de Judas et ne s'arrêta point.

« Ahasvérus! cria l'apôtre, Ahasvérus! »

L'homme ne répondit pas et marcha plus vite. Judas courut et le suivit en suppliant.

« Ahasvérus, laisse-moi t'accompagner! Où tu iras, j'irai; où tu te reposeras, je me reposerai. Je serai ton serviteur, ton esclave, ton chien fidèle. Ne m'abandonne pas, tout seul, dans la nuit!

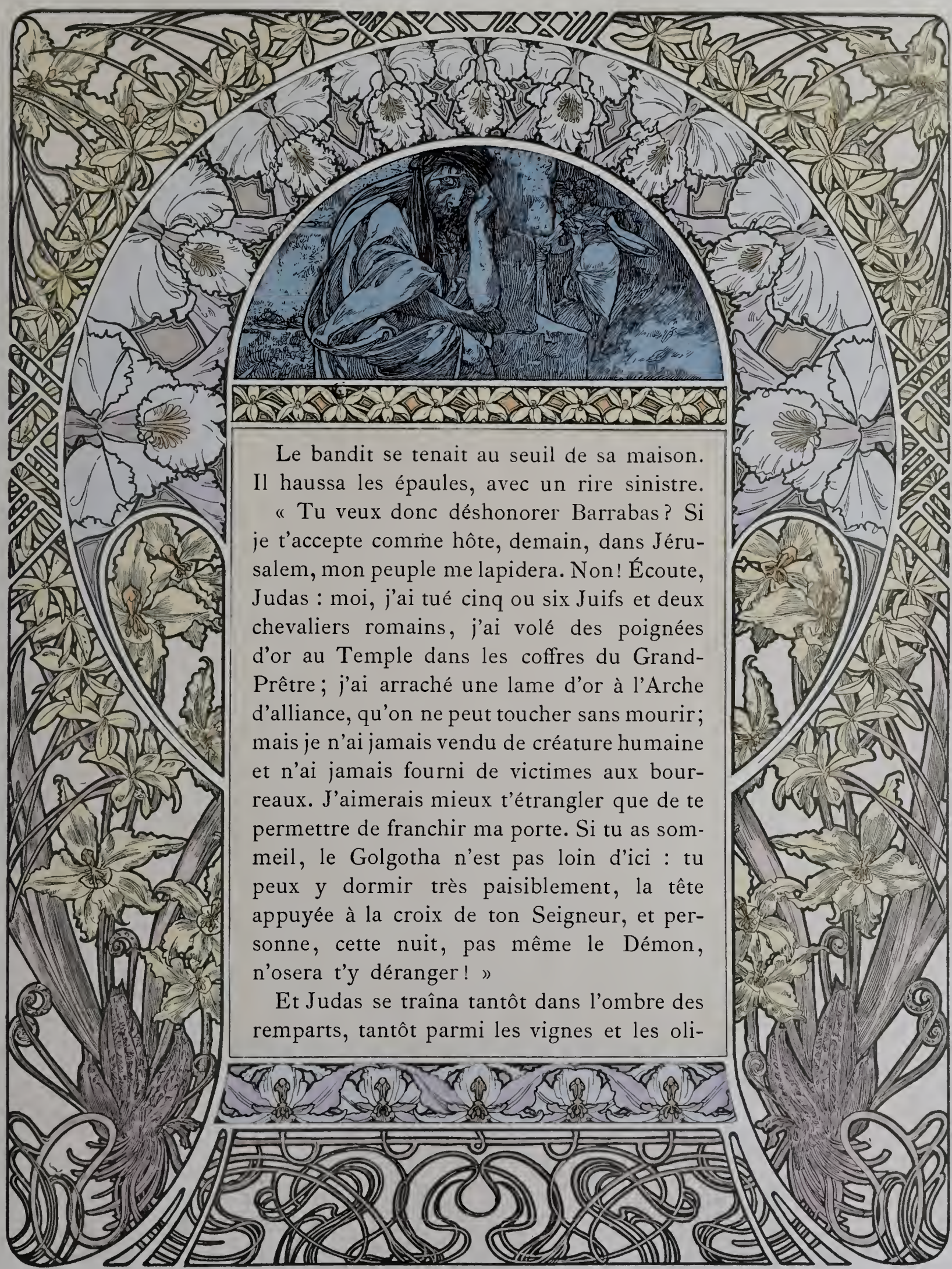
— Je vais trop loin, en Syrie, en Égypte, au fond de l'Asie, aux extrémités du monde; je vais à Rome. Je ne me reposerai jamais, je ne dormirai jamais plus. J'ai manqué de compassion à l'égard de Jésus et j'expierai, par un pèlerinage sans terme et sans espérance, ma dureté de cœur. Mais le sang de ce juste n'est point sur mon front. Et je

t'avertis, Judas, que j'écraserai du pied toutes les vipères qui traverseront ma route ! »

Le marcheur s'enfonça dans les ténèbres. Judas vit s'évanouir l'ombre de l'éternel exilé ; il prêta longtemps l'oreille au bruit décroissant du bâton ferré. Puis, timidement, il se rapprocha encore de Jérusalem. En dehors de l'enceinte, au fond d'un ravin, il connaissait quelques masures hantées par les misérables et les criminels. Peut-être, dans une de ces ruines, trouverait-il un refuge et un ami jusqu'au lever du soleil.

A travers les fentes d'une porte passait un filet de lumière. Il regarda et reconnut, accoudé près d'une lampe, le scélérat qui faisait trembler la Judée, le voleur que Pilate avait rendu à la populace, Barrabas. Il frappa. La porte s'ouvrit.

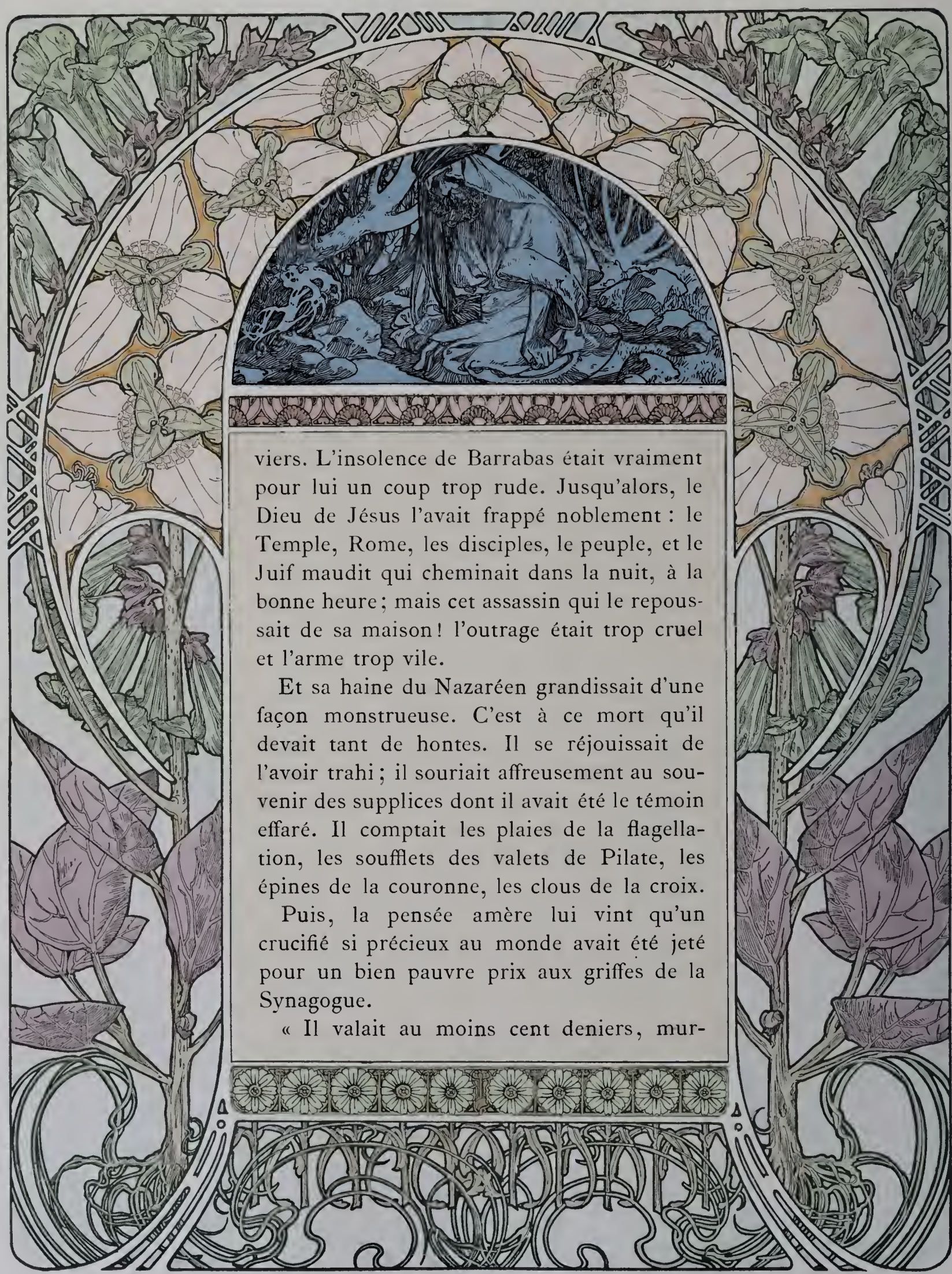
« Barrabas ! je suis brisé. J'ai froid, j'ai faim, j'ai peur. Laisse-moi dormir cette nuit sur la pierre de ton foyer ! »



Le bandit se tenait au seuil de sa maison. Il haussa les épaules, avec un rire sinistre.

« Tu veux donc déshonorer Barrabas ? Si je t'accepte comme hôte, demain, dans Jérusalem, mon peuple me lapidera. Non ! Écoute, Judas : moi, j'ai tué cinq ou six Juifs et deux chevaliers romains, j'ai volé des poignées d'or au Temple dans les coffres du Grand-Prêtre ; j'ai arraché une lame d'or à l'Arche d'alliance, qu'on ne peut toucher sans mourir ; mais je n'ai jamais vendu de créature humaine et n'ai jamais fourni de victimes aux bourreaux. J'aimerais mieux t'étrangler que de te permettre de franchir ma porte. Si tu as sommeil, le Golgotha n'est pas loin d'ici : tu peux y dormir très paisiblement, la tête appuyée à la croix de ton Seigneur, et personne, cette nuit, pas même le Démon, n'osera t'y déranger ! »

Et Judas se traîna tantôt dans l'ombre des remparts, tantôt parmi les vignes et les oli-



viers. L'insolence de Barrabas était vraiment pour lui un coup trop rude. Jusqu'alors, le Dieu de Jésus l'avait frappé noblement : le Temple, Rome, les disciples, le peuple, et le Juif maudit qui cheminait dans la nuit, à la bonne heure ; mais cet assassin qui le repoussait de sa maison ! l'outrage était trop cruel et l'arme trop vile.

Et sa haine du Nazaréen grandissait d'une façon monstrueuse. C'est à ce mort qu'il devait tant de hontes. Il se réjouissait de l'avoir trahi ; il souriait affreusement au souvenir des supplices dont il avait été le témoin effaré. Il comptait les plaies de la flagellation, les soufflets des valets de Pilate, les épines de la couronne, les clous de la croix.

Puis, la pensée amère lui vint qu'un crucifié si précieux au monde avait été jeté pour un bien pauvre prix aux griffes de la Synagogue.

« Il valait au moins cent deniers, mur-

mura-t-il : les Prêtres m'ont trompé bien méchamment. »

Il montra le poing au ciel ruisselant d'étoiles et, comme il se sentait brûlé par la fièvre et par la soif, il marcha vers un bouquet d'arbres qui, peut-être, ombrageaient quelque fontaine. Le vent pleurait doucement à travers la feuillée. Déjà Judas se sentait plus dispos. Tout à coup il poussa un cri rauque, le cri du naufragé qui se noie, et s'abattit sur ses deux genoux, terrassé par un bras invisible. Il reconnaissait l'olivier sous lequel, l'autre nuit, suivi des sbires armés, il avait baisé au front le Fils de l'Homme.

Il s'échappa en rampant du jardin de Gethsémani ; puis, trébuchant à chaque pas, il vagua dans la solitude. Il ne pensait plus à rien, n'espérait plus rien, souhaitait seulement de rencontrer Satan, l'archange déchu, afin de l'émouvoir par son immense détresse...

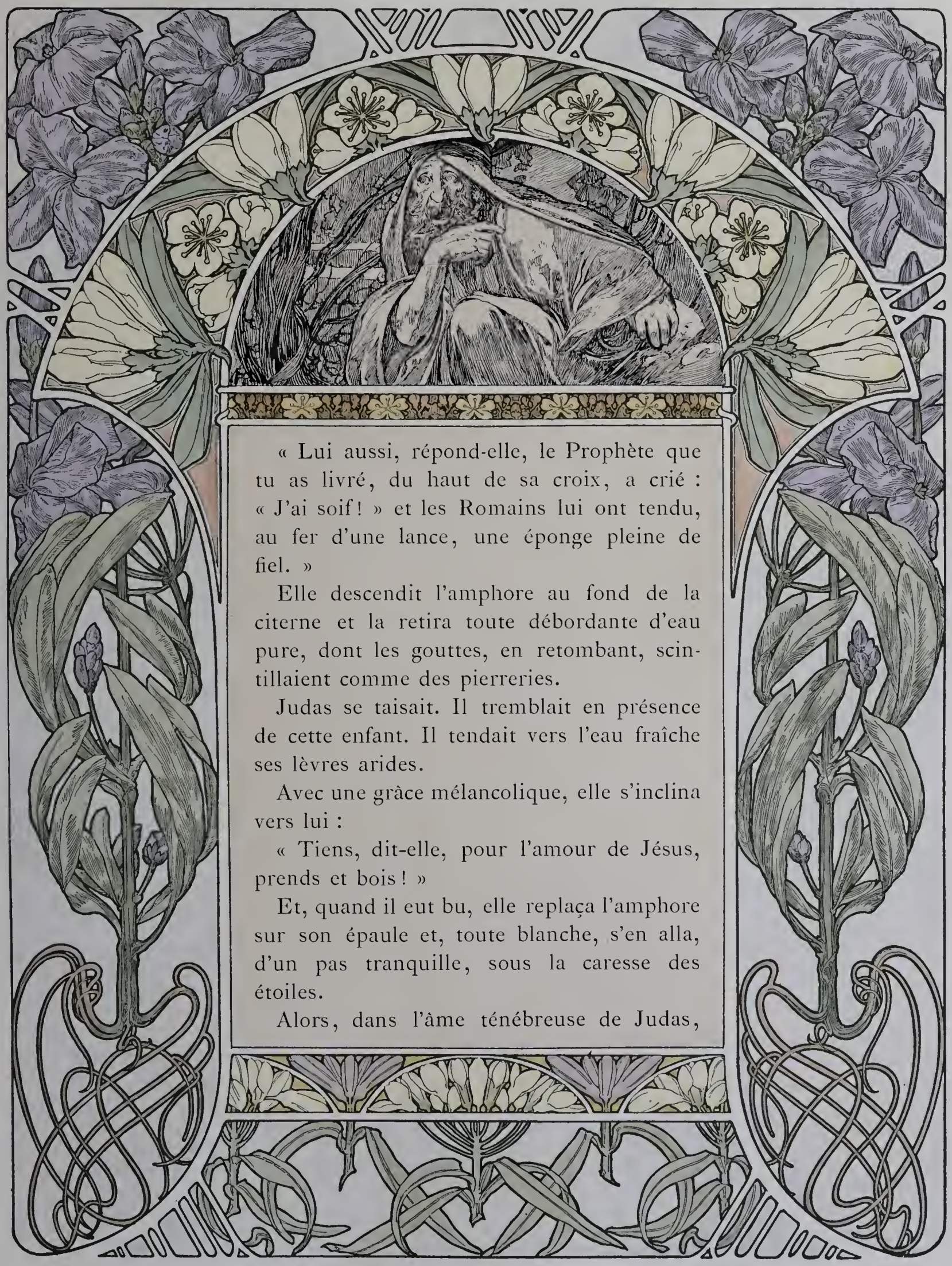
Au loin, deux palmiers étendaient leurs branches fines sur les rebords d'une citerne perdue dans la campagne. C'était le puits de Jacob, dont l'eau sainte avait été consacrée par une parole de Jésus. Mais Judas n'avait même plus la force de se dérober à ce grand souvenir. Il s'affaissa pesamment contre la margelle, et, comme à la chaîne du puits aucun sceau n'était attaché, il pencha sur le bord sa face brûlante, afin de respirer la fraîcheur de l'eau.

Entre les deux palmiers glisse, fantôme léger, une toute jeune fille vêtue de blanc, voilée de blanc, toute frêle, qui, de son bras nu, soutient une amphore de terre posée sur l'épaule droite. Judas soulève son front livide et dit, d'une voix très faible :

« J'ai soif ! »

La jeune fille fait un mouvement d'effroi, comme à la vue d'une bête dangereuse.

« J'ai soif ! » dit-il encore.



« Lui aussi, répond-elle, le Prophète que tu as livré, du haut de sa croix, a crié : « J'ai soif ! » et les Romains lui ont tendu, au fer d'une lance, une éponge pleine de fiel. »

Elle descendit l'amphore au fond de la citerne et la retira toute débordante d'eau pure, dont les gouttes, en retombant, scintillaient comme des pierreries.

Judas se taisait. Il tremblait en présence de cette enfant. Il tendait vers l'eau fraîche ses lèvres arides.

Avec une grâce mélancolique, elle s'inclina vers lui :

« Tiens, dit-elle, pour l'amour de Jésus, prends et bois ! »

Et, quand il eut bu, elle replaça l'amphore sur son épaule et, toute blanche, s'en alla, d'un pas tranquille, sous la caresse des étoiles.

Alors, dans l'âme ténébreuse de Judas,

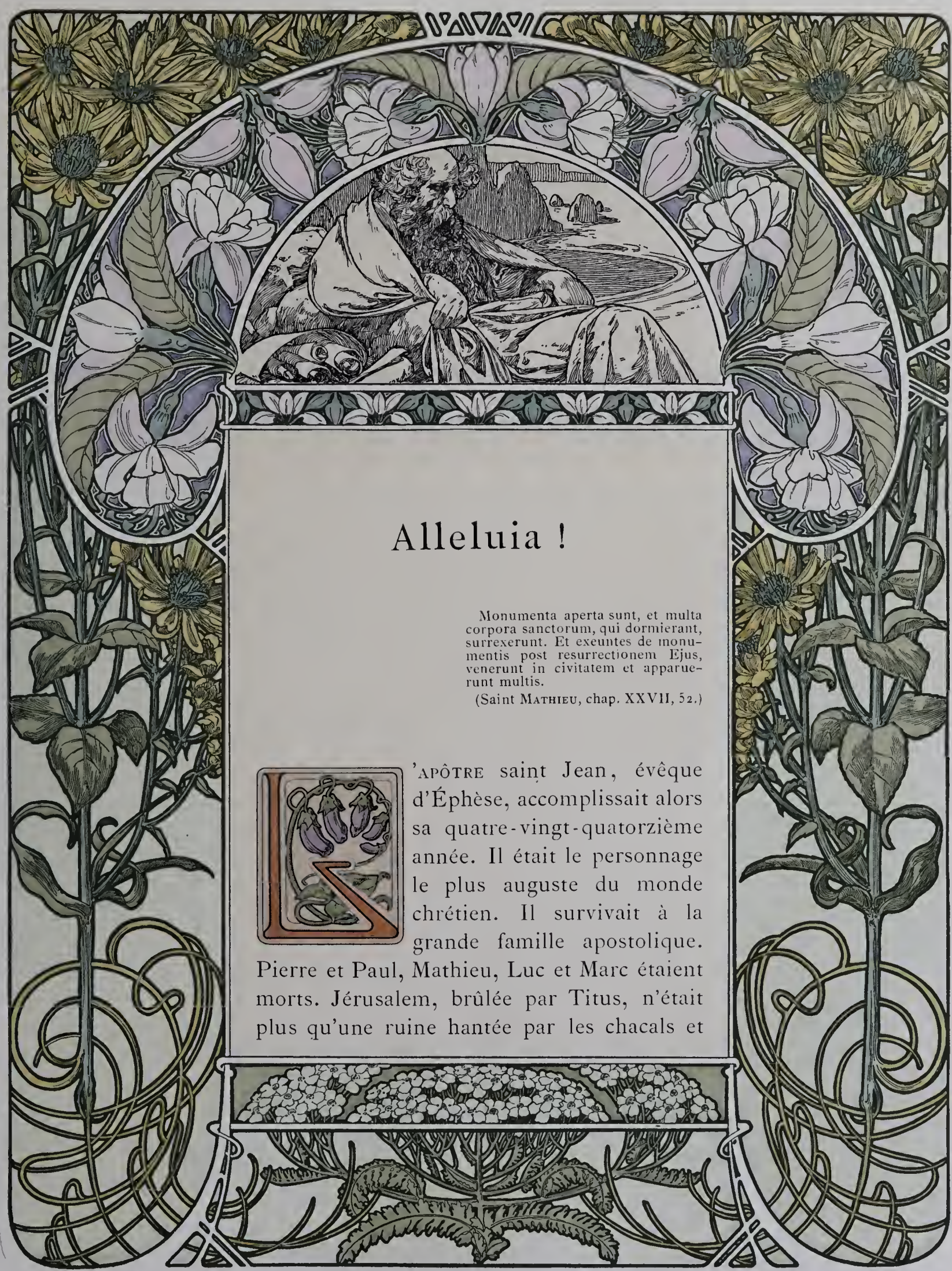
entra comme une ondée de lumière. D'un coup d'œil rapide, il mesura toute son infamie et la profondeur de sa chute ; et ce fut, pour sa conscience, un vertige mortel. La douceur de la jeune fille lui révélait le mystère auquel il n'avait jamais cru, et l'angoisse du sacrilège envahit son cœur.

« Quel est donc, dit-il, ce crucifié qui, par la main d'une enfant, a versé sur ma tête le baume de la miséricorde ? »

Il demeura très longtemps assis contre la margelle du puits de Jacob. Et la même pensée lui revenait sans cesse, et, loin d'y trouver une consolation, il en recevait une souffrance infinie. En face de lui, sur un monticule, se dressait un figuier desséché, et la parabole du Seigneur s'éveilla confusément dans sa mémoire. Brusquement il courut à l'arbre, étendit à terre son manteau rouge, y jeta les trente pièces d'argent, puis,

dénouant les bandelettes de son turban, il se pendit à la plus grosse branche du figuier stérile.

Sous les pieds de l'apôtre mort, le manteau semblait une large tache de sang. Un chacal vint y dormir jusqu'à l'aurore. Dès les premières blancheurs du matin, un grand vautour aux ailes fauves tournoyait, très haut dans le ciel, au-dessus de l'arbre funèbre.

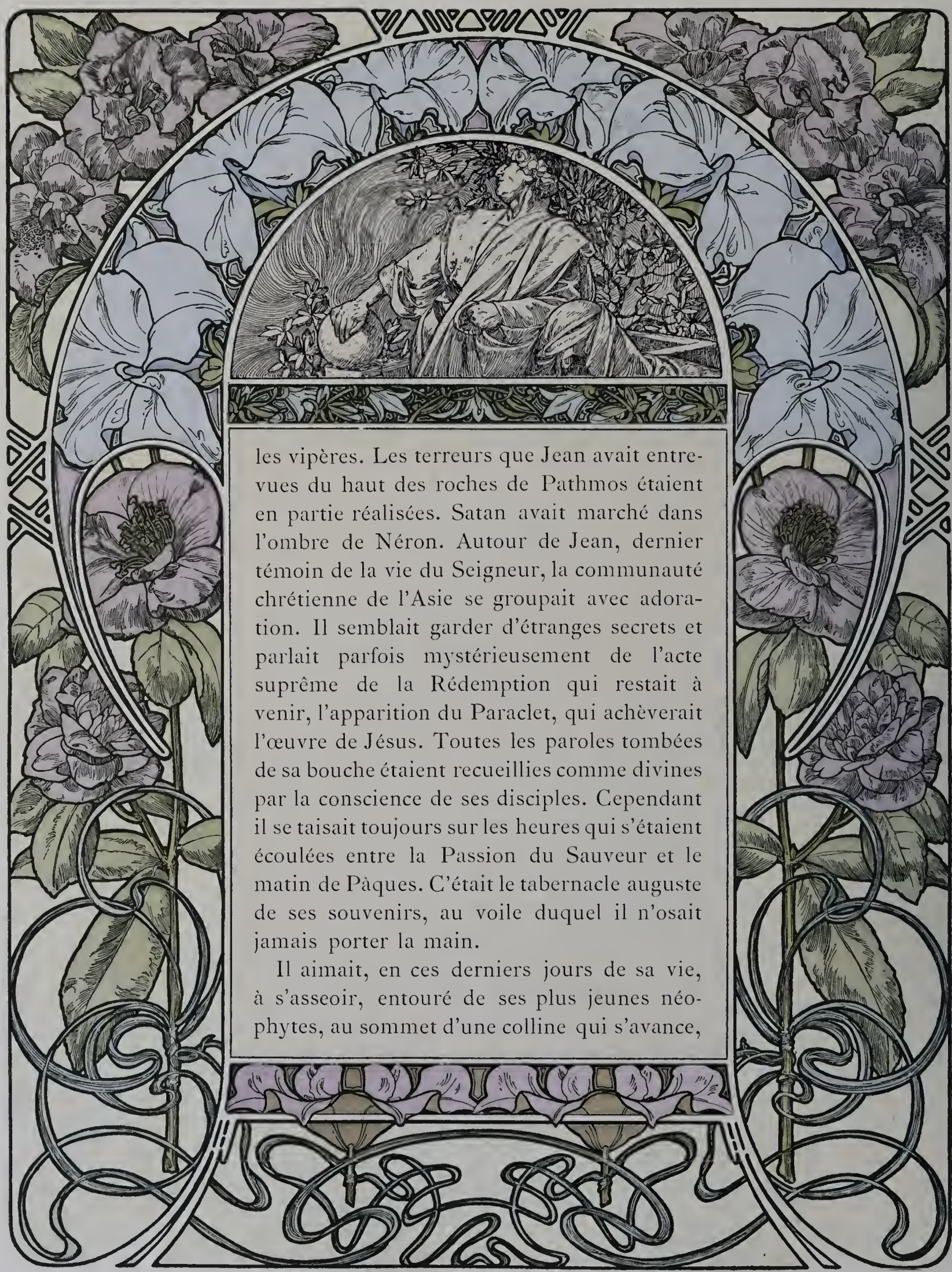


Alleluia !

Monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum, qui dormierant, surrexerunt. Et exeuntes de monumentis post resurrectionem Ejus, venerunt in civitatem et apparuerunt multis.

(Saint Mathieu, chap. XXVII, 52.)

L'apôtre saint Jean, évêque d'Éphèse, accomplissait alors sa quatre-vingt-quatorzième année. Il était le personnage le plus auguste du monde chrétien. Il survivait à la grande famille apostolique. Pierre et Paul, Mathieu, Luc et Marc étaient morts. Jérusalem, brûlée par Titus, n'était plus qu'une ruine hantée par les chacals et



les vipères. Les terreurs que Jean avait entrevues du haut des roches de Pathmos étaient en partie réalisées. Satan avait marché dans l'ombre de Néron. Autour de Jean, dernier témoin de la vie du Seigneur, la communauté chrétienne de l'Asie se groupait avec adoration. Il semblait garder d'étranges secrets et parlait parfois mystérieusement de l'acte suprême de la Rédemption qui restait à venir, l'apparition du Paraclet, qui achèverait l'œuvre de Jésus. Toutes les paroles tombées de sa bouche étaient recueillies comme divines par la conscience de ses disciples. Cependant il se taisait toujours sur les heures qui s'étaient écoulées entre la Passion du Sauveur et le matin de Pâques. C'était le tabernacle auguste de ses souvenirs, au voile duquel il n'osait jamais porter la main.

Il aimait, en ces derniers jours de sa vie, à s'asseoir, entouré de ses plus jeunes néophytes, au sommet d'une colline qui s'avance,

comme un promontoire, le long du port d'Éphèse. Là, d'un petit bois de cyprès, de cèdres et d'arbres de Judée, il contemplait la mer et, bien loin au delà de la mer, dans les profondeurs du ciel, il paraissait chercher la face radieuse des jeunes Églises, Alexandrie, Syracuse, Rome, Athènes, Corinthe, Thessalonique. Ses yeux retrouvaient le sillage des navires montés jadis par les Apôtres, toute sa jeunesse refleurissait en sa mémoire et, jusqu'au crépuscule, il suivait du regard, balancée sur les flots, dans la douceur de l'azur, une Apocalypse triomphale.

Alors ses disciples le soulevaient entre leurs bras et le portaient, à travers les ruelles déjà ténébreuses d'Éphèse, au quartier habité par les chrétiens. Il y avait, parmi ces jeunes gens, des Juifs des plus grandes familles d'Israël, proscrites de Palestine par l'Empereur, des Romains sortis des écoles de la Grèce, des Hellènes nourris du miel de

Platon. L'un de ces derniers, un enfant venu d'Eleusis, était le préféré de l'Apôtre. Il avait pris, au baptême, le nom de son maître, qu'il charmait par la candeur de sa foi et aussi par les croyances singulières qu'il avait sur la mort, sur le sommeil et les rêves de la tombe et le retour, permis par Dieu, des âmes élues ou des âmes maudites, à la clarté du soleil.

Un soir de printemps, le soir même de Pâques, les dernières que l'Apôtre célébra, Jean d'Eleusis, après avoir baisé la main du vieillard, lui dit d'une voix très tendre :

« Père, est-il vrai que, dans la nuit du Vendredi sacré, les morts sortirent de leurs tombeaux et entrèrent dans Jérusalem, où beaucoup les reconnurent ? »

Saint Jean tressaillit et ferma les yeux, comme pour ressaisir une vision lointaine ou retrouver les traits de figures bien-aimées.

Puis, il baissa la tête et des larmes coulèrent sur sa barbe blanche. Les disciples s'étaient rapprochés de lui : il vit leurs jeunes visages tout illuminés de pureté et, relevant son front majestueux, sous le dais des hautes branches étoilées de fleurs roses, en face de la mer assoupie, l'Apôtre parla :

« Oui, mes enfants, les morts ressuscitèrent alors, délivrés par le Fils de Dieu : c'étaient les âmes les plus nobles, les plus malheureuses et les plus saintes de l'humanité. Mais, parmi ces morts, il y avait un vivant, dont personne n'a gardé le nom, un vivant à qui fut accordé une béatitude plus glorieuse que toutes les grâces autrefois prodiguées à Abraham, à Jacob et à Moïse. Je veux, avant de mourir, vous léguer la mémoire d'Élisée, petit-fils de David, le plus grand peut-être des témoins de Jésus. »

Après un court silence l'Apôtre reprit :

« Le Seigneur venait d'expirer. Une tem-

pête affreuse roulait sur Jérusalem. Le ciel était couleur de sang, la terre d'une pâleur de cendre. Le Temple flamboyait dans un incendie d'éclairs. C'était l'agonie de toutes choses. Comment, de la colline du Golgotha, ai-je pu revenir à ma pauvre demeure, je ne sais. Je me traînais, trébuchant aux pierres du chemin, vers la ville. Puis, me soutenant d'une main aux murailles des maisons, aux piliers des portiques, je montai vers le haut quartier où végétaient obscurément les plus pitoyables d'entre les Juifs, c'est-à-dire la première et la plus vénérable d'entre les Églises du monde. La mère du Seigneur me suivait, appuyée sur Marie-Madeleine, entourée des plus chers disciples de Jésus. Ceux-ci chancelaient à chaque pas. Les deux Jacques sanglotaient comme de petits enfants; Pierre tout frissonnant de honte, Pierre qui, la nuit d'avant, dans la cour de Caïphe, avait trois fois renié le Maître, marchait le

dernier, très loin, délaissé par tous, courbé vers la terre, misérable. Seules, les deux femmes douloureuses semblaient porter en elles une foi et un espoir qui n'étaient plus dans nos cœurs. Elles allaient pensives, comme dans l'attente d'un grand mystère. Quant à moi, malheureux Apôtre, j'entendais toujours le cri déchirant du Seigneur :

« Père, Père, pourquoi m'avez-vous aban-
« donné ? »

« Et la face du Verbe éternel était maintenant voilée pour moi, la lumière divine que j'avais longtemps adorée s'était éteinte. Je ne voyais plus que le sanglant moribond, couronné d'épines, la poitrine transpercée par la lance romaine, cloué au gibet des prêtres, et je pensais qu'on scellerait ce soir-là à jamais la pierre du tombeau sur le dernier prophète d'Israël.

« La nuit vint. La tempête s'apaisa. Un silence de mort tomba, tel qu'un

suaire, sur Jérusalem parricide. Et la lune de Pâques éclaira la désolation du Calvaire.

« Je montai alors à la terrasse de la maison, accompagné de Marie-Madeleine. La mère du Seigneur voulait demeurer seule, afin de prier pour les bourreaux de son fils. Nous regardions, sans échanger une parole, les remparts prochains, la vallée solitaire et les montagnes si tristes, et nos yeux revenaient toujours à la colline où se dressaient les trois croix. La croix du milieu, l'arbre de vie qui couvrira le monde de ses branches, était vide. Plus bas, parmi les rochers et les cyprès, nous reconnaissions l'étroit jardin où, vers la fin du jour, Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient déposé le corps du Crucifié, en un sépulcre neuf. Et, très près de nous, planant sur Jérusalem, effrayante et toute noire, s'élevait l'ombre du Temple, les dômes et les tours, les longs portiques de marbre et les palais des Lévites, la syna-

gogue méchante, sans douceur, sans pitié, sans justice.

« Vers minuit, comme la lune était au plus haut du ciel, un bruit inquiétant, très faible d'abord, tel que le frémissement lointain du vent d'orage dans les roseaux, frappa nos oreilles. Il semblait venir à nous de toutes les profondeurs du désert farouche. Peu à peu, il se rapprochait de Jérusalem, grandissant toujours. C'était maintenant le murmure d'une ruche prodigieuse, comme le bourdonnement d'une armée se hâtant vers la ville. Et déjà, de toutes parts, sur les sentiers, dans le lit des torrents et le creux des ravins, à travers les champs de vignes ou d'oliviers, sur les plateaux arides, se mouvaient des formes incertaines, un fourmillement de fantômes qui glissaient sur la terre plutôt qu'ils ne marchaient et dont les voiles flottaient au souffle de la nuit plus légers que les vapeurs du matin.

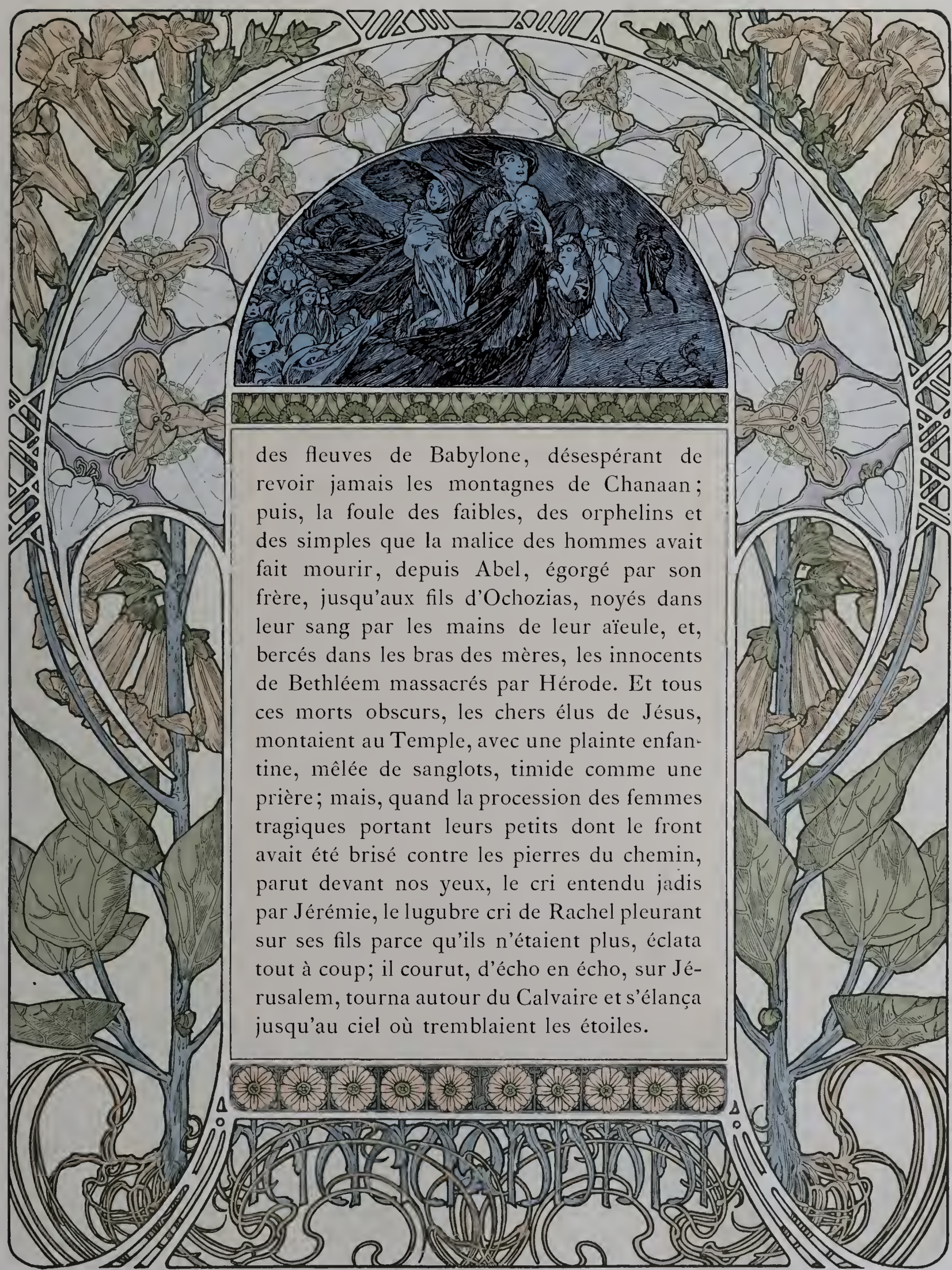
« L'Ange du dernier jour, dit Marie-Made-
« leine, a-t-il donc réveillé ceux qui dor-
« maient dans la paix des vieux sépulcres,
« et les âmes mortes viennent-elles chercher
« ici les vivants pour les entraîner avec elles
« dans la vallée de Josaphat ? »

« Arrêtés par les remparts de Jérusalem, les premiers flots de cette multitude coururent avec le bruissement d'un grand fleuve autour de la double enceinte ; et bientôt, par toutes les portes, sous les yeux des sentinelles romaines enchaînées par la stupeur, les morts se répandirent à travers la cité, allant vers le Temple. Ils montaient, en cortèges de plus en plus pressés, comme à l'assaut de la citadelle sainte où, durant de si longs siècles, avait reposé l'Esprit de Dieu ; ils montaient toujours, poussant de vagues soupirs pareils au battement d'ailes d'une nuée d'oiseaux funèbres, et, de loin en loin, une clameur aiguë, plaintive, qui semblait

jaillir des profondeurs d'un abîme. Quelques Juifs, assez courageux pour se pencher alors sur le mur de leurs terrasses et contempler, sans mourir, cette invasion de spectres, virent cheminer dans l'ombre tout le passé d'Israël, les patriarches, la tête couverte d'une draperie blanche, les juges, pontifes et capitaines, sous leur manteau sacerdotal, les rois couronnés de bandelettes de pourpre, les grands prêtres, sous leurs dalmatiques étincelantes de pierreries, les prophètes, pieds nus et tête nue, les cheveux et la barbe au vent, dans leur robe de deuil. Ils reconnurent Isaïe au sang vermeil dont son vêtement était inondé; Ézéchiel, à l'angoisse folle de son regard, au cri d'épouvante qui sortait de sa bouche; Jérémie, à la douleur inouïe de son visage, au geste de désespoir et d'amour dont il saluait Jérusalem. Ils reconnurent Salomon, le roi des rois, à l'orgueil insolent de sa face, et Moïse, le père de la Loi, au double

rayon de flamme posé sur son front chauve. On les vit gravir les parvis du Temple et remplir les portiques d'où Jésus avait chassé à coups de fouet les usuriers; puis, ils s'engouffrèrent dans le Saint des Saints, dont les hautes portes d'airain se refermèrent d'elles-mêmes, sans bruit, sur le dernier ressuscité. Et Jérusalem, toute blanche aux lueurs de la lune de Pâques, s'endormit dans la terreur.

« Aucune de ces âmes glorieuses n'avait visité la région où nous vivions, nous, les amis du Seigneur. Mais à cette heure même, sur le chemin des remparts, très près de notre maison, défilèrent longtemps des figures lamentables, ceux qui avaient pleuré et qui avaient eu faim, les humbles de cœur, les déshérités, les pauvres et les esclaves, ceux qui avaient souffert pour la justice, les victimes des rois et des prêtres, des pharisiens et des publicains, le troupeau des exilés et des captifs, ceux qui s'étaient assis aux bords



des fleuves de Babylone, désespérant de revoir jamais les montagnes de Chanaan; puis, la foule des faibles, des orphelins et des simples que la malice des hommes avait fait mourir, depuis Abel, égorgé par son frère, jusqu'aux fils d'Ochozias, noyés dans leur sang par les mains de leur aïeule, et, bercés dans les bras des mères, les innocents de Bethléem massacrés par Hérode. Et tous ces morts obscurs, les chers élus de Jésus, montaient au Temple, avec une plainte enfantine, mêlée de sanglots, timide comme une prière; mais, quand la procession des femmes tragiques portant leurs petits dont le front avait été brisé contre les pierres du chemin, parut devant nos yeux, le cri entendu jadis par Jérémie, le lugubre cri de Rachel pleurant sur ses fils parce qu'ils n'étaient plus, éclata tout à coup; il courut, d'écho en écho, sur Jérusalem, tourna autour du Calvaire et s'élança jusqu'au ciel où tremblaient les étoiles.

« Quel est celui-ci, dit Madeleine, qui vient « le dernier de tous et dont le pas résonne « comme celui d'un vivant ? »

« Une forme noire s'avançait en arrière du cortège de douleur, un adolescent à la taille svelte, le front et les cheveux cachés par un long voile noir, étroitement drapé en son manteau de couleur sombre. Il s'arrêta à portée de nos regards, rejeta son voile et nous salua de la main. Madeleine détourna la tête de mon côté avec effroi.

« Élisée, murmura-t-elle, c'est Élisée qui « a soulevé la pierre de sa tombe ! »

« Et silencieusement, les yeux fixés sur le jeune homme, elle pleurait.

« Non, répondis-je, les autres étaient « blêmes comme leur linceul; ne reconnais- « tu pas sur le visage d'Élisée le reflet de « la vie ? »

« Élisée descendait les degrés du rempart; il se déroba à notre vue et nous n'entendions

plus que le frôlement léger, toujours plus proche, de ses sandales sur le pavé des ruelles voisines. Tout à l'heure, il paraîtrait en pleine lumière entre Madeleine et moi.

« La jeune fille attendit, avec un trouble mortel, le visiteur de minuit.

« Élisée, de la race de nos rois, de la famille maternelle de Jésus, avait été l'un des plus jeunes et des plus fervents disciples du Seigneur. Mais il n'avait jamais souhaité que la Jérusalem terrestre. Il n'avait su voir en son maître que l'héritier de David, le roi légitime d'Israël, un législateur plus grand que Moïse, un prophète plus saint qu'Isaïe ou Jean le Baptiste. A travers les campagnes et les bourgs de Galilée, sur les pas du Messie, il encourageait à l'espérance ceux qui se souvenaient encore de Juda, il attisait la haine du nom romain, il excitait les opprimés à la révolte. Il parcourait les rangs de la foule assemblée autour de Jésus, et, tandis

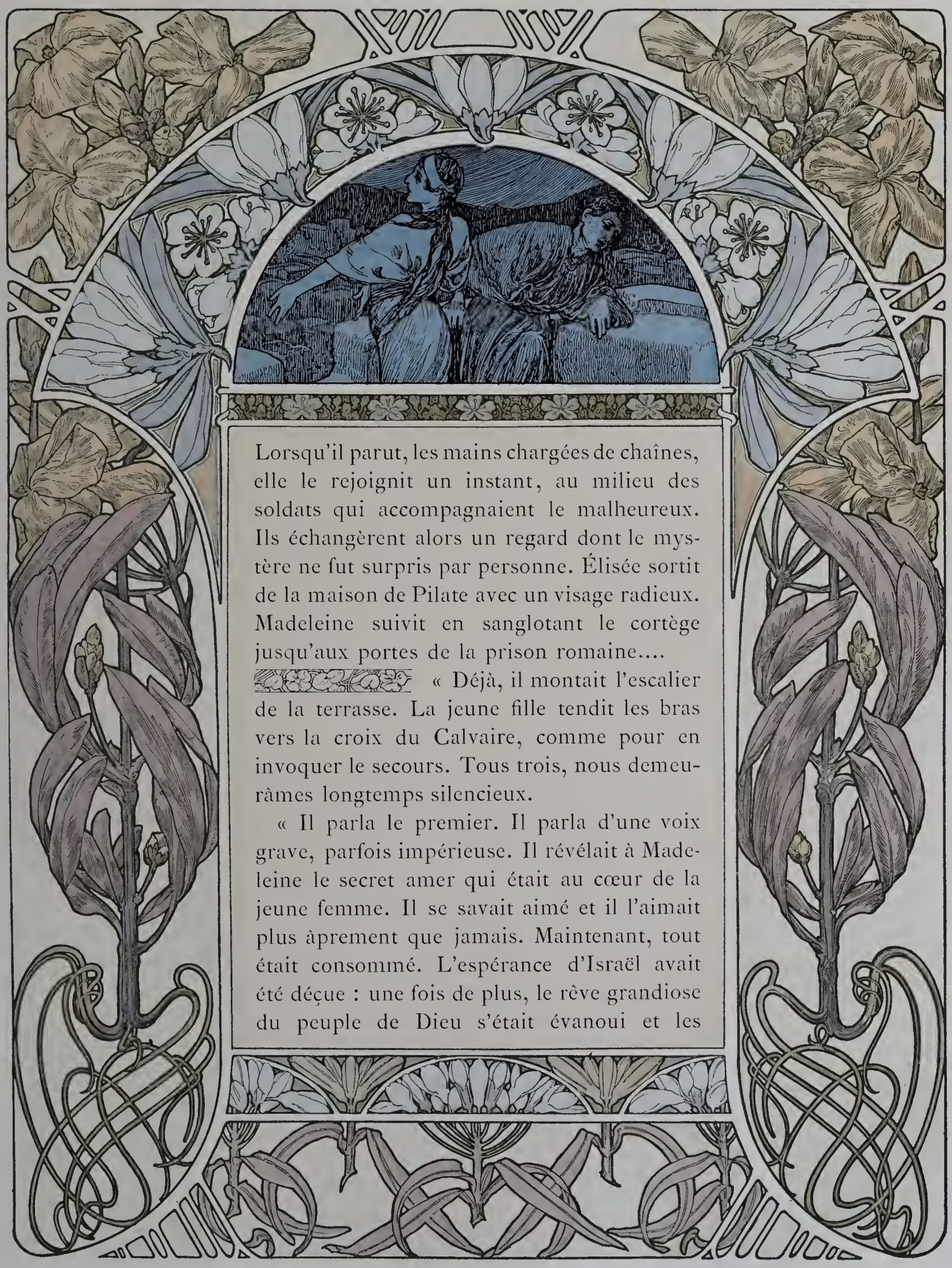
que celui-ci consolait et bénissait, Élisée murmurait à l'oreille des jeunes hommes : « Celui-ci est véritablement le roi des Juifs, « le prince du peuple de Dieu ». Un jour vint où la Synagogue, qui cherchait déjà à perdre le Seigneur, dénonça le pauvre enfant à Pilate. Il fut arrêté, accusé de rébellion à la majesté de Rome et condamné aux mines du Liban. Au cours du dernier hiver, le bruit de sa mort s'était répandu dans Jérusalem. Il avait, disait-on, tenté de s'enfuir, et les soldats de César l'avaient tué à coups de piques.

« Élisée aimait Marie-Madeleine. Il la rencontra au temps même où éplorée, repentante, elle s'était jetée aux pieds de Jésus; alors, purifiée par le pardon du Sauveur, elle nous était apparue, avec sa figure pâle et la flamme de ses yeux, plus belle qu'aucune fille des hommes. Il l'aima éperdument. Une seule fois, il osa lui parler d'amour. C'était

un soir d'été, aux bords de la mer de Galilée. Ils allaient tous deux, seuls, le long des grèves, dans un rayon d'or, épiant le retour de la barque de Pierre qui glissait, sous sa voile blanche, au souffle d'une brise embaumée. Moi-même je m'étais arrêté sur le rivage, ébloui par la magnificence du ciel. Croyez-le, mes enfants, il est donné parfois à l'œil des mortels d'entrevoir tout au fond du vaste azur les parvis d'améthystes et de rubis de la Jérusalem éternelle. Tout à coup, l'entretien plus animé des deux promeneurs attira mon attention. L'adolescent suppliait la jeune fille ; celle-ci résistait à sa prière. Elisée s'empara d'une des mains de Madeleine et la serra contre sa poitrine. Elle se détacha de l'étreinte et s'éloigna de quelques pas. Elle ne semblait ni offensée, ni irritée ; elle parlait au jeune garçon à voix presque basse, avec une grande douceur, comme une tendresse attristée de sœur aînée. Lui, il sup-

pliait toujours. Peu à peu, ils se rapprochaient de moi. Madeleine ne répondait plus alors aux paroles ardentes d'Élisée; elle suivait des yeux, tout anxieuse, la marche lente de la barque sous la voile blanche. Au-dessus du mât, très haut dans l'air empourpré, un vol de colombes, d'une blancheur de neige, tournoyait tel qu'une auréole. L'Apôtre repliait tranquillement ses filets au fond de la barque, puis, d'un geste rapide, il releva la voile. Et l'on vit, assis au gouvernail, sa blonde chevelure baignée de lumière divine, le Seigneur Jésus.

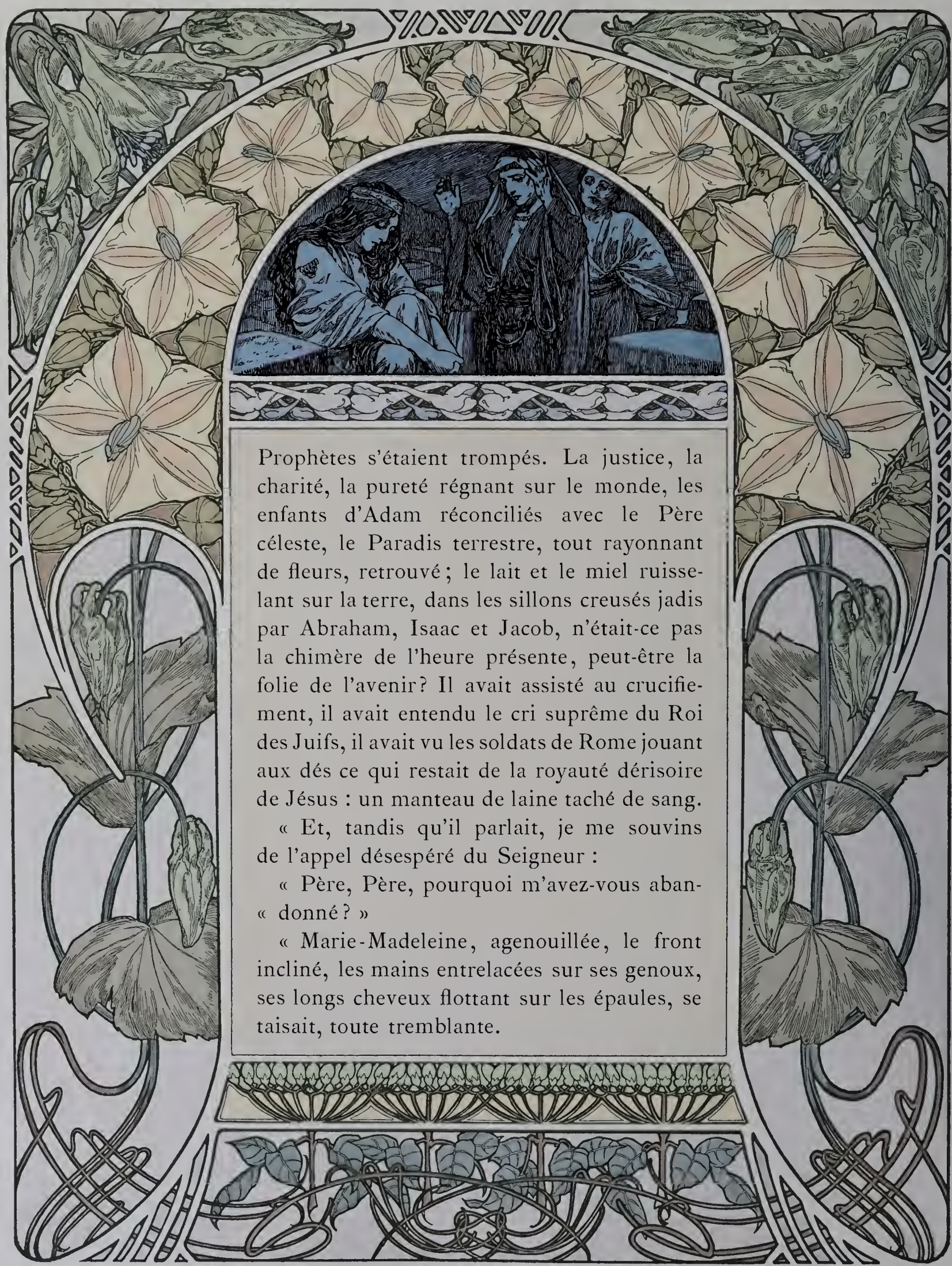
« Dès lors, Madeleine avait évité de se retrouver seule avec Élisée. Mais, si elle l'apercevait parmi les disciples, une rougeur subite éclairait son front, un frémissement douloureux effleurait sa bouche. Quand il fut conduit au tribunal de Pilate, elle attendit toute une nuit, dans le vestibule du procurateur romain, que la sentence fût prononcée.



Lorsqu'il parut, les mains chargées de chaînes, elle le rejoignit un instant, au milieu des soldats qui accompagnaient le malheureux. Ils échangèrent alors un regard dont le mystère ne fut surpris par personne. Élisée sortit de la maison de Pilate avec un visage radieux. Madeleine suivit en sanglotant le cortège jusqu'aux portes de la prison romaine....

« Déjà, il montait l'escalier de la terrasse. La jeune fille tendit les bras vers la croix du Calvaire, comme pour en invoquer le secours. Tous trois, nous demeurâmes longtemps silencieux.

« Il parla le premier. Il parla d'une voix grave, parfois impérieuse. Il révélait à Madeleine le secret amer qui était au cœur de la jeune femme. Il se savait aimé et il l'aimait plus âprement que jamais. Maintenant, tout était consommé. L'espérance d'Israël avait été déçue : une fois de plus, le rêve grandiose du peuple de Dieu s'était évanoui et les



Prophètes s'étaient trompés. La justice, la charité, la pureté régnant sur le monde, les enfants d'Adam réconciliés avec le Père céleste, le Paradis terrestre, tout rayonnant de fleurs, retrouvé ; le lait et le miel ruisselant sur la terre, dans les sillons creusés jadis par Abraham, Isaac et Jacob, n'était-ce pas la chimère de l'heure présente, peut-être la folie de l'avenir? Il avait assisté au crucifiement, il avait entendu le cri suprême du Roi des Juifs, il avait vu les soldats de Rome jouant aux dés ce qui restait de la royauté dérisoire de Jésus : un manteau de laine taché de sang.

« Et, tandis qu'il parlait, je me souvins de l'appel désespéré du Seigneur :

« Père, Père, pourquoi m'avez-vous aban-
« donné? »

« Marie-Madeleine, agenouillée, le front incliné, les mains entrelacées sur ses genoux, ses longs cheveux flottant sur les épaules, se taisait, toute tremblante.

« Maintenant, Élisée conjurait la jeune fille de le suivre au désert, loin de Jérusalem et du Temple, et d'oublier le Prophète trop austère qui lui avait fermé le cœur de sa bien-aimée. Et, montrant la croix qui se détachait noire sur le rideau bleuâtre des collines, il s'écria :

« Sois à moi, Madeleine, car celui-ci n'était « point le Messie, et il vient de mourir ! »

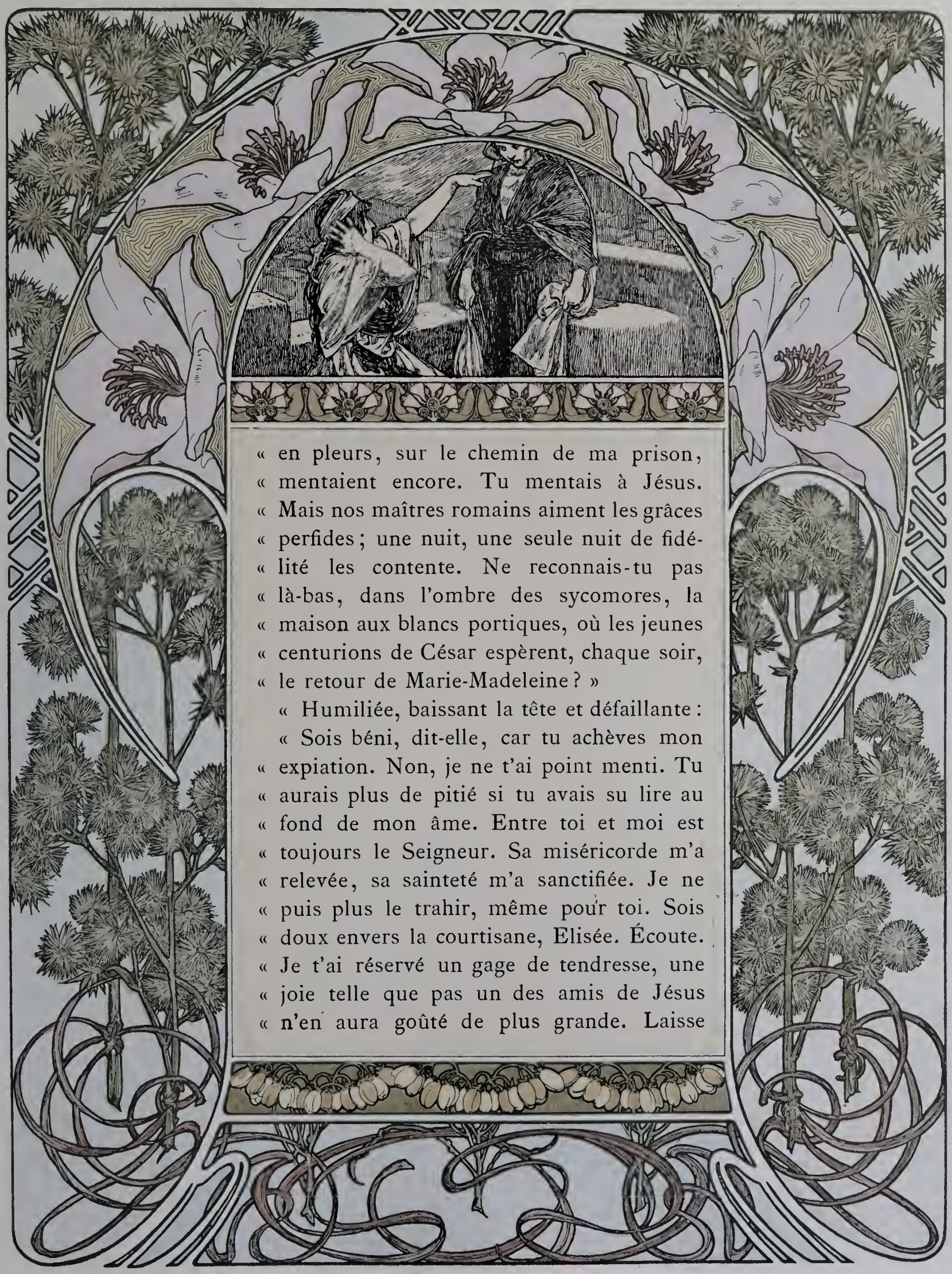
« Alors elle se releva, toute droite, superbe, comme pour un anathème.

« Tais-toi, impie, qui blasphèmes comme « font les prêtres, les pharisiens et les bour- « reaux de Rome ! Aveugle, qui n'as pas « compris la lumière ! Ame légère, près de « qui le Sauveur est passé et qui n'a pas « voulu être sauvée ! Enfant, qui te glorifies « de ton amour à l'heure où nous pleurons « sur le martyre de celui que tu crois mort ! « N'as-tu pas vu, en ce jour, le ciel et la « terre troublés ? N'es-tu pas entré, cette

« nuit, dans Jérusalem, entraîné par la foule « de nos pères ensevelis depuis des années « sans nombre et que le dernier souffle de « Jésus a rappelés à la vie ? Et c'est au « moment où la poussière du genre hu- « main, ranimée, témoigne pour le Fils de « Dieu, que tu viens, en face de cette croix, « outrager à notre deuil comme à notre « espérance ? Tu n'as plus rien à faire ici. « Va te réconcilier avec la Synagogue et men- « dier le pardon de Pilate ! »

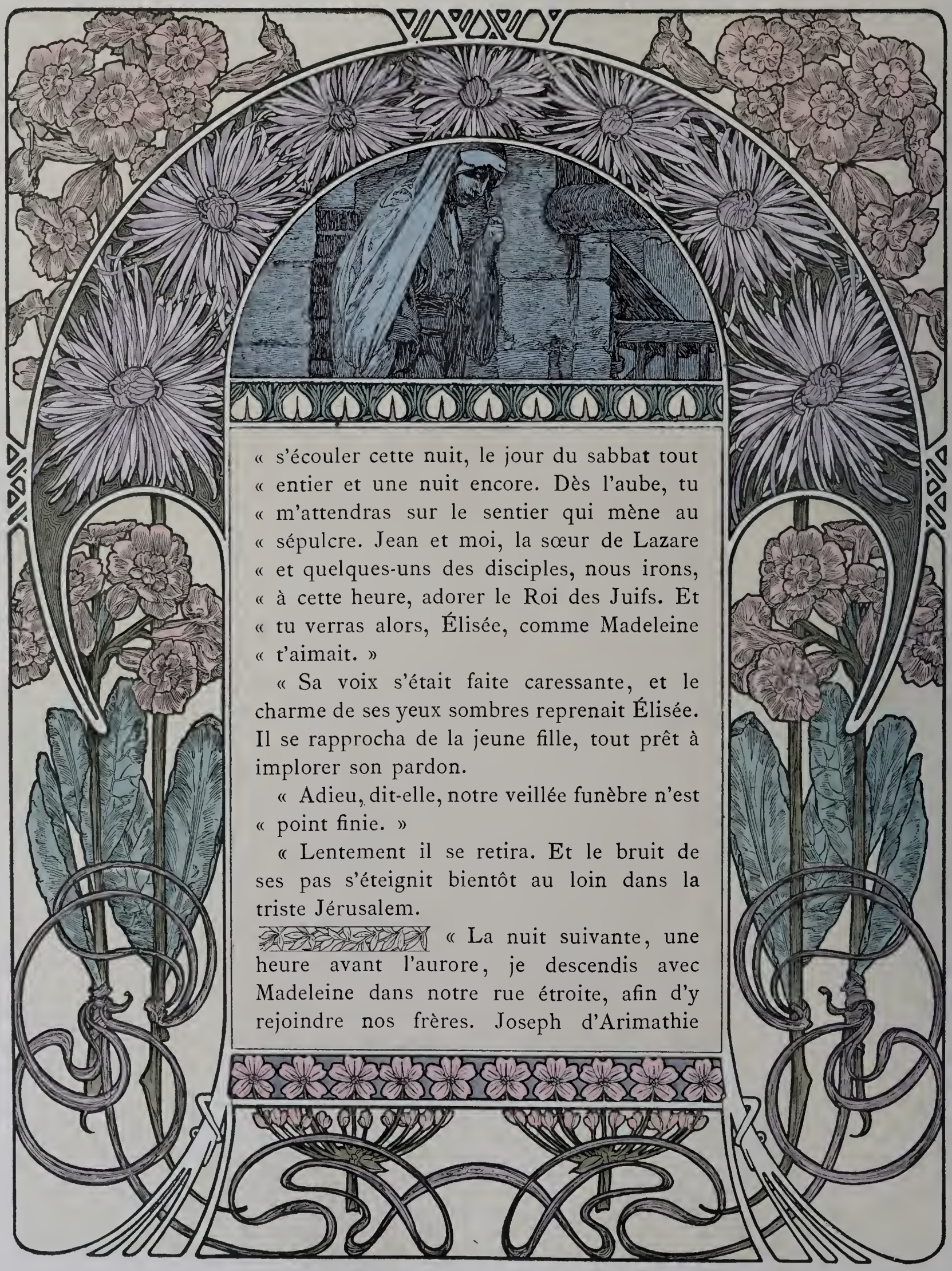
« Flagellé dans son orgueil, le petit-fils de David répondit :

« Je t'aimais, toi, la courtisane illustre, « pour ta beauté et pour ton sourire. Je t'ai- « mais, moi qui suis du sang royal d'Israël. « Tu m'avais repoussé au nom d'un serment « et d'une religion qui ne sont plus que « vanité. J'attendais. Tu es libre et tu me « chasses. Tes paroles, sur les rives de la « mer de Galilée, ont donc menti ; tes yeux



« en pleurs, sur le chemin de ma prison,
« mentaient encore. Tu mentais à Jésus.
« Mais nos maîtres romains aiment les grâces
« perfides ; une nuit, une seule nuit de fidé-
« lité les contente. Ne reconnais-tu pas
« là-bas, dans l'ombre des sycomores, la
« maison aux blancs portiques, où les jeunes
« centurions de César espèrent, chaque soir,
« le retour de Marie-Madeleine ? »

« Humiliée, baissant la tête et défaillante :
« Sois béni, dit-elle, car tu achèves mon
« expiation. Non, je ne t'ai point menti. Tu
« aurais plus de pitié si tu avais su lire au
« fond de mon âme. Entre toi et moi est
« toujours le Seigneur. Sa miséricorde m'a
« relevée, sa sainteté m'a sanctifiée. Je ne
« puis plus le trahir, même pour toi. Sois
« doux envers la courtisane, Elisée. Écoute.
« Je t'ai réservé un gage de tendresse, une
« joie telle que pas un des amis de Jésus
« n'en aura goûté de plus grande. Laisse



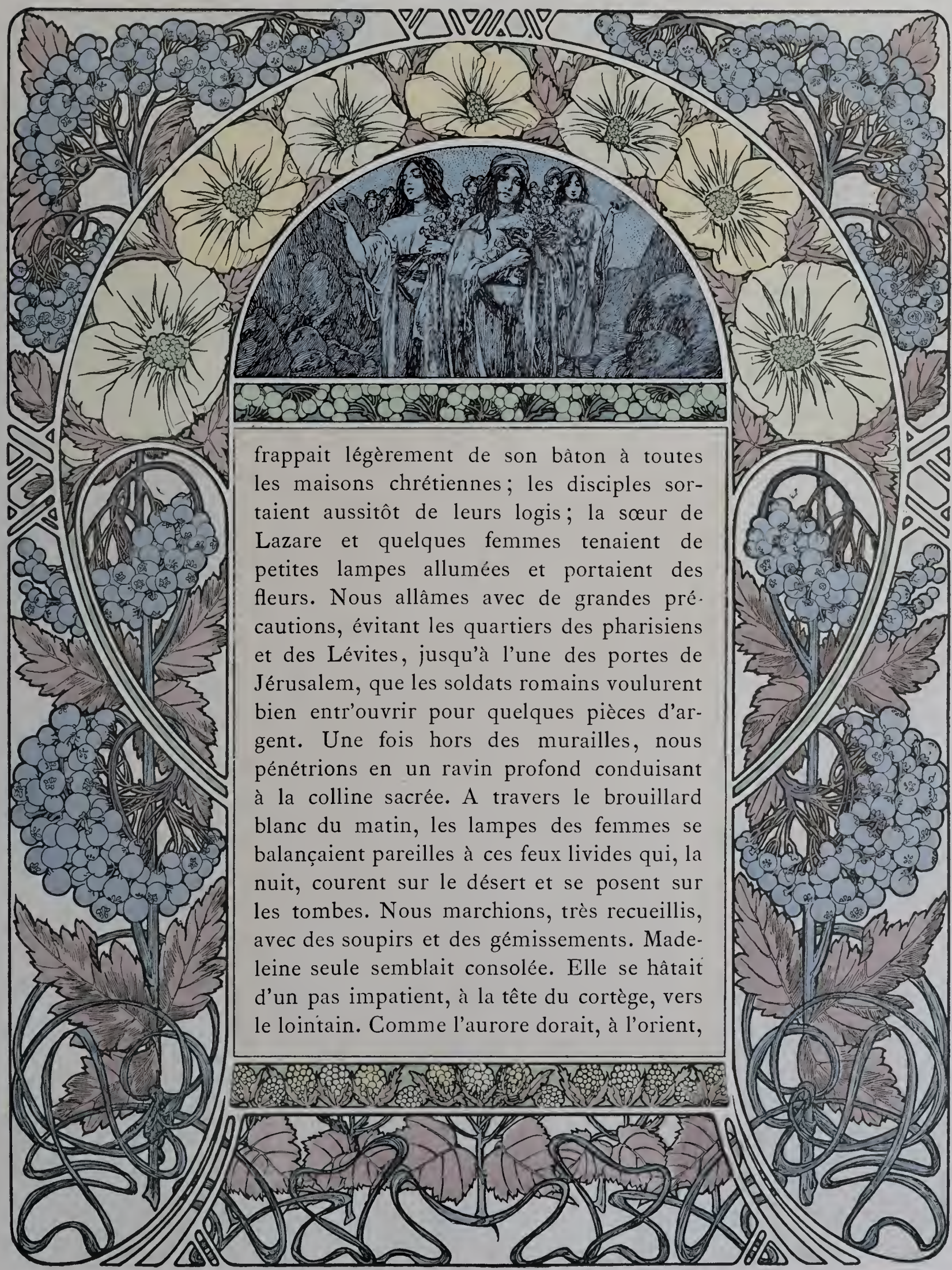
« s'écouler cette nuit, le jour du sabbat tout « entier et une nuit encore. Dès l'aube, tu « m'attendras sur le sentier qui mène au « sépulcre. Jean et moi, la sœur de Lazare « et quelques-uns des disciples, nous irons, « à cette heure, adorer le Roi des Juifs. Et « tu verras alors, Élisée, comme Madeleine « t'aimait. »

« Sa voix s'était faite caressante, et le charme de ses yeux sombres reprenait Élisée. Il se rapprocha de la jeune fille, tout prêt à implorer son pardon.

« Adieu, dit-elle, notre veillée funèbre n'est « point finie. »

« Lentement il se retira. Et le bruit de ses pas s'éteignit bientôt au loin dans la triste Jérusalem.

« La nuit suivante, une heure avant l'aurore, je descendis avec Madeleine dans notre rue étroite, afin d'y rejoindre nos frères. Joseph d'Arimathie



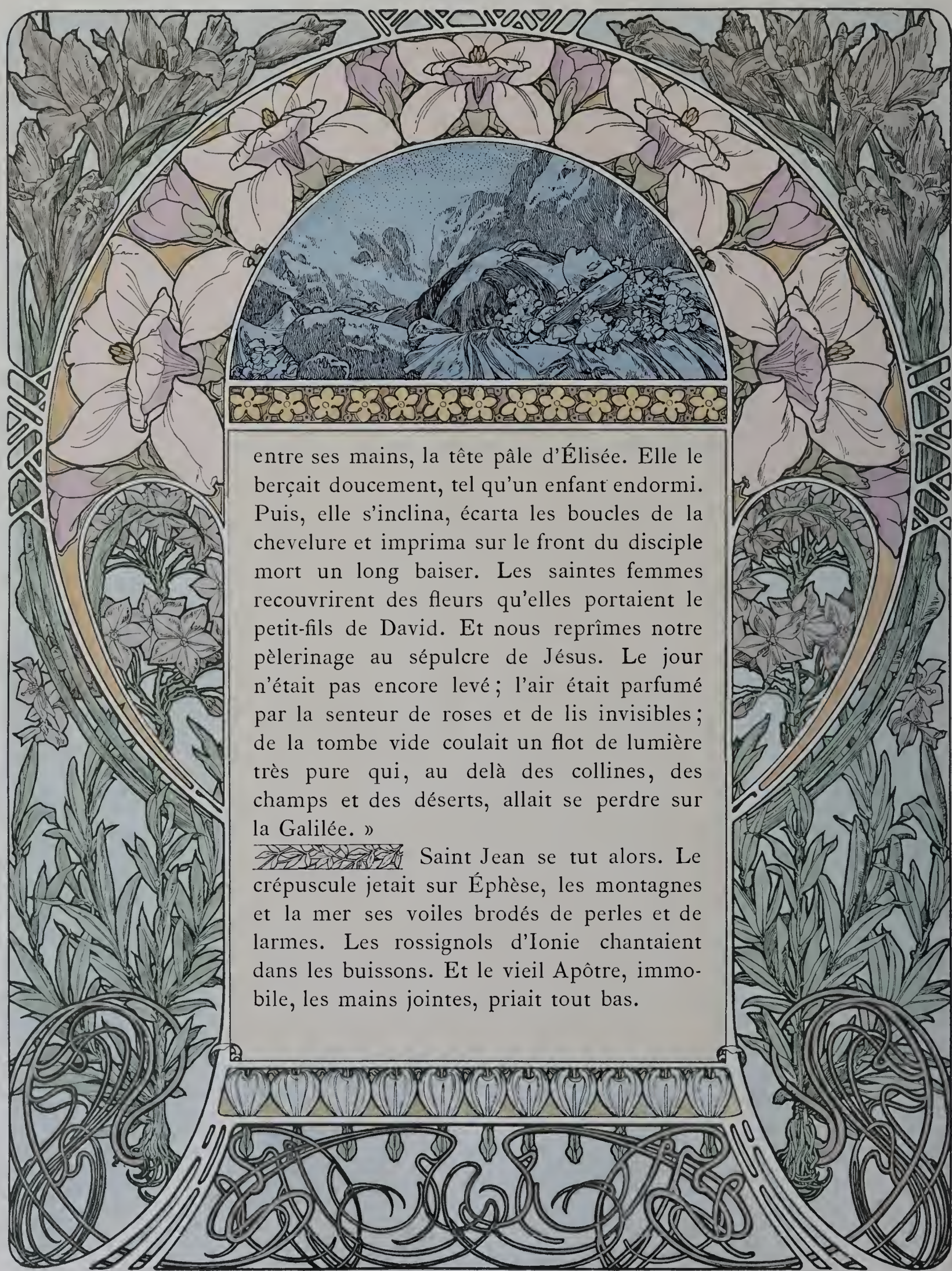
frappait légèrement de son bâton à toutes les maisons chrétiennes ; les disciples sortaient aussitôt de leurs logis ; la sœur de Lazare et quelques femmes tenaient de petites lampes allumées et portaient des fleurs. Nous allâmes avec de grandes précautions, évitant les quartiers des pharisiens et des Lévites, jusqu'à l'une des portes de Jérusalem, que les soldats romains voulurent bien entr'ouvrir pour quelques pièces d'argent. Une fois hors des murailles, nous pénétrions en un ravin profond conduisant à la colline sacrée. A travers le brouillard blanc du matin, les lampes des femmes se balançaient pareilles à ces feux livides qui, la nuit, courent sur le désert et se posent sur les tombes. Nous marchions, très recueillis, avec des soupirs et des gémissements. Madeleine seule semblait consolée. Elle se hâtait d'un pas impatient, à la tête du cortège, vers le lointain. Comme l'aurore dorait, à l'orient,

les crêtes des plus hautes montagnes, nous vîmes une ombre qui nous précédait sur le chemin. Élisée montait, lui aussi, vers le tombeau. Parfois, il disparaissait à demi dans la brume grisâtre qui rampait encore autour des rochers, puis, on revoyait, toujours plus haut, toujours plus rapide, son long manteau noir. A notre tour, nous gravissions les premières pentes de la colline. Le ciel peu à peu s'éclairait d'un immense sourire, le ciel plus blanc que l'aile du cygne, plus brillant que la fleur de l'hyacinthe. Tout à coup la terre frémit sous nos pieds, le Golgotha chancela, une lueur d'éclair nous éblouit, un torrent de lumière inonda la colline ; Élisée jetait un cri terrible et tombait à la renverse, les bras en croix, la face tournée vers le ciel, dans la poussière du sentier.

« Marie-Madeleine se pencha sur l'adolescent. Le visage d'Élisée resplendissait alors

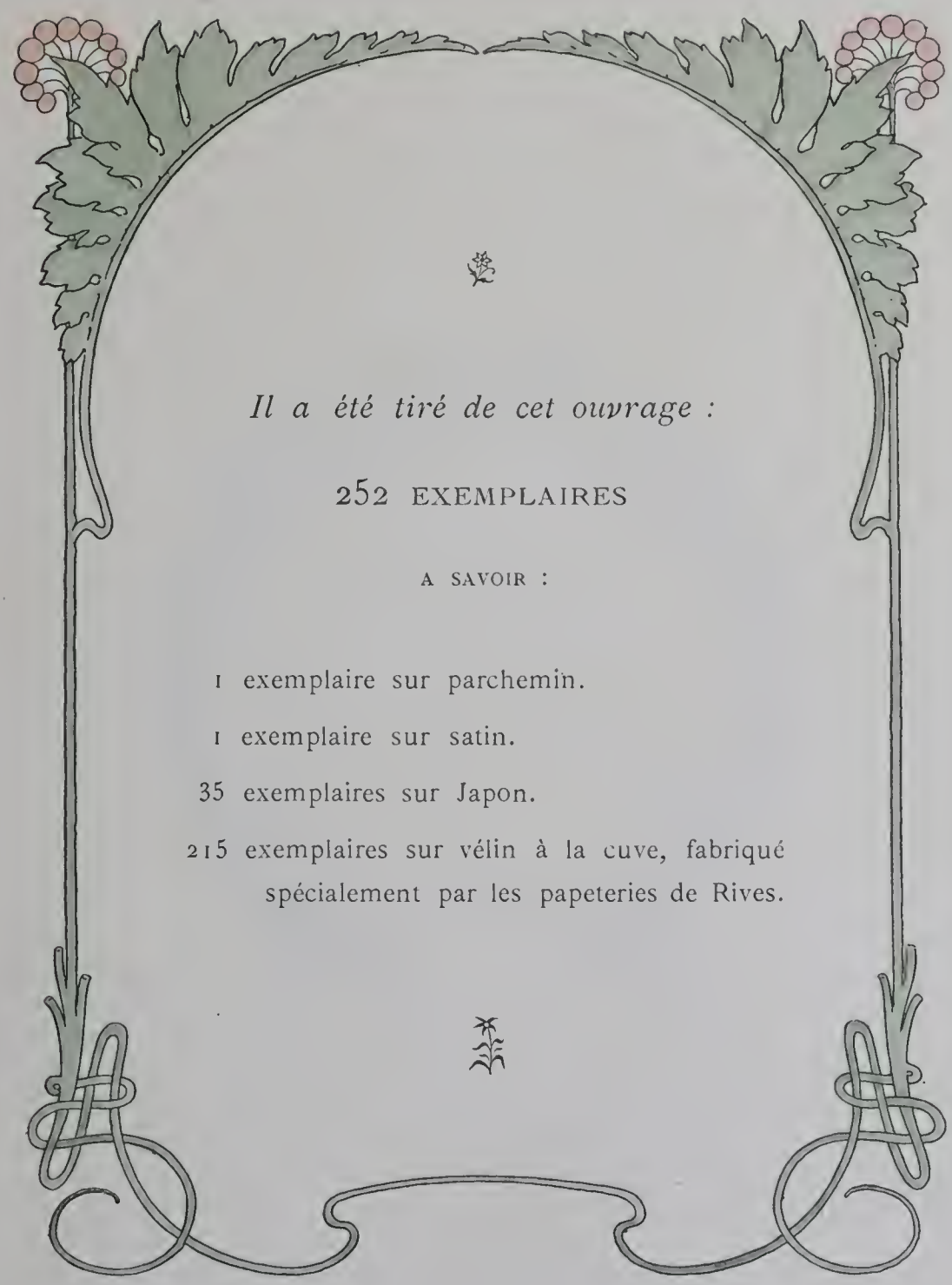
d'une beauté plus qu'humaine; ses yeux grands ouverts révélaient à la fois l'épouvante et la félicité dont il venait de mourir. Deux soldats romains, fous de terreur, descendaient le calvaire en courant et s'enfuyaient à Jérusalem. Ils s'arrêtèrent près de nous. Le plus jeune qui, en ce jour même, confessa le Verbe et bientôt mourut martyr aux côtés d'Étienne, nous fit comprendre qu'au moment où Élisée fut signalé par les sentinelles au gardien du tombeau, la pierre fermant le sépulcre s'était brisée avec un bruit de tonnerre; lui et ses compagnons, terrassés par la foudre, avaient entrevu, sortant de la grotte, une figure blanche, rayonnante comme le soleil, dont les pieds ne touchaient point la terre, dont la majesté était formidable. Les grands cyprès dressés à la droite du tombeau s'étaient courbés comme sous une tempête, et le fantôme avait disparu.

« Marie-Madeleine tenait toujours, soulevée



entre ses mains, la tête pâle d'Élisée. Elle le berçait doucement, tel qu'un enfant endormi. Puis, elle s'inclina, écarta les boucles de la chevelure et imprima sur le front du disciple mort un long baiser. Les saintes femmes recouvrirent des fleurs qu'elles portaient le petit-fils de David. Et nous reprîmes notre pèlerinage au sépulcre de Jésus. Le jour n'était pas encore levé ; l'air était parfumé par la senteur de roses et de lis invisibles ; de la tombe vide coulait un flot de lumière très pure qui, au delà des collines, des champs et des déserts, allait se perdre sur la Galilée. »

Saint Jean se tut alors. Le crépuscule jetait sur Éphèse, les montagnes et la mer ses voiles brodés de perles et de larmes. Les rossignols d'Ionie chantaient dans les buissons. Et le vieil Apôtre, immobile, les mains jointes, priait tout bas.



Il a été tiré de cet ouvrage :

252 EXEMPLAIRES

A SAVOIR :

1 exemplaire sur parchemin.

1 exemplaire sur satin.

35 exemplaires sur Japon.

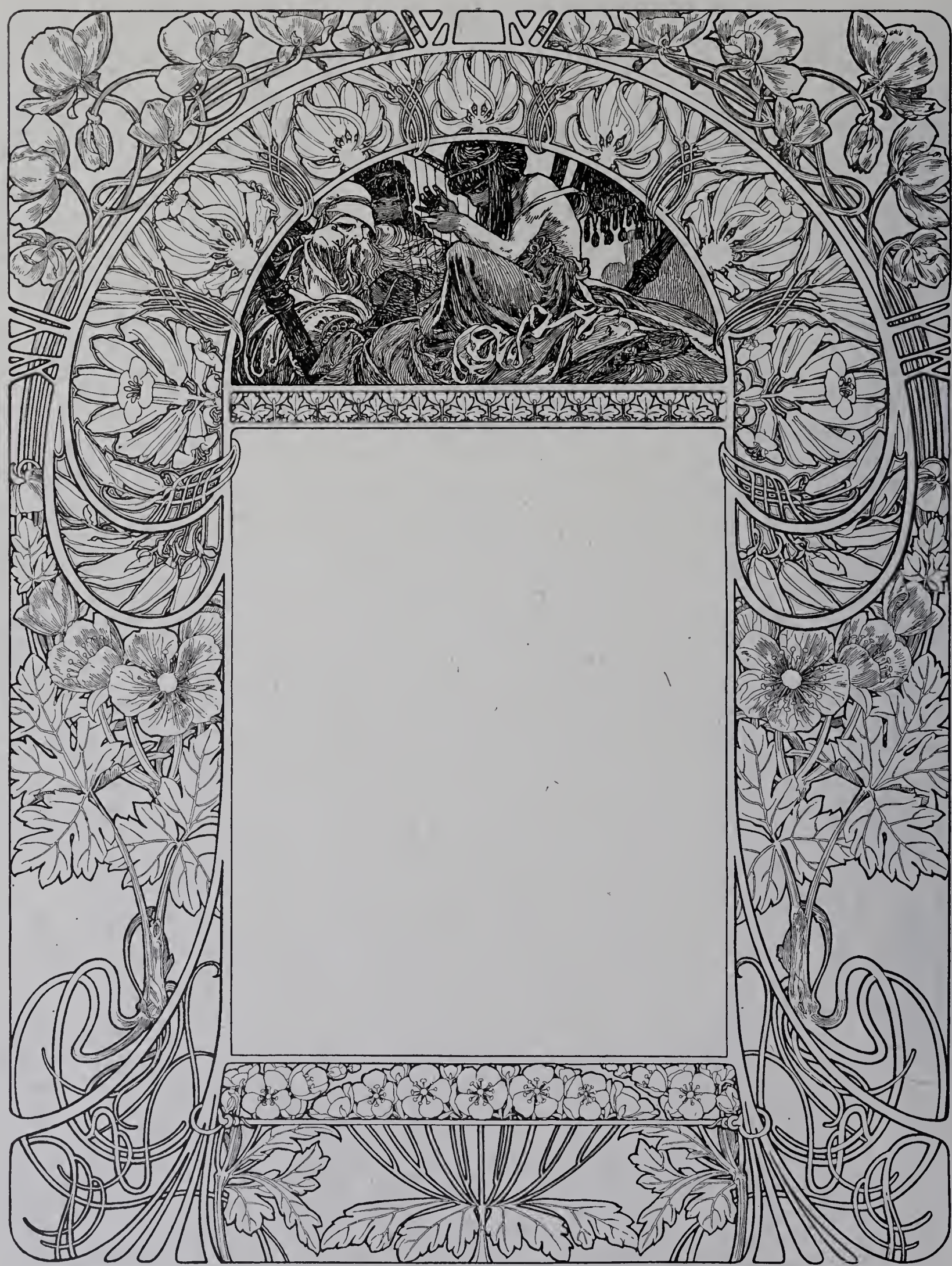
215 exemplaires sur vélin à la cuve, fabriqué spécialement par les papeteries de Rives.

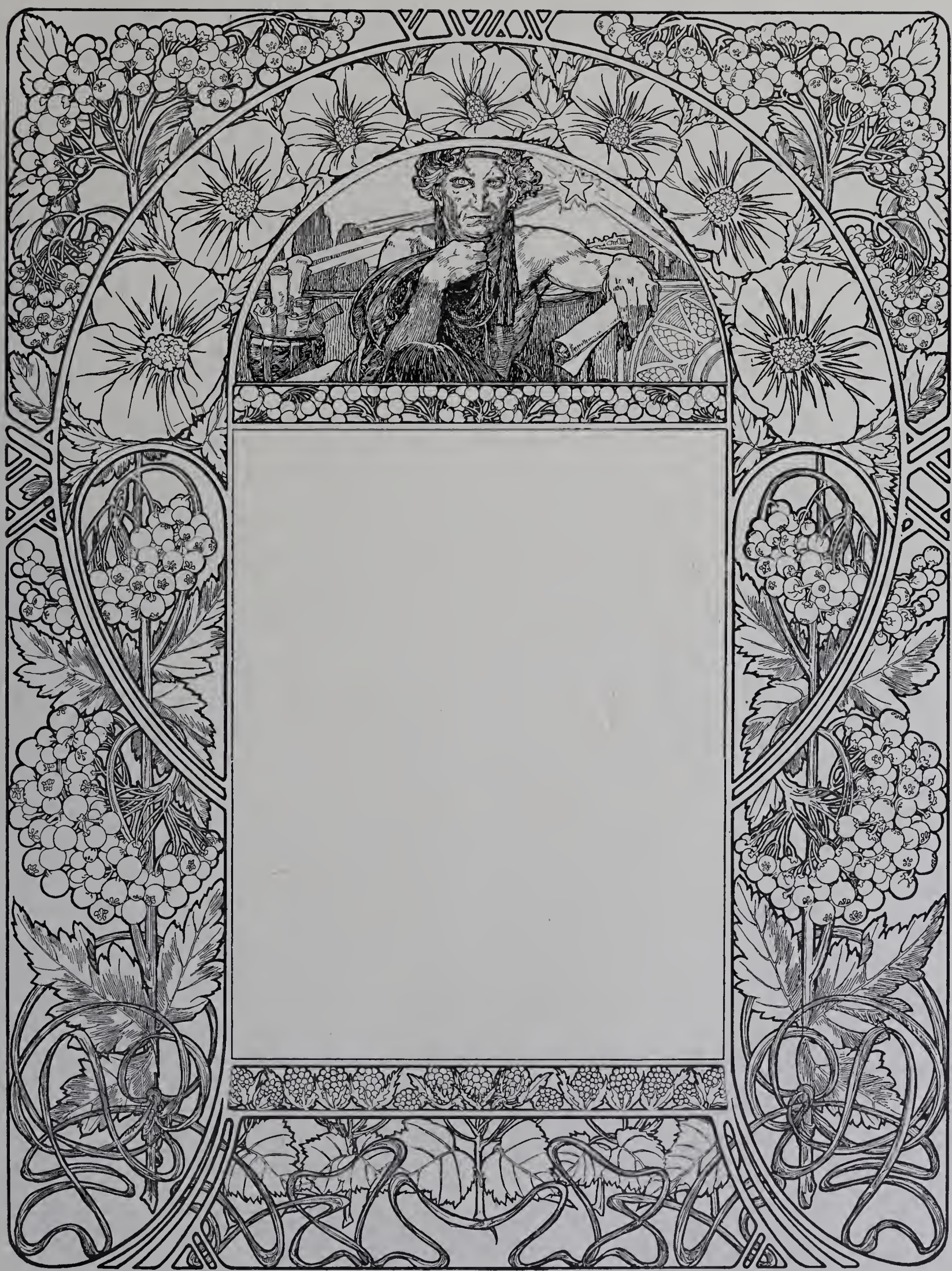
ACHEVÉ D'IMPRIMER

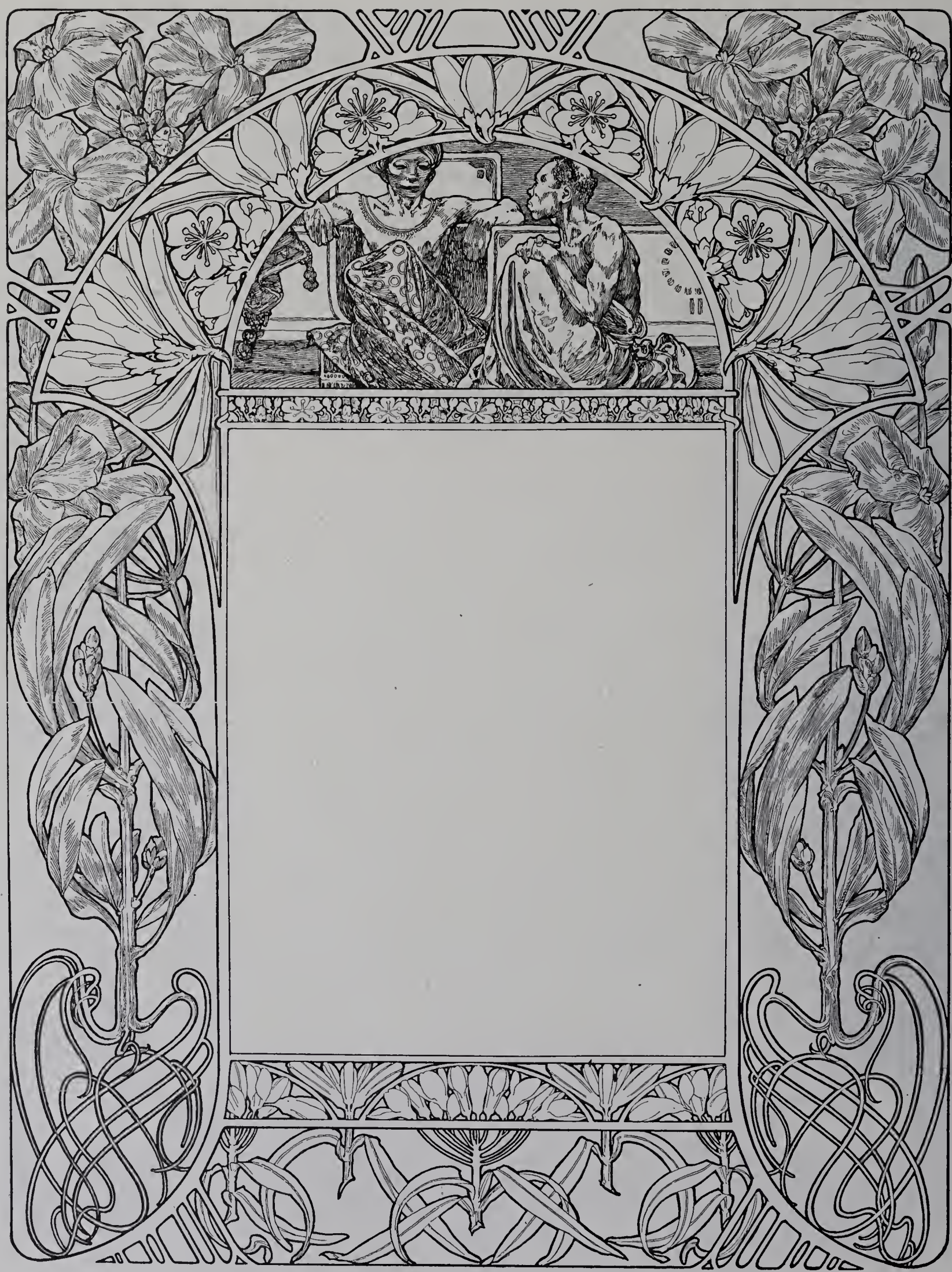
A PARIS

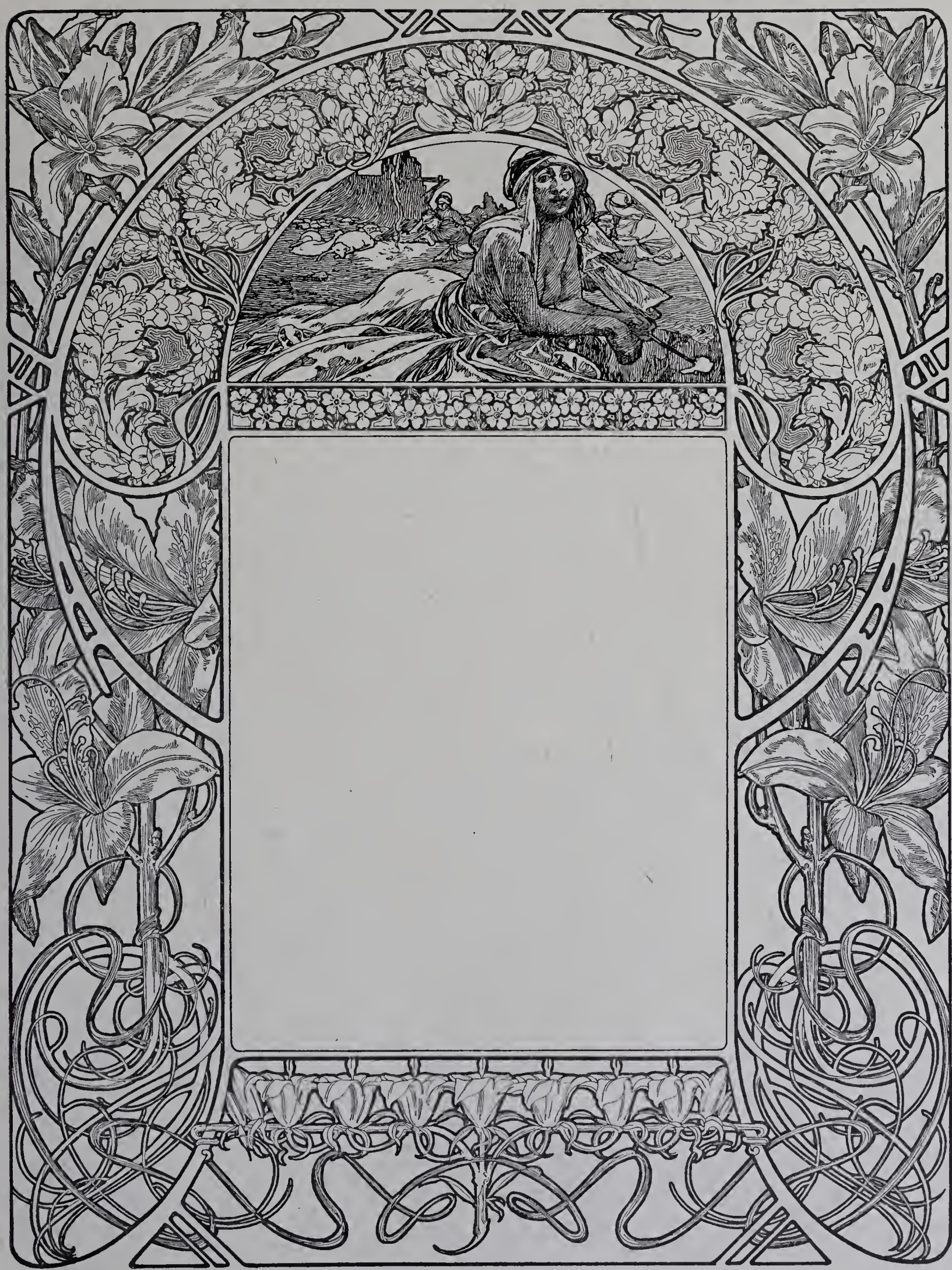
LE 17 NOVEMBRE 1900

GLORIA IN EXCELSIS

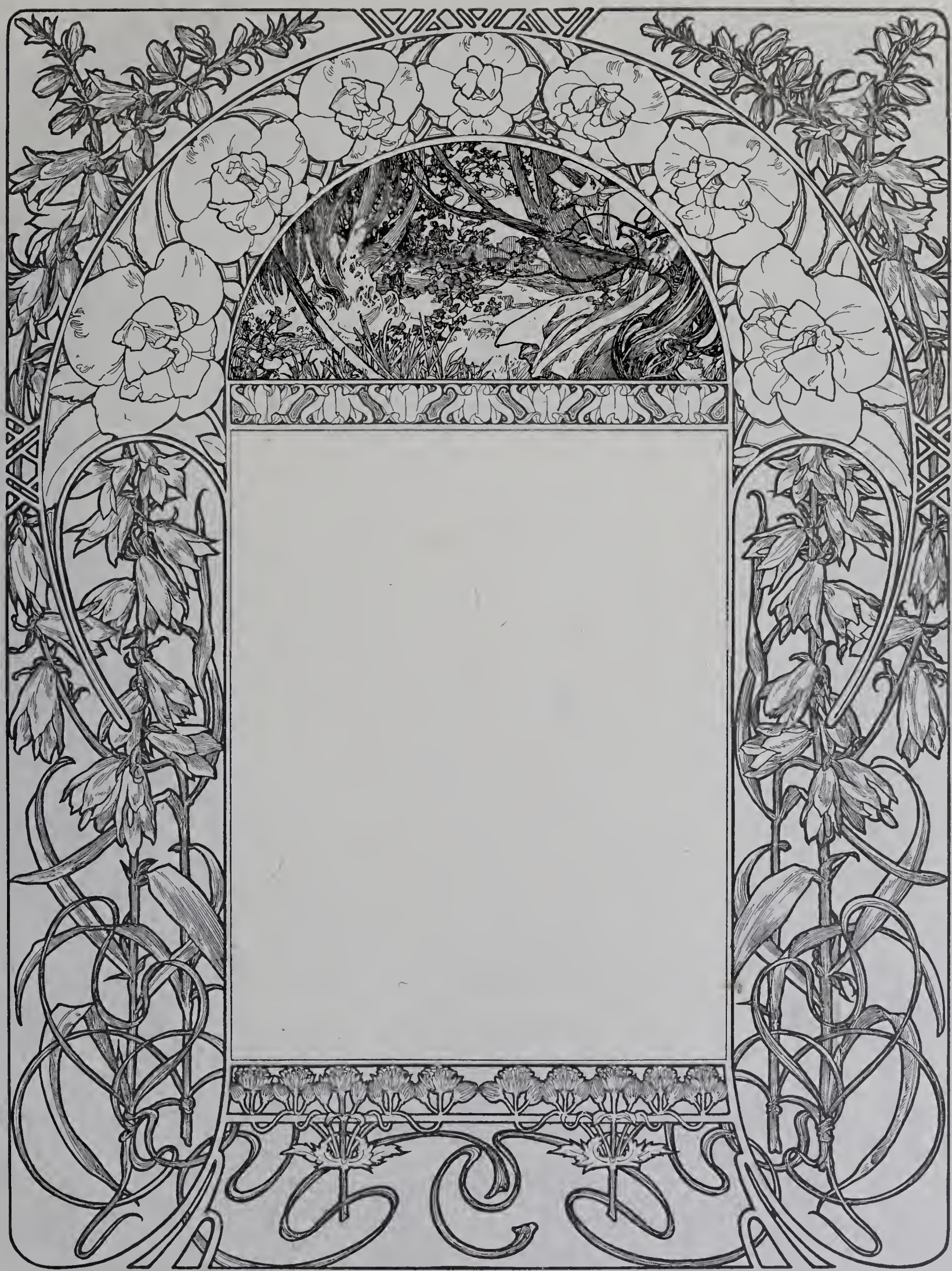


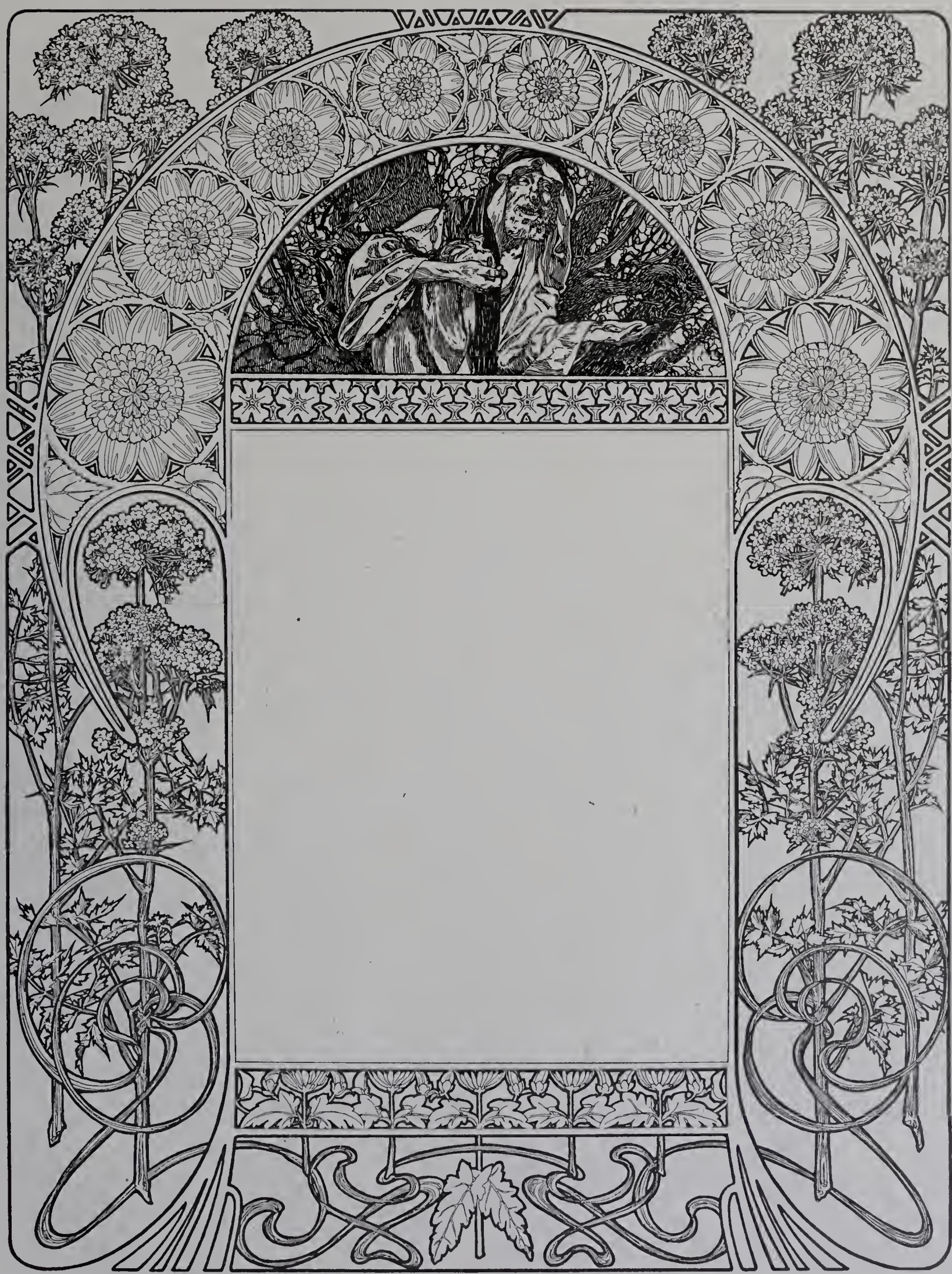


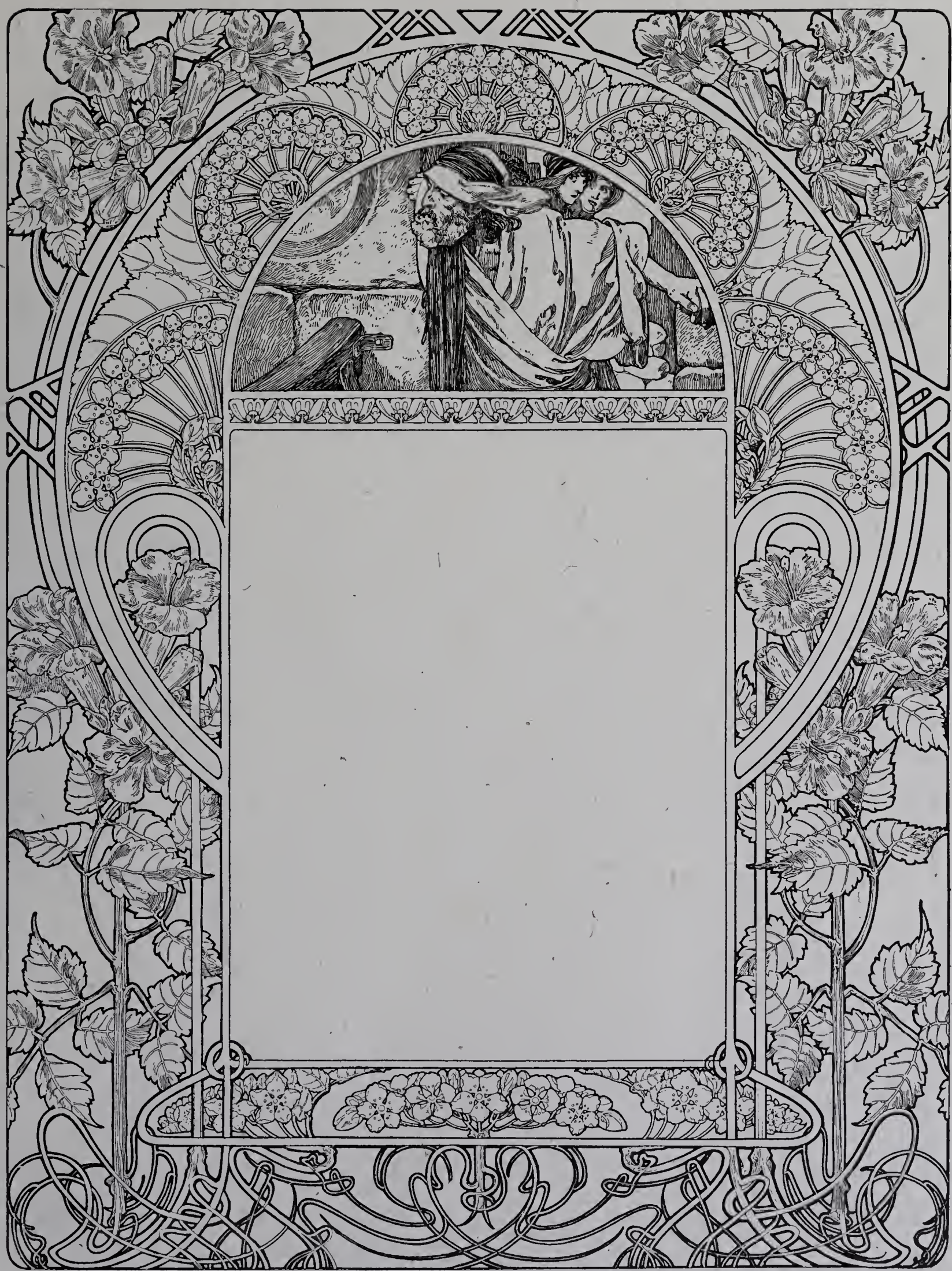


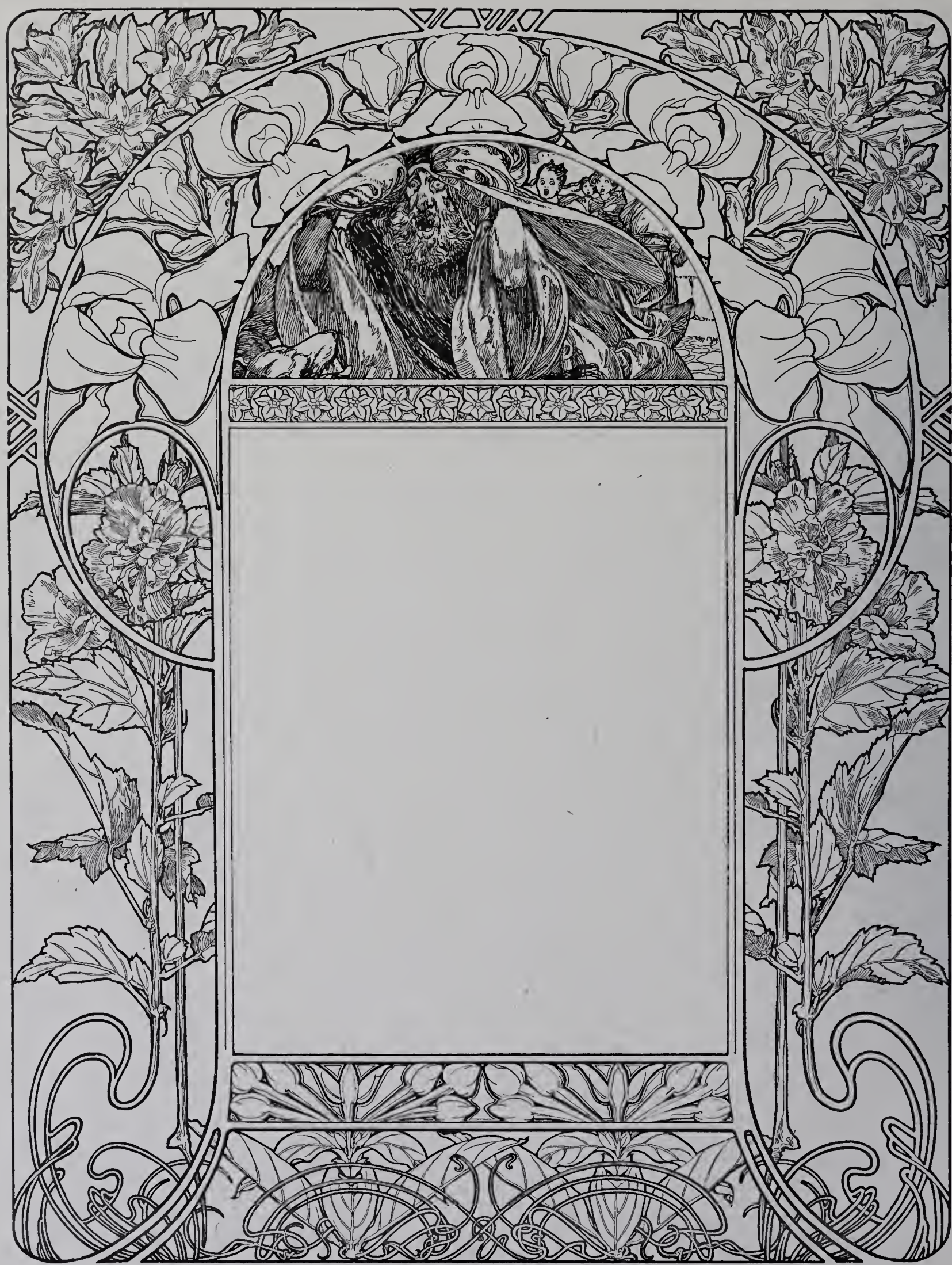


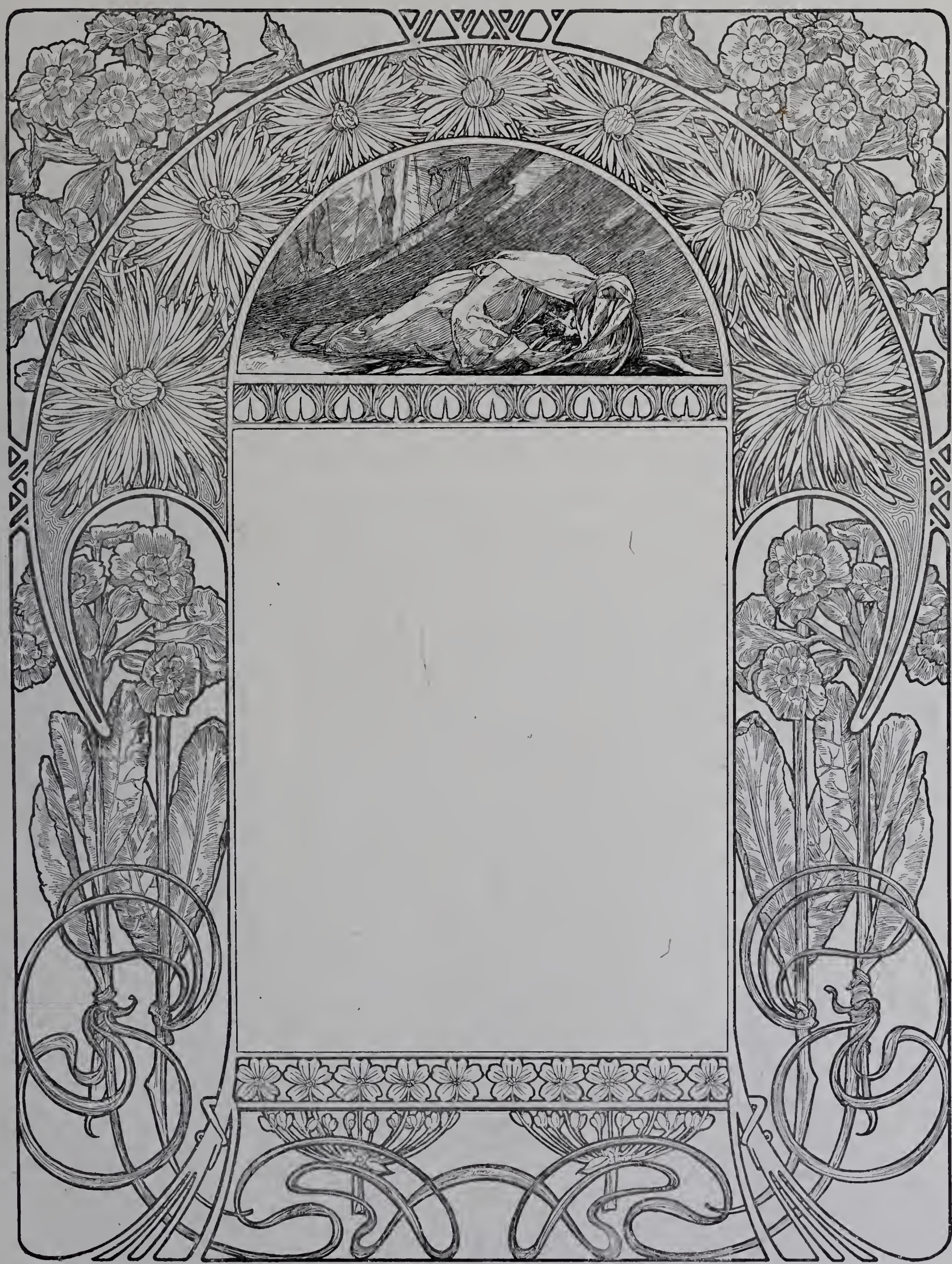
GLORIA IN EXCELSIS DEO ET IN TERRA

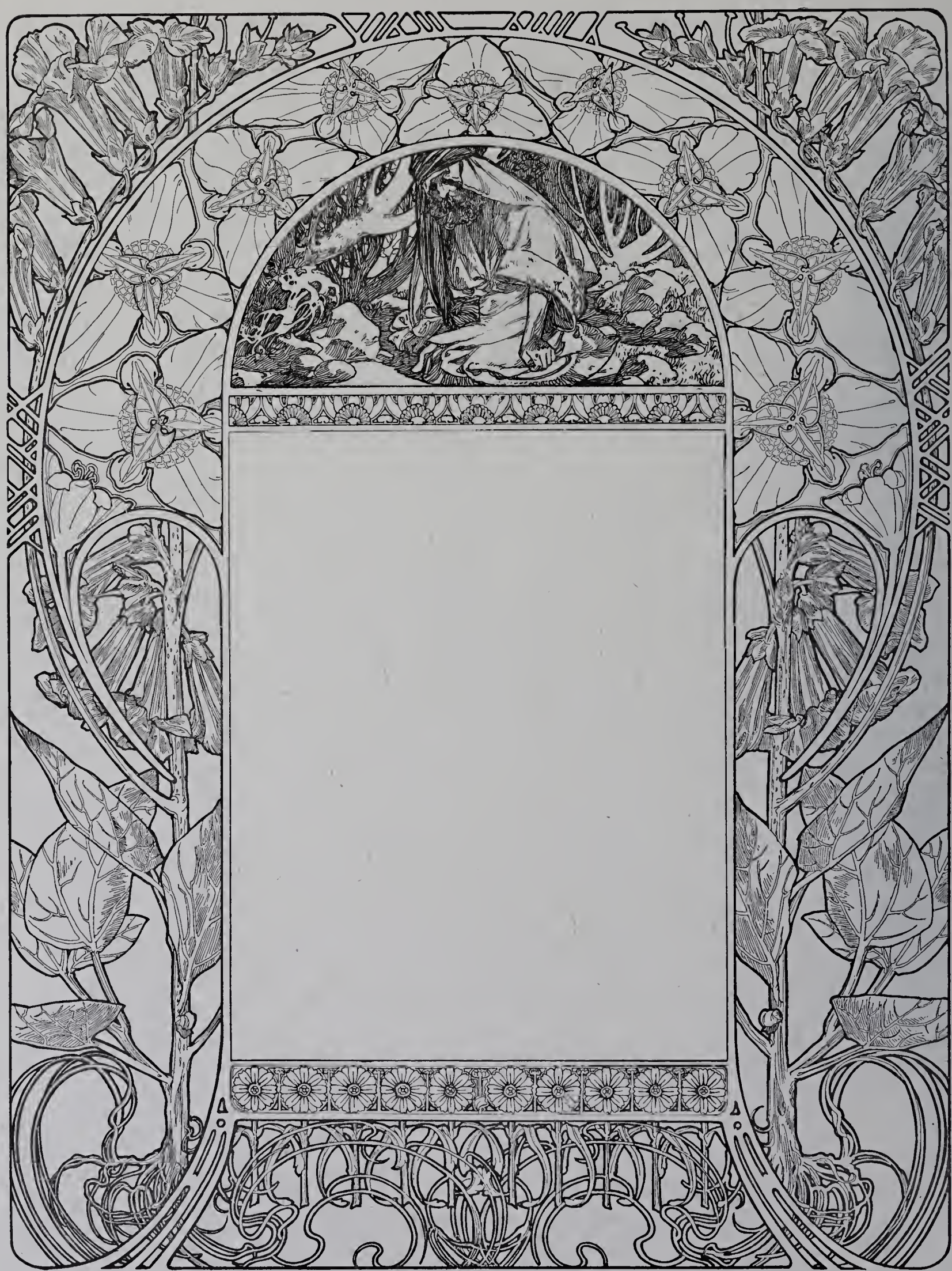


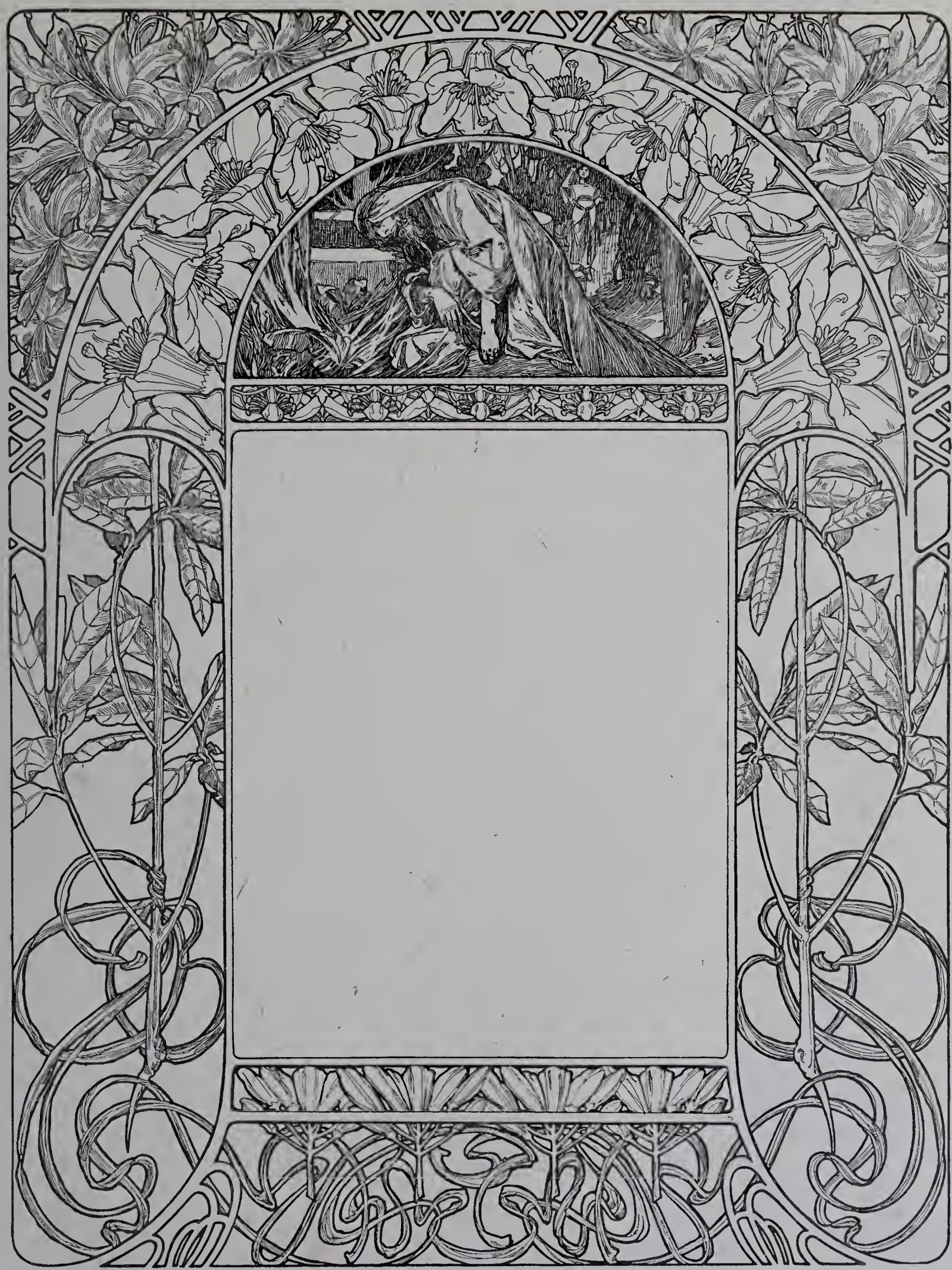


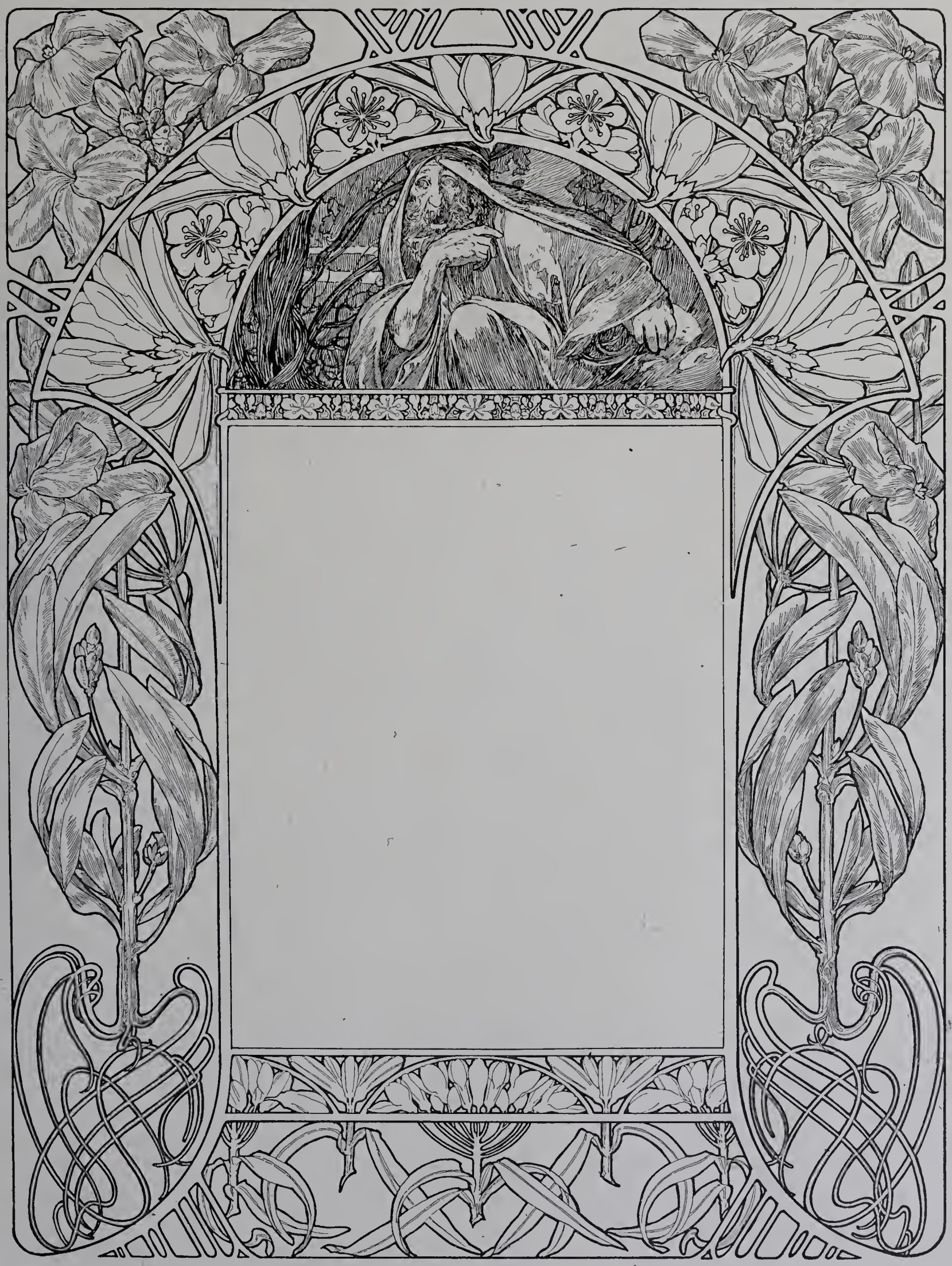


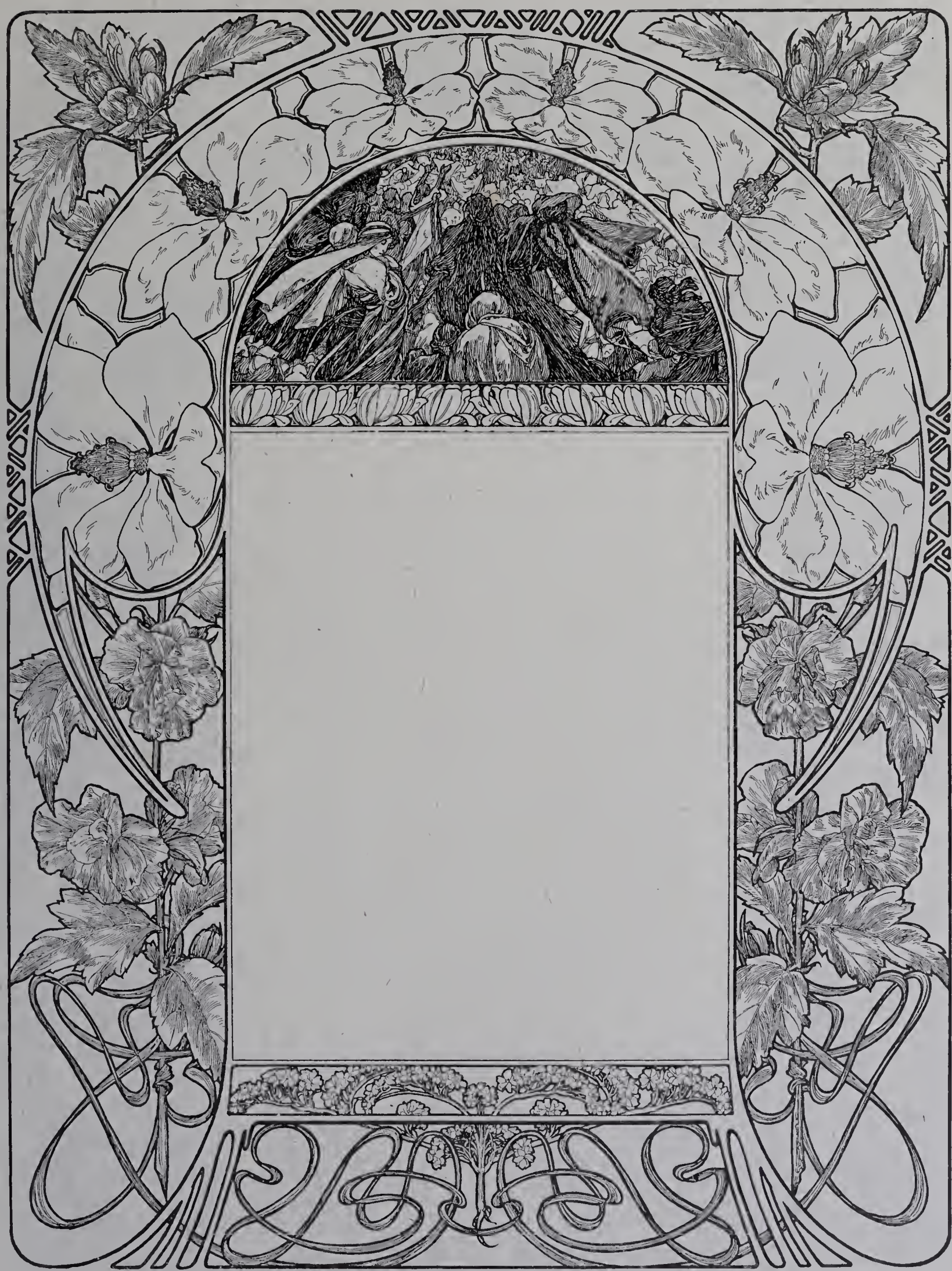


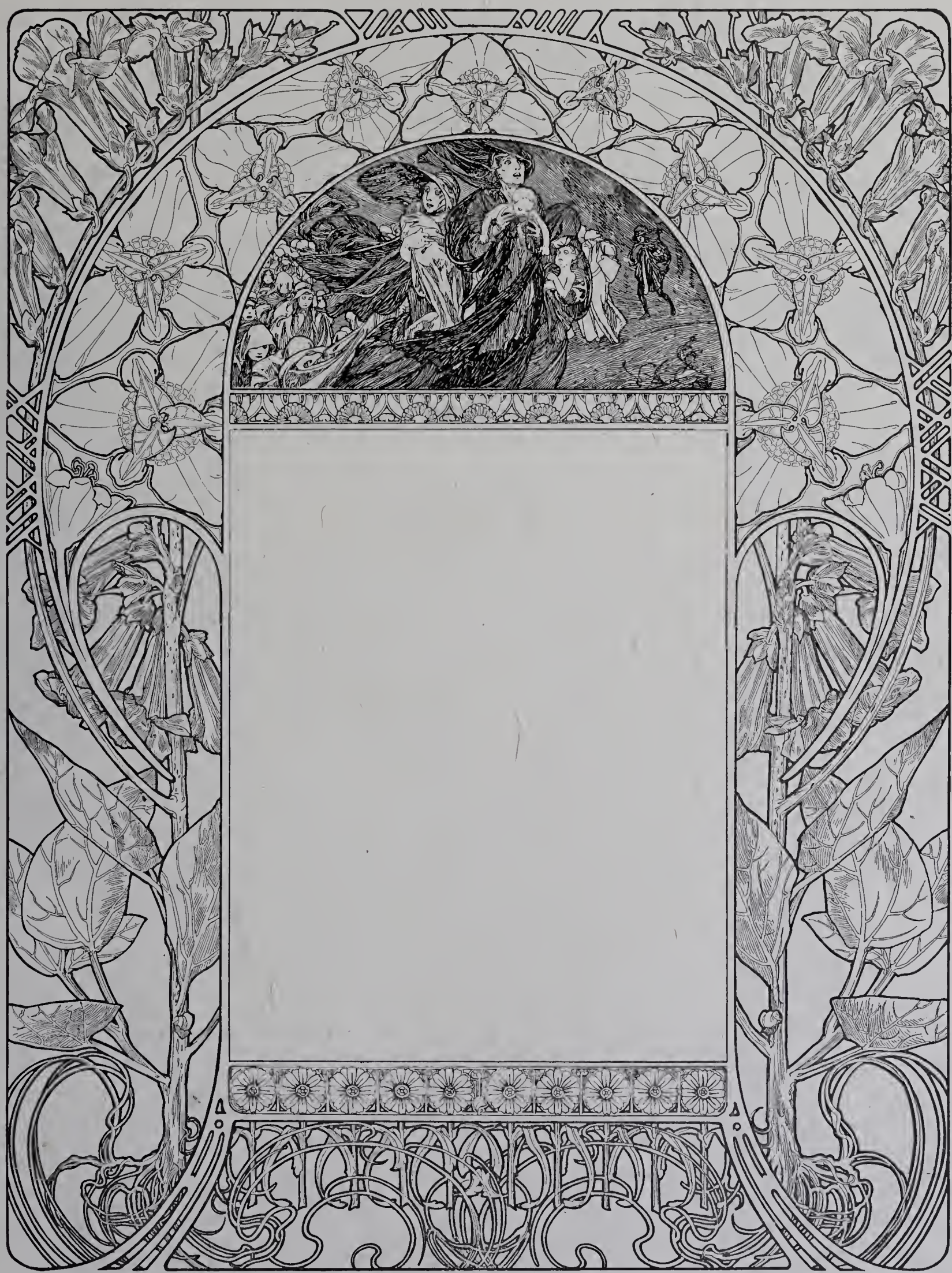


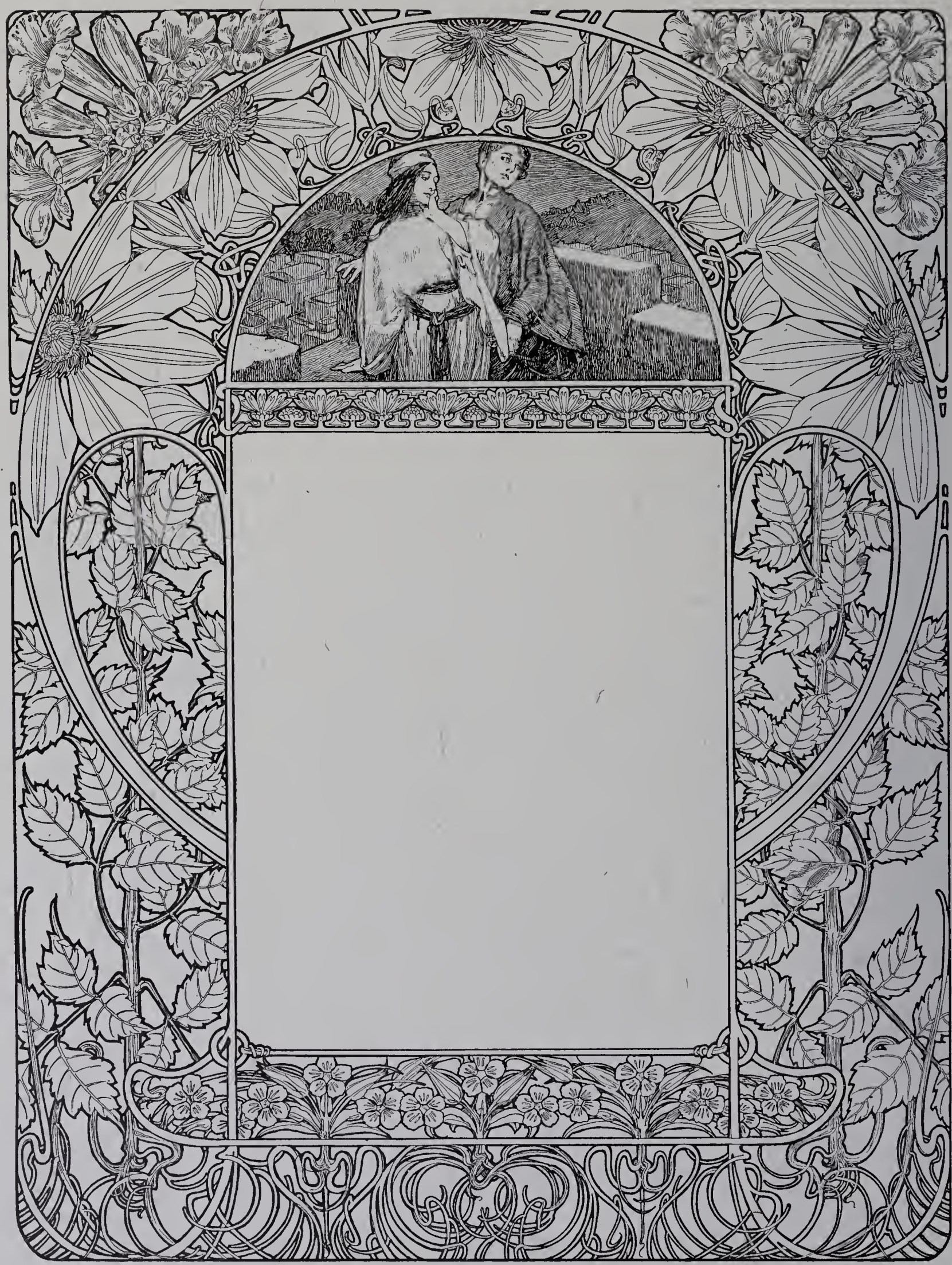


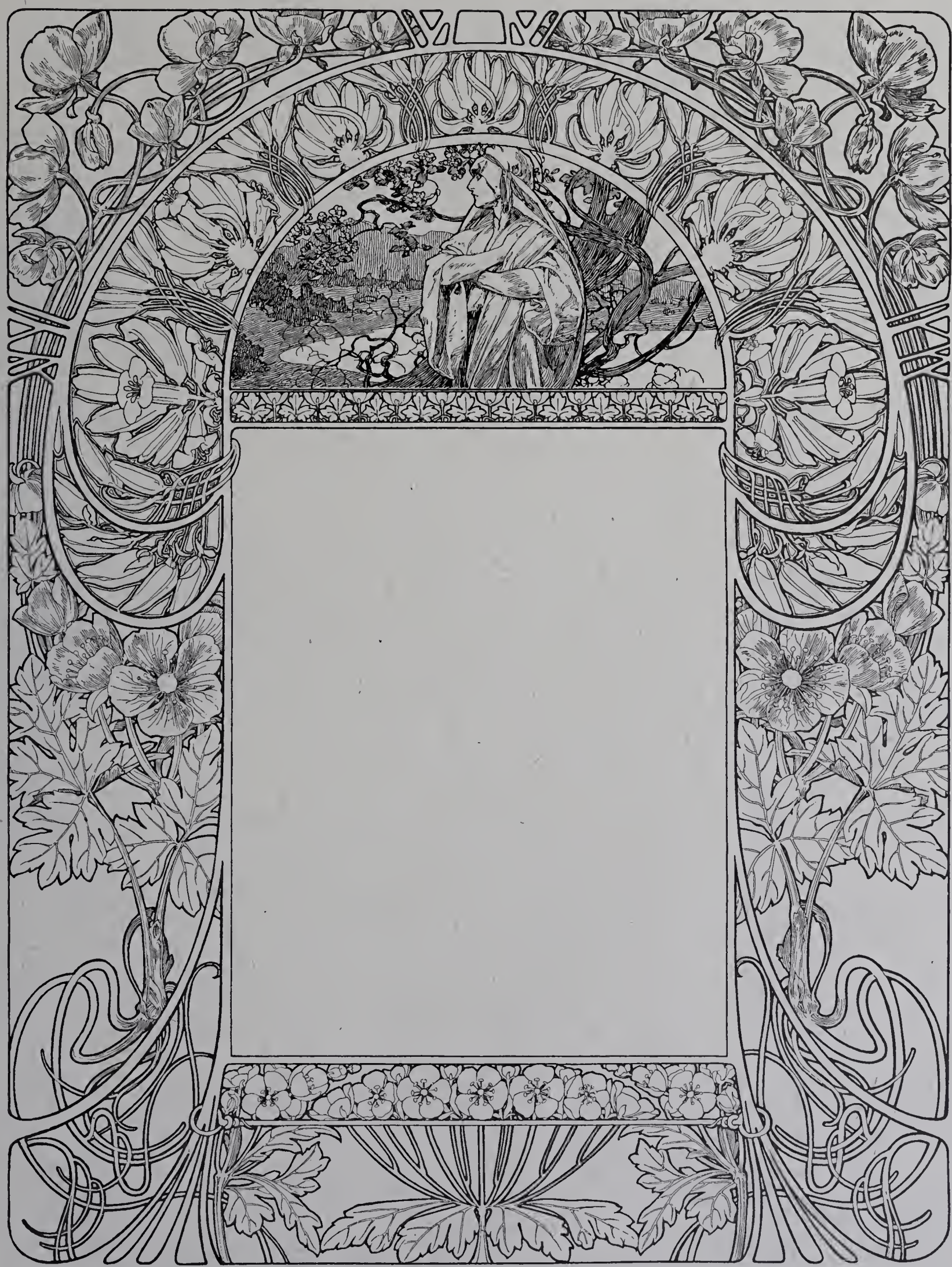


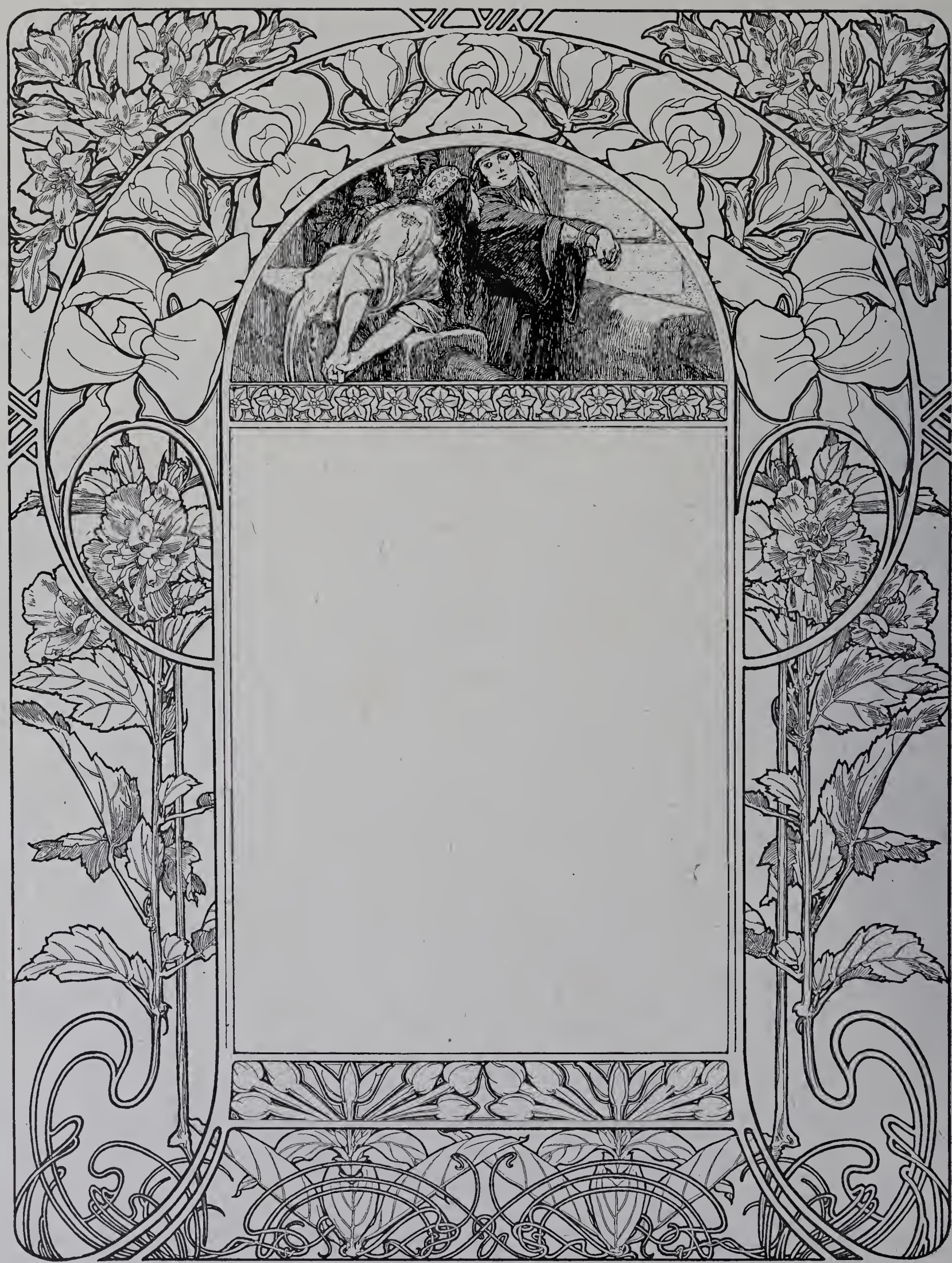


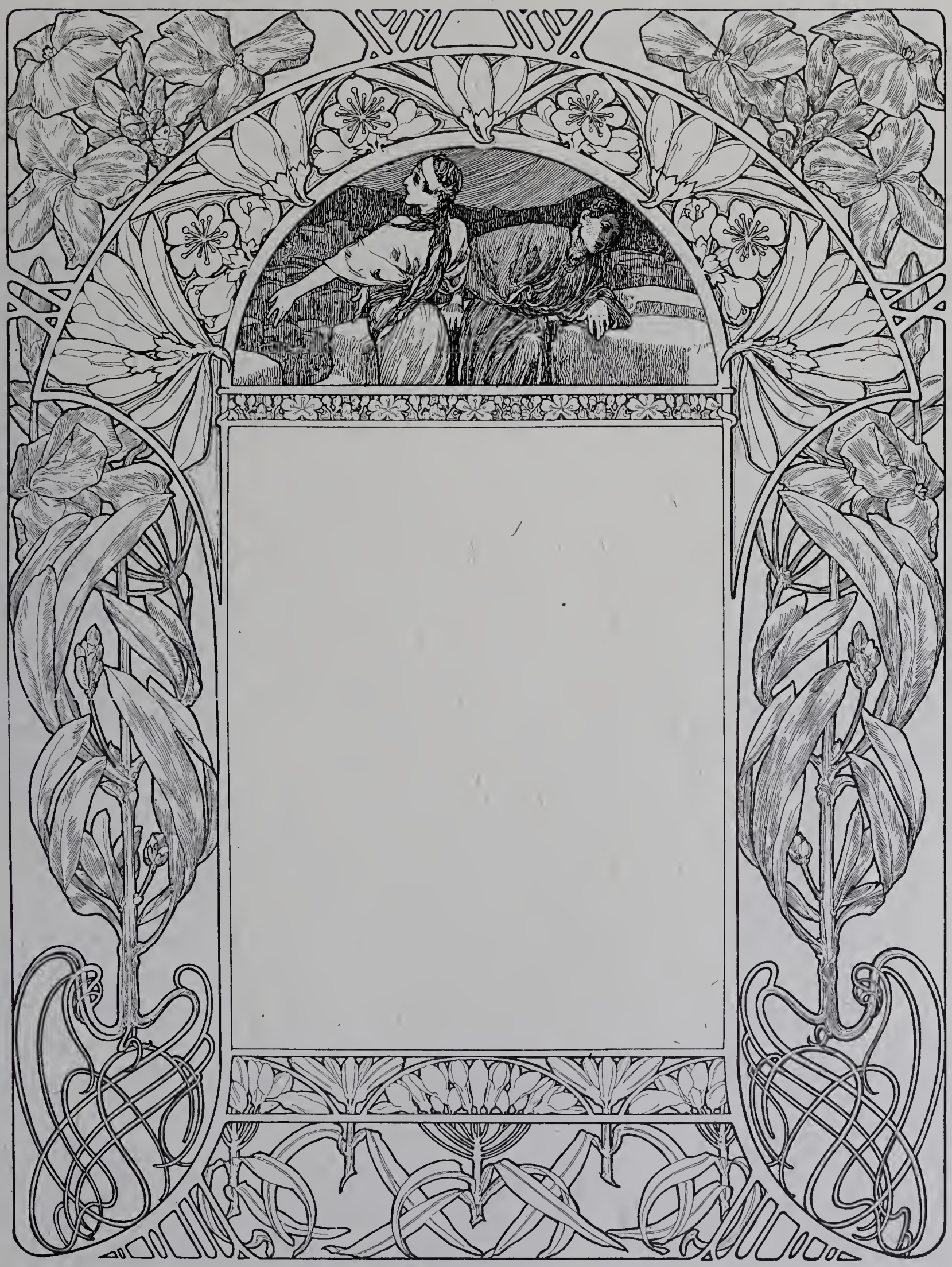


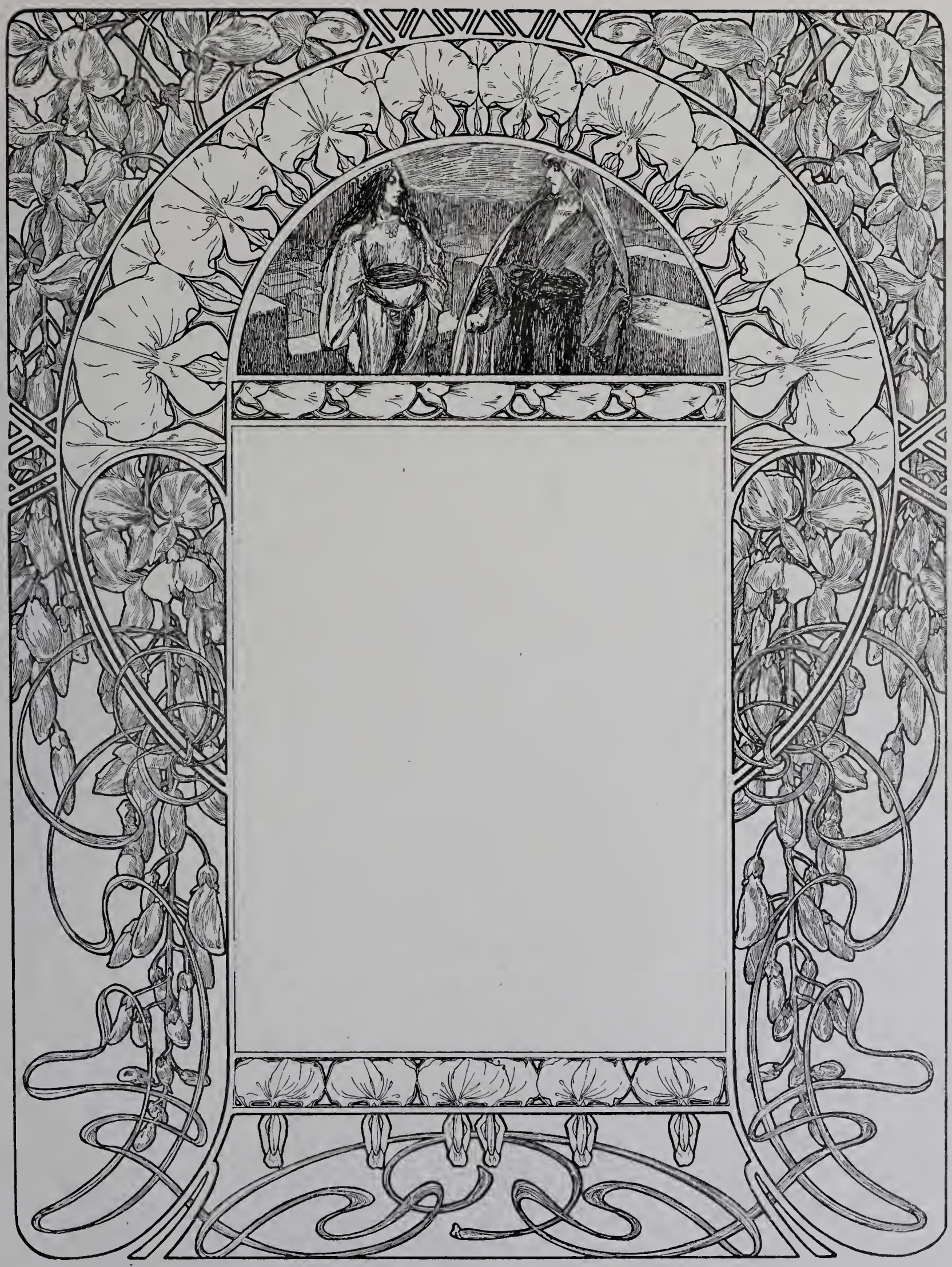


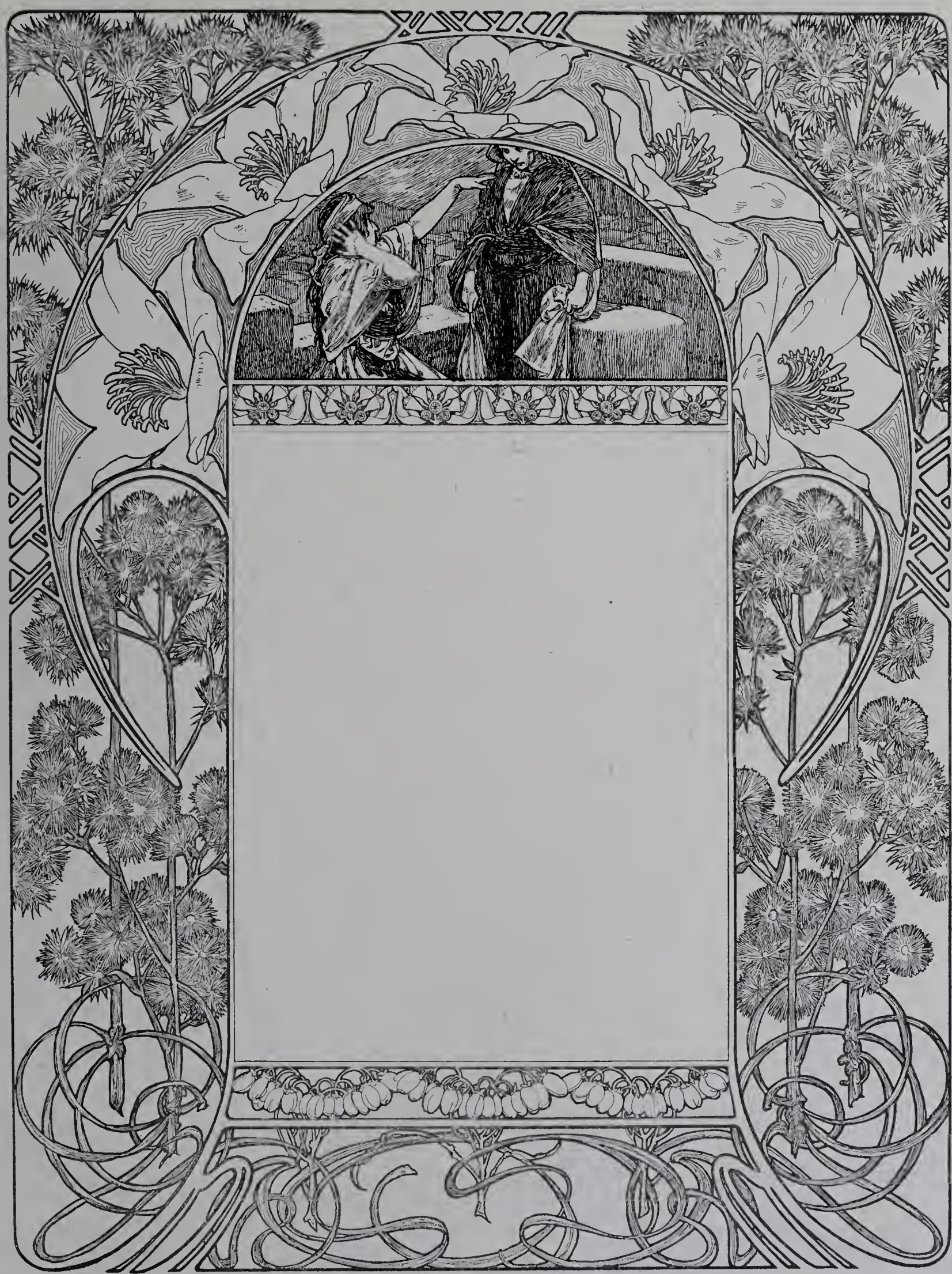


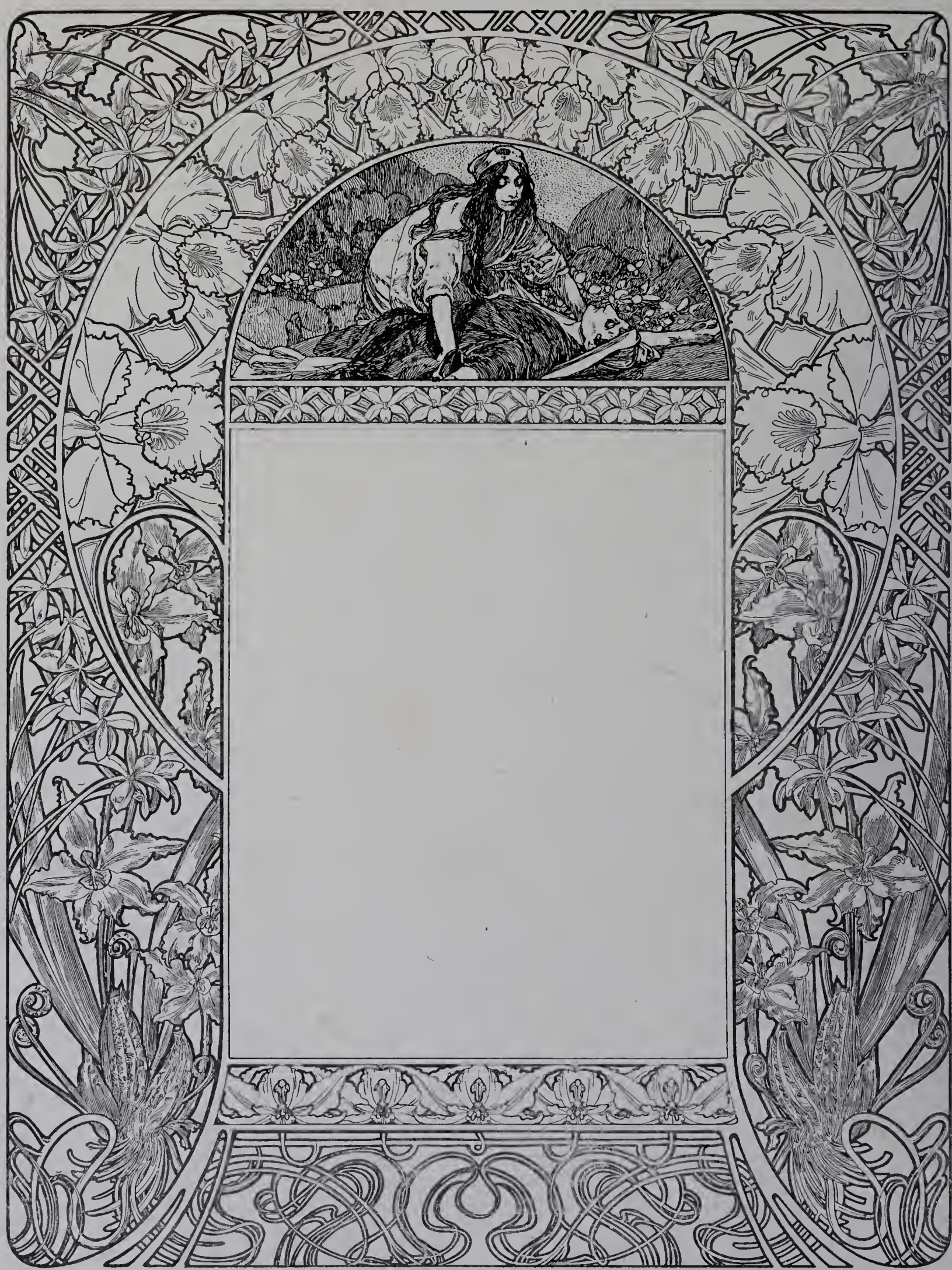


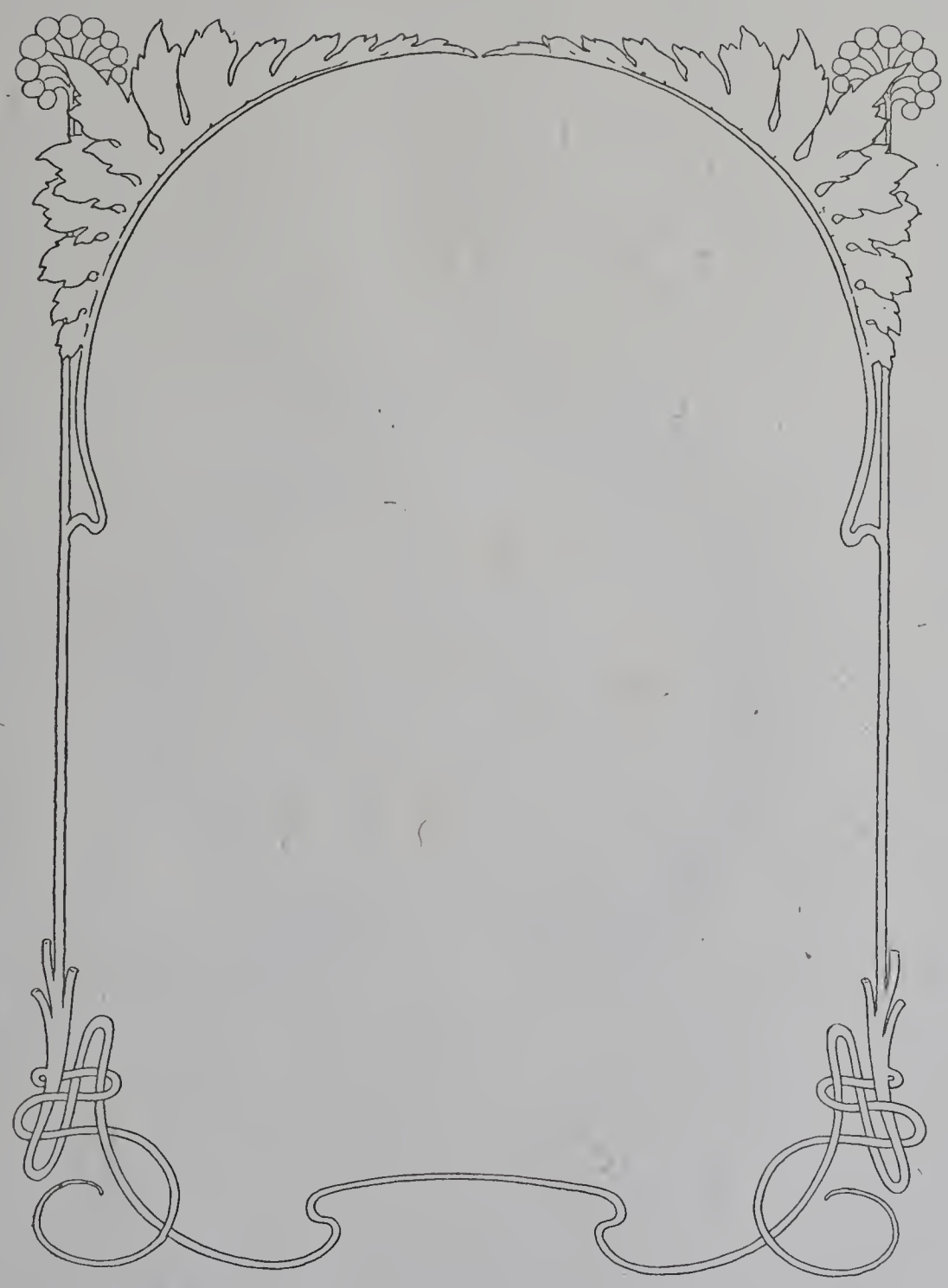












PENSE ET LIS

CLOCHES DE NOEL ET DE PAQUES